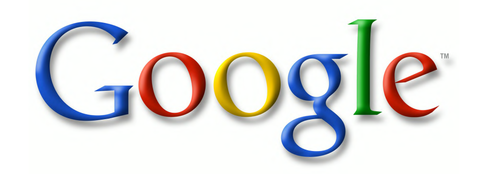
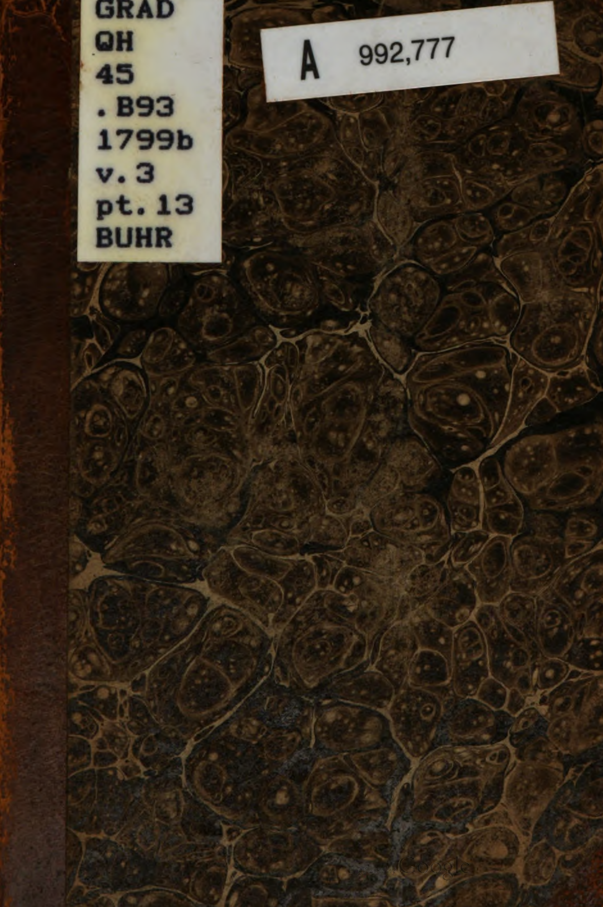
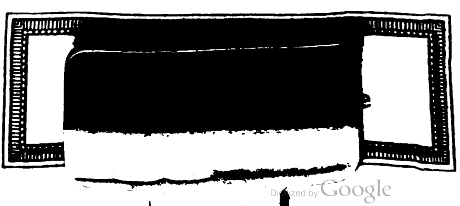
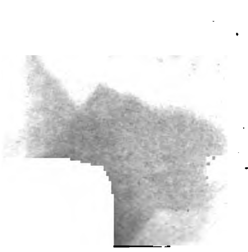



GRAD
QH
45
.B93
1799b
v.3
pt.13
BUHR
A 992,777





# HISTOIRE NATURELLE.

## OISEAUX.

### TOME TREIZIÈME.

# HISTOIRE NATURELLE

PAR BUFFON,

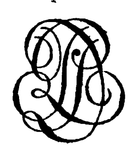
DÉDIÉE AU CITOYEN LACEPEDE,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

---

## *OISEAUX.*

TOME TREIZIEME.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE

DE P. DIDOT L'AÎNÉ, GALERIES DU LOUVRE, N°

ET FIRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, N° 116.

AN VII. — 1799.

# HISTOIRE NATURELLE.

## LES HIRONDELLES *.

On a vu que les engoulevents n'étoient, pour ainsi dire, que des hirondelles de

* En italien, *rondine, rondina, rundino, rundinella, rendena, cesila, zisila;* en espagnol, *golondrina, andorinha;* en françois, *hirondelle;* en vieux françois, *herondelle, harondelle;* dans le Brabant, *haronde;* en allemand, *schwalb, schawalbe;* en saxon, *swale;* en flamand, *swalwe;* en anglois, *swallow,* sans doute à cause de son large gosier, car *to swallow* signifie *avaler.*

En Guinée, les hirondelles de jour, que l'on sait très-bien distinguer de celles de nuit, c'est-à-dire, des engoulevents, se nomment *lelé atterenna.* A la Guiane, elles se nomment *papayes* en langue garipone.

nuit, et qu'ils ne différoient essentiellement des véritables hirondelles que par la trop grande sensibilité de leurs yeux, qui en fait des oiseaux nocturnes, et par l'influence que ce vice premier a pu avoir sur leurs habitudes et leur conformation. En effet, les hirondelles ont beaucoup de traits de ressemblance avec les engoulevents, comme je l'ai déja dit; toutes ont le bec petit et le gosier large; toutes ont les pieds courts et de longues ailes, la tête applatie, et presque point de cou; toutes vivent d'insectes qu'elles happent en volant: mais elles n'ont point de barbes autour du bec, ni l'ongle du doigt du milieu dentelé; leur queue a deux pennes de plus, et elle est fourchue dans la plupart des espèces: je dis la plupart, vu que l'on connoît des hirondelles à queue quarrée; par exemple, celles de la Martinique; et j'ai peine à concevoir comment un ornithologiste célèbre, ayant établi la queue fourchue pour la différence caractérisée qui sépare le genre des hirondelles de celui des engoulevents, a pu manquer à sa méthode, au point de

rapporter au genre des hirondelles cet oiseau à queue quarrée de la Martinique, lequel étoit, selon cette méthode, un véritable engoulevent. Quoi qu'il en soit, m'attachant ici principalement aux différences les plus apparentes qui se trouvent entre ces deux familles d'oiseaux, je remarque d'abord qu'en général les hirondelles sont beaucoup moins grosses que les engoulevents : la plus grande de celles-là n'est guère plus grande que le plus petit de ces derniers, et elle est deux ou trois fois moins grande que le plus grand.

Je remarque en second lieu, que quoique les couleurs des hirondelles soient à peu près les mêmes que celles des engoulevents, et se réduisent à du noir, du brun, du gris, du blanc et du roux, cependant leur plumage est tout différent, non seulement parce que ces couleurs sont distribuées par plus grandes masses, moins brouillées, et qu'elles tranchent plus nettement l'une sur l'autre, mais encore parce qu'elles sont changeantes et se multiplient par le jeu des

divers reflets que l'on y voit briller et disparoître tour-à-tour à chaque mouvement de l'œil ou de l'objet.

3°. Quoique ces deux genres d'oiseaux se nourrissent d'insectes ailés qu'ils attrapent au vol, ils ont cependant chacun leur manière de les attraper, et une manière assez différente. Les engoulevents, comme je l'ai dit, vont à leur rencontre en ouvrant leur large gosier, et les phalènes qui donnent dedans s'y trouvent prises à une espèce de glu, de salive visqueuse, dont l'intérieur du bec est enduit; au lieu que nos hirondelles et nos martinets n'ouvrent le bec que pour saisir les insectes, et le ferment d'un effort si brusque, qu'il en résulte une espèce de craquement. Nous verrons encore d'autres différences à cet égard entre les hirondelles et les martinets, lorsque nous ferons l'histoire particulière de chacun de ces oiseaux.

4°. Les hirondelles ont les mœurs plus sociables que les engoulevents: elles se réunissent souvent en troupes nombreuses, et paroissent même, en certaines circons-

tances, remplir les devoirs de la société, et se prêter un secours mutuel; par exemple, lorsqu'il s'agit de construire le nid.

5°. La plupart construisent ce nid avec grand soin; et si quelques espèces pondent dans des trous de muraille ou dans ceux qu'elles savent se creuser en terre, elles font ou choisissent ces excavations assez profondes pour que leurs petits, venant à éclore, y soient en sûreté, et elles y portent tout ce qu'il faut pour qu'ils s'y trouvent à la fois mollement, chaudement et à leur aise.

6°. Le vol de l'hirondelle diffère en deux points principaux de celui de l'engoulevent. Il n'est pas accompagné de ce bourdonnement sourd dont j'ai parlé dans l'histoire de ce dernier oiseau, et cela résulte de ce qu'elle ne vole point comme lui le bec ouvert. En second lieu, quoiqu'elle ne paroisse pas avoir les ailes beaucoup plus longues ou plus fortes, ni par conséquent beaucoup plus habiles au mouvement, son vol est néanmoins beaucoup plus hardi, plus léger, plus soutenu, parce qu'elle a la vue bien meil-

leure, et que cela lui donne un grand avantage pour employer toute la force de ses ailes * : aussi le vol est-il son état naturel, je dirois presque son état nécessaire; elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant. Sa marche est peut-être moins rapide que celle du faucon, mais elle est plus facile et plus libre; l'un se précipite avec effort, l'autre coule dans l'air avec aisance : elle sent que l'air est son domaine; elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeans, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse, ou bien quitte l'un pour courir à l'autre, et happe en passant un troisième; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre et des eaux pour saisir

* Cet exemple est une confirmation ajoutée à tant d'autres des vues de M. de Buffon sur ce sujet. Voyez le tome Ier de cette Histoire des oiseaux.

ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble ; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvemens : toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vîtesse, elle en change à tout instant la direction ; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparoissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

7°. Les hirondelles ne paroissent point appartenir à l'un des continens plus qu'à l'autre, et les espèces en sont répandues à peu près en nombre égal dans l'ancien et dans le nouveau. Les nôtres se trouvent en Norvége et au Japon ; sur les côtes de l'Égypte, celles de Guinée, et au cap de Bonne-Espérance. Hé ! quel pays seroit

inaccessible à des oiseaux qui volent si bien et voyagent avec tant de facilité? Mais il est rare qu'elles restent toute l'année dans le même climat. Les nôtres ne demeurent avec nous que pendant la belle saison; elles commencent à paroître vers l'équinoxe du printemps, et disparoissent peu après l'équinoxe d'automne. Aristote, qui écrivoit en Grèce, et Pline, qui le copioit en Italie, disent que les hirondelles vont passer l'hiver dans des climats d'une température plus douce, lorsque ces climats ne sont pas fort éloignés; mais que lorsqu'elles se trouvent à une grande distance de ces régions tempérées, elles restent pendant l'hiver dans leur pays natal, et prennent seulement la précaution de se cacher dans quelques gorges de montagne bien exposées. Aristote ajoute qu'on en a trouvé beaucoup qui étoient ainsi recélées, et auxquelles il n'étoit pas resté une seule plume sur le corps. Cette opinion, accréditée par de grands noms, fondée sur des faits, étoit devenue une opinion populaire, au point que les poètes y puisoient des sujets de

comparaison : quelques observations modernes sembloient même la confirmer[1] ; et si l'on s'en fût tenu là, il n'eût fallu que la restreindre pour la ramener au vrai : mais un évèque d'Upsal, nommé *Olaüs Magnus*, et un Jésuite nommé Kircher, renchérissant sur ce qu'Aristote avoit avancé déja trop généralement, ont prétendu que, dans les pays septentrionaux, les pêcheurs tirent souvent dans leurs filets, avec le poisson, des groupes d'hirondelles pelotonnées, se tenant accrochées les unes aux autres, bec contre bec, pieds contre pieds, ailes contre ailes ; que ces oiseaux, transportés dans des poêles, se raniment assez vîte, mais pour mourir bientôt après[2], et que celles-là

[1] Albert, Augustin Nyphus, Gaspar Heldelin, et quelques autres, ont assuré qu'on avoit trouvé plusieurs fois pendant l'hiver, en Allemagne, des hirondelles engourdies dans des arbres creux, et même dans leurs nids ; ce qui n'est pas absolument impossible.

[2] Voyez l'*Histoire des nations septentrionales*, ouvrage sans critique, où l'auteur s'est plu à entasser plus de merveilleux que de vérités. Au reste,

seules conservent la vie après leur réveil, qui, éprouvant dans son temps l'influence de la belle saison, se dégourdissent insensiblement, quittent peu à peu le fond des lacs, reviennent sur l'eau, et sont enfin rendues par la Nature même, et avec toutes les gradations, à leur véritable élément. Ce fait, ou plutôt cette assertion, a été répétée, embellie, chargée de circonstances plus ou moins extraordinaires; et comme s'il y eût manqué du merveilleux, on a ajouté que, vers le commencement de l'automne, ces oiseaux venoient en foule se jeter dans les puits et les citernes. Je ne dissimulerai pas qu'un grand nombre d'écrivains et d'autres personnes recommandables par leur caractère ou par leur rang ont cru à ce phénomène : M. Linnæus lui-même a jugé à

M. l'abbé Prévôt fait honneur de cette belle découverte de l'immersion des hirondelles à un autre évêque, auteur de la *Vie du cardinal Commendon*. Mais cette Vie de Commendon ne peut avoir paru qu'après la mort de ce cardinal, arrivée en 1584, et l'*Histoire des nations septentrionales*, par Olaüs, avoit paru à Rome dès l'an 1555.

propos de lui donner une espèce de sanction, en l'appuyant de toute l'autorité de son suffrage; seulement il l'a restreint à l'hirondelle de fenêtre et à celle de cheminée, au lieu de le restreindre, comme il eût été plus naturel, à celle de rivage. D'autre part, le nombre des naturalistes qui n'y croient point est tout aussi considérable; et s'il ne s'agissoit que de compter ou de peser les opinions, ils balanceroient facilement le parti de l'affirmative: mais, par la force de leurs preuves, ils doivent, à mon avis, l'emporter de beaucoup. Je sais qu'il est quelquefois imprudent de vouloir juger d'un fait particulier d'après ce que nous appelons les lois générales de la Nature; que ces lois n'étant que des résultats de faits, ne méritent vraiment leur nom que lorsqu'elles s'accordent avec tous les faits: mais il s'en faut bien que je regarde comme un fait le séjour des hirondelles sous l'eau. Voici mes raisons.

Le plus grand nombre de ceux qui attestent ce prétendu fait, notamment Hevelius et Schœffer, chargés de le véri-

fier par la société royale de Londres ; ne citent que des ouï-dire vagues [1], ne parlent que d'après une tradition suspecte, à laquelle le récit d'Olaüs a pu donner lieu, ou qui peut-être avoit cours dès le temps de cet écrivain, et fut l'unique fondement de son opinion. Ceux même qui disent avoir vu, comme Ettmuller, Wallerius et quelques autres [2], ne font que répéter les paroles d'Olaüs, sans se

[1] Voyez les *Transactions philosophiques*, n° 10, et jugez si on a été fondé à dire que la société royale avoit vérifié le fait, comme l'ont dit les journalistes de Trévoux, l'abbé Pluche et quelques autres.

[2] Chambers cite le docteur Colas, qui dit avoir vu seize hirondelles tirées du lac Sameroth, une trentaine tirées du grand étang royal en Rosineilen, et deux autres à Schledeiten, au moment où elles sortoient de l'eau. Il ajoute qu'elles étoient humides et foibles, et qu'il a observé en effet que ces oiseaux sont ordinairement très-foibles lorsqu'ils commencent à paroître ; mais cela est contraire à l'observation journalière. D'ailleurs le docteur Colas n'indique ni les espèces dont il parle, ni la date de ses observations, ni les circonstances, etc.

rendre l'observation propre par aucune de ces remarques de détail qui inspirent la confiance et donnent de la probabilité au récit.

S'il étoit vrai que toutes les hirondelles d'un pays habité se plongeassent dans l'eau ou dans la vase regulièrement chaque année au mois d'octobre, et qu'elles en sortissent chaque année au mois d'avril, on auroit eu de fréquentes occasions de les observer, soit au moment de leur immersion, soit au moment beaucoup plus intéressant de leur émersion, soit pendant leur long sommeil sous l'eau. Ce seroit nécessairement autant de faits notoires qui auroient été vus et revus par un grand nombre de personnes de tout état, pêcheurs, chasseurs, cultivateurs, voyageurs, bergers, matelots, etc., et dont on ne pourroit douter. On ne doute point que les marmottes, les loirs, les hérissons, ne dorment l'hiver engourdis dans leurs trous; on ne doute point que les chauve-souris ne passent cette mauvaise saison dans ce même état de torpeur, accrochées au plafond des grottes souterraines,

et enveloppées de leurs ailes comme d'un manteau : mais on doute que les hirondelles vivent six mois sans respirer, ou qu'elles respirent sous l'eau pendant six mois; on en doute, non seulement parce que la chose tient du merveilleux, mais parce qu'il n'y a pas une seule observation, vraie ou fausse, sur la sortie des hirondelles hors de l'eau [1], quoique cette sortie, si elle étoit réelle, dût avoir lieu et très-fréquemment dans la saison où l'on s'occupe le plus des étangs et de leur pêche [2]; enfin l'on en doute jusque sur les bords de la mer Baltique. Le docteur Halmann, Moscovite, et M. Browne, Norvégien, se trouvant à Florence, ont assuré aux auteurs de l'Ornithologie italienne, que dans leurs

[1] Je sais bien que M. Heerkens, dans son poème intitulé *Hirundo*, a décrit en vers latins cette émersion; mais il ne s'agit point ici de descriptions poétiques.

[2] Dans le Nivernois, le Morvan, la Lorraine, et plusieurs autres provinces où les étangs abondent, le peuple n'a pas même l'idée de l'immersion des hirondelles.

pays respectifs, les hirondelles paroissoient et disparoissoient à peu près dans les mêmes temps qu'en Italie, et que leur prétendu séjour sous l'eau pendant l'hiver est une fable qui n'a cours que parmi le peuple.

M. Tesdorf de Lubeck, homme qui joint beaucoup de philosophie à des connoissances très-étendues et très-variées, a mandé à M. le comte de Buffon, que, malgré toute la peine qu'il s'étoit donnée pendant quarante ans, il n'avoit pu encore parvenir à voir une seule hirondelle tirée de l'eau.

M. Klein, qui a fait tant d'efforts pour donner crédit à l'immersion et à l'émersion des hirondelles, avoue lui-même qu'il n'a jamais été assez heureux pour les prendre sur le fait.

M. Herman, habile professeur d'histoire naturelle à Strasbourg, et qui semble pencher pour l'opinion de M. Klein, mais qui aime la vérité par-dessus tout, me fait dans ses lettres le même aveu : il a voulu voir, et n'a rien vu.

Deux autres observateurs dignes de

toute confiance, M. Hébert et M. le vicomte de Querhoent, m'assurent qu'ils ne connoissent la prétendue immersion des hirondelles que par ouï-dire, et que jamais ils n'ont rien apperçu par eux-mêmes qui tendît à la confirmer.

M. le docteur Lottinger, qui a beaucoup étudié les procédés des oiseaux, et qui n'est pas toujours de mon avis, regarde cette immersion comme un paradoxe insoutenable.

On sait qu'il a été offert publiquement en Allemagne à quiconque apporteroit, pendant l'hiver, de ces hirondelles trouvées sous l'eau, de les payer en donnant autant d'argent poids pour poids, et qu'il ne s'en est point trouvé une seule à payer.

Plusieurs personnes, gens de lettres, hommes en place, grands seigneurs *, qui croyoient à cet étrange phénomène et avoient à cœur d'y faire croire, ont

* Un grand-maréchal de Pologne et un ambassadeur de Sardaigne en avoient promis à M. de Réaumur; M. le gouverneur de R.... et beaucoup d'autres en avoient promis à M. de Buffon.

promis souvent d'envoyer des groupes de ces hirondelles pêchées pendant l'hiver, et n'ont rien envoyé.

M. Klein produit des certificats, mais presque tous signés par une seule personne qui parle d'un fait unique, lequel s'est passé long-temps auparavant, ou lorsqu'elle étoit encore enfant, ou d'un fait qu'elle ne sait que par ouï-dire; certificats par lesquels même il est avoué que ces pêches d'hirondelles sont des cas fort rares, tandis qu'au contraire ils devroient être fort communs; certificats dénués de ces circonstances instructives et caractérisées qui accompagnent ordinairement une relation originale; enfin, certificats qui paroissent tous calqués sur le texte d'Olaüs : ici l'incertitude naît des preuves elles-mêmes, et devient la réfutation de l'erreur que je combats; c'est le cas de dire: Le fait est incertain, donc il est faux *.

* Les feuilles périodiques ont aussi rapporté des observations favorables à l'hypothèse de M. Klein; mais il ne faut que jeter un coup d'œil sur ces observations, pour voir combien elles sont incomplètes et peu décisives.

Mais ce n'est point assez d'avoir réduit à leur juste valeur les preuves dont on a voulu étayer ce paradoxe, il faut encore faire voir qu'il est contraire aux lois connues du mécanisme animal. En effet, lorsqu'une fois un quadrupède, un oiseau, a commencé de respirer, et que le trou ovale qui faisoit dans le fœtus la communication des deux ventricules du cœur, est fermé, cet oiseau, ce quadrupède, ne peut cesser de respirer sans cesser de vivre ; et certainement il ne peut respirer sous l'eau. Que l'on tente, ou plutôt que l'on renouvelle l'expérience, car elle a déja été faite* ; que l'on essaye de tenir une hirondelle sous l'eau pendant quinze

* Voyez l'Ornithologie italienne. Les auteurs assurent positivement que toutes les hirondelles que l'on a plongées sous l'eau, dans le temps même de leur disparition, y meurent au bout de quelques minutes ; et quoique ces hirondelles noyées récemment eussent pu revenir à la vie par la méthode que j'indiquerai ci-dessous, néanmoins il est plus que probable que si elles restoient sous l'eau plusieurs jours de suite (à plus forte raison si elles y restoient plusieurs semaines, plusieurs mois), elles ne seroient plus ressuscitables.

jours, avec toutes les précautions indiquées, comme de lui mettre la tête sous l'aile, ou quelques brins d'herbe dans le bec, etc.; que l'on essaye seulement de la tenir enfermée dans une glacière, comme a fait M. de Buffon [1], elle ne s'engourdira pas, elle mourra et dans la glacière, comme s'en est assuré M. de Buffon, et bien plus sûrement encore étant plongée sous l'eau; elle y mourra d'une mort réelle, à l'épreuve de tous les moyens employés avec succès contre la mort apparente des animaux noyés récemment. Comment donc oseroit-on se permettre de supposer que ces mêmes oiseaux puissent vivre sous l'eau pendant six mois tout d'une haleine? Je sais qu'on dit cela possible à certains animaux: mais voudroit-on comparer, comme a fait M. Klein [2], les hirondelles aux insectes [3], aux grenouilles, aux

[1] Voyez l'Histoire des oiseaux, tome I.

[2] Page 217.

[3] Les chenilles périssent dans l'eau au bout d'un certain temps, comme s'en est assuré M. de Réaumur, et probablement il en est de même des autres insectes qui ont des trachées.

poissons, dont l'organisation intérieure est si différente? voudroit-on même s'autoriser de l'exemple des marmottes, des loirs, des hérissons, des chauve-souris, dont nous parlions tout-à-l'heure, et de ce que ces animaux vivent pendant l'hiver engourdis, conclure que les hirondelles pourroient aussi passer cette saison dans un état de torpeur à peu près semblable? Mais sans parler du fond de nourriture que ces quadrupèdes trouvent en eux-mêmes dans la graisse surabondante dont ils sont pourvus sur la fin de l'automne, et qui manque à l'hirondelle; sans parler de leur peu de chaleur intérieure, observée par M. de Buffon [1], en quoi ils diffèrent encore de l'hirondelle [2]; sans me prévaloir de ce que souvent ils périssent dans leurs trous, et

[1] Voyez l'Histoire naturelle des Quadrupèdes, tome II, page 308.

[2] Le docteur Martine a trouvé la chaleur des oiseaux, et nommément celle des hirondelles, plus forte de deux ou trois degrés que celle des quadrupèdes les plus chauds.

passent de l'état de torpeur à l'état de mort, quand les hivers sont un peu longs, ni de ce que les hérissons s'engourdissent aussi au Sénégal, où l'hiver est plus chaud que notre plus grand été, et où l'on sait que nos hirondelles ne s'engourdissent point; je me contente d'observer que ces quadrupèdes sont dans l'air, et non pas sous l'eau; qu'ils ne laissent pas de respirer, quoiqu'ils soient engourdis; que la circulation de leur sang et de leurs humeurs, quoique beaucoup ralentie, ne laisse pas de continuer; elle continue de même, suivant les observations de Vallisnieri, dans les grenouilles qui passent l'hiver au fond des marais : mais la circulation s'exécute dans ces amphibies par une mécanique toute différente de celle qu'on observe dans les quadrupèdes ou les oiseaux *; et

* La circulation du sang dans les quadrupèdes et les oiseaux n'est autre chose que le mouvement perpétuel de ce fluide, déterminé, par la systole du cœur, à passer de son ventricule droit, par l'artère pulmonaire, dans les poumons; à revenir des poumons, par la veine pulmonaire, dans le ventricule

il est contraire à toute expérience, comme je l'ai dit, que des oiseaux plongés dans un liquide quelconque puissent y respirer, et que leur sang puisse y conserver son mouvement de circulation : or

gauche ; à passer de ce ventricule, qui a aussi sa systole, par le tronc de l'aorte et ses branches, dans tout le reste du corps ; à se rendre par les branches des veines dans leur tronc commun qui est la veine-cave, et enfin dans le ventricule droit du cœur, d'où il recommence son cours par les mêmes routes. Il résulte de cette mécanique, que, dans les quadrupèdes et les oiseaux, la respiration est nécessaire pour ouvrir au sang la route de la poitrine, et que par conséquent elle est nécessaire à la circulation ; au lieu que chez les amphibies, comme le cœur n'a qu'un seul ventricule, ou plusieurs ventricules qui, communiquant ensemble, ne font l'effet que d'un seul, les poumons ne servent point de passage à toute la masse du sang, mais en reçoivent seulement une quantité suffisante pour leur nourriture ; et par conséquent leur mouvement, qui est celui de la respiration, est bien moins nécessaire à celui de la circulation. Cette conséquence est prouvée par le fait : une tortue à qui on avoit lié le tronc de l'artère pulmonaire, a vécu et son sang a continué de circuler pendant quatre jours, quoique ses poumons fussent ouverts et coupés en plusieurs endroits.

ces deux mouvemens, la respiration et la circulation, sont essentiels à la vie, sont la vie même. On sait que le docteur Hook, ayant étranglé un chien, et lui ayant coupé les côtes, le diaphragme, le péricarde, le haut de la trachée-artère, fit ressusciter et mourir cet animal autant de fois qu'il voulut, en soufflant ou cessant de souffler de l'air dans ses poumons. Il n'est donc pas possible que les hirondelles ni les cigognes, car on les a mises aussi du nombre des oiseaux plongeurs, vivent six mois sous l'eau sans aucune communication avec l'air extérieur; et d'autant moins possible, que cette communication est nécessaire, même aux poissons et aux grenouilles, du moins c'est ce qui résulte des expériences que je viens de faire sur plusieurs de ces animaux.

De dix grenouilles qui avoient été trouvées sous la glace le 2 février, j'en ai mis trois des plus vives dans trois vaisseaux de verre pleins d'eau, de manière que, sans être gênées d'ailleurs, elles ne pouvoient s'élever à la surface, et qu'une

partie de cette même surface étoit en contact immédiat avec l'air extérieur; trois autres grenouilles ont été jetées en même temps chacune dans un vase à demi plein d'eau, avec liberté entière de venir respirer à la surface; enfin les quatre restantes ont été mises toutes ensemble dans le fond d'un grand vaisseau ouvert, et vide de toute liqueur.

J'avois auparavant observé leur respiration, soit dans l'air, soit dans l'eau, et j'avois reconnu qu'elles l'avoient très-irrégulière; que lorsqu'on les laissoit libres dans l'eau, elles s'élevoient souvent au-dessus, en sorte que leurs narines débordoient et se trouvoient dans l'air. On voyoit alors dans leur gorge un mouvement oscillatoire qui correspondoit à peu près à un autre mouvement alternatif de dilatation et de contraction des narines. Dès que les narines étoient sous l'eau, elles se fermoient, et les deux mouvemens cessoient presque subitement; mais ils recommençoient aussitôt que les narines se retrouvoient dans l'air. Si on contraignoit brusquement ces gre-

nouilles de plonger, elles donnoient des signes visibles d'incommodité, et lâchoient une quantité de bulles d'air. Lorsque l'on remplissoit le bocal jusqu'aux bords, et qu'on le recouvroit d'un poids de douze onces, elles enlevoient ce poids et le faisoient tomber pour avoir de l'air. A l'égard des trois grenouilles que l'on a tenues constamment sous l'eau, elles n'ont cessé de faire tous leurs efforts pour s'approcher le plus près possible de la surface ; et enfin elles sont mortes, les unes au bout de vingt-quatre heures, les autres au bout de deux jours *. Mais il en a été autrement des trois qui avoient l'air et l'eau, et des quatre qui avoient l'air et point d'eau ; de ces sept grenouilles, les quatre dernières et une des premières se sont échappées au bout d'un mois, et les deux qui sont

* Il est bon de remarquer que les grenouilles sont très-vivaces, qu'elles soutiennent pendant des mois le jeûne le plus absolu, et qu'elles conservent pendant plusieurs heures le mouvement et la vie, après que le cœur et les autres viscères leur ont été tirés du corps.

restées, l'une mâle et l'autre femelle, sont plus vives que jamais dans ce moment (22 avril 1779), et dès le 6 la femelle avoit pondu environ 1300 œufs.

Les mêmes expériences faites avec les mêmes précautions sur neuf petits poissons de sept espèces différentes, ont donné des résultats semblables : ces sept espèces sont les goujons, les ablettes, les meuniers, les vérons, les chabots, les rousses, et une autre dont je ne connois que le nom vulgaire en usage dans le pays que j'habite, savoir la *bouzière*. Huit individus des six premières espèces tenus sous l'eau sont morts en moins de vingt-quatre heures *, tandis que les in-

* L'ablette est morte en trois heures, les deux petits meuniers en six heures et demie, l'un des goujons au bout de sept heures, l'autre au bout de douze heures, le véron en sept heures et demie, le chabot en quinze heures, la rousse en vingt-trois heures, et la bouzière en près de quatre jours. Ces mêmes poissons tenus dans l'air sont morts; savoir, les ablettes au bout de trente-cinq à quarante-quatre minutes, la bouzière au bout d'environ quarante-quatre, la rousse au bout de cinquante ou

dividus qui étoient dans des bouteilles semblables, mais avec la liberté de s'élever à la surface de l'eau, ont vécu et conservé toute leur vivacité. A la vérité, la bouzière renfermée a vécu plus longtemps que les six autres espèces : mais j'ai remarqué que l'individu libre de cette même espèce ne montoit que rarement au-dessus de l'eau ; et il est à présumer que ces poissons se tiennent plus habituellement que les autres au fond des ruisseaux, ce qui supposeroit une organisation un peu différente * : cependant je dois ajouter que l'individu renfermé s'élevoit souvent jusqu'aux tuyaux de

cinquante-deux, les meuniers au bout de cinquante à soixante, l'un des vérons en deux heures quarante-huit minutes, l'autre en trois heures, l'un des goujons au bout d'une heure quarante-neuf minutes, et l'autre au bout de six heures vingt-deux minutes : le plus grand de tous ces poissons n'avoit pas vingt lignes de long entre œil et queue.

* Ce poisson étoit plus petit qu'une petite ablette ; il avoit sept nageoires comme elle, les écailles du dessus du corps jaunâtres, bordées de brun, et celles du dessous nacrées.

paille qui l'empêchoient d'arriver au-dessus de l'eau; que, dès le second jour, il étoit souffrant, mal à son aise; que sa respiration commença dès-lors à devenir pénible, et son écaille pâle et blanchâtre [1].

Mais ce qui paroîtra plus surprenant, c'est que de deux carpes égales, celle que j'ai tenue constamment sous l'eau a vécu un tiers de moins que celle que j'ai tenue hors de l'eau [2], quoique celle-ci, en se débattant, fût tombée de dessus la tablette d'une cheminée qui avoit environ quatre pieds de hauteur : et dans deux autres expériences comparées, faites sur des meuniers beaucoup plus gros que ceux dont il a été question ci-dessus, ceux qu'on a tenus dans l'air ont vécu

[1] Cela a lieu en général pour tous les poissons qu'on laisse mourir sous l'eau; mais il y a loin de là aux changemens de couleurs si singuliers qu'éprouve en mourant le poisson connu autrefois chez les Romains sous le nom de *mullus*, et dont le spectacle faisoit partie du luxe et des plaisirs de la table chez ceux qu'on appeloit alors *proceres gulæ*.

[2] La première a vécu dix-huit heures sous l'eau, et la seconde près de vingt-sept dans l'air.

plus long-temps, et quelques uns une fois plus long-temps que ceux qu'on a tenus sous l'eau *.

J'ai dit que les grenouilles sur lesquelles j'ai fait mes observations, avoient été trouvées sous la glace; et comme il seroit possible que cette circonstance donnât lieu de croire à quelques personnes que les grenouilles peuvent vivre long-temps sous l'eau et sans air, je crois devoir ajouter que celles qui sont sous la glace ne sont point sans air, puisqu'il est connu

* Des deux meuniers qu'on a laissé mourir hors de l'eau dans une chambre sans feu, thermomètre 7 degrés au-dessus de zéro, l'un avoit un pied de long, pesoit trente-trois onces, et a vécu huit heures; l'autre avoit un peu plus de neuf pouces et demi, pesoit dix-sept onces, et a vécu quatre heures dix-sept minutes; tandis que deux poissons de même espèce n'ont vécu sous l'eau, l'un que trois heures cinquante-six minutes, et l'autre que trois heures et un quart. Mais il n'en a pas été de même des rousses: car la plus grande, qui avoit cinq pouces huit lignes de long, n'a vécu que trois heures dans l'air; et l'autre, qui avoit quatre pouces neuf lignes, a vécu trois heures trois quarts sous

que l'eau, tandis qu'elle se glace, laisse échapper une grande quantité d'air qui s'amasse nécessairement entre l'eau et la glace, et que les grenouilles savent bien trouver.

Si donc il est constaté, par les expériences ci-dessus, que les grenouilles et les poissons ne peuvent se passer d'air; s'il est acquis par l'observation générale de tous les pays et de tous les temps, qu'aucun amphibie, petit ou grand, ne peut subsister sans respirer l'air, au

l'eau. Dans le cours de ces observations, j'ai cru voir que l'agonie de chaque poisson se marquoit par la cessation du mouvement régulier des ouïes, et par une convulsion périodique dans ce même organe, laquelle revenoit deux ou trois fois en un quart d'heure; le gros meunier en a eu treize en soixante-dix-sept minutes, et il m'a paru que la dernière a marqué l'instant de la mort: dans l'un des petits, cet instant a été marqué par une convulsion dans les nageoires du ventre; mais dans le plus grand nombre, celui de tous les mouvemens externes et réguliers qui s'est soutenu le plus longtemps, c'est le mouvement de la mâchoire inférieure.

moins par intervalles, et chacun à sa manière *; comment se persuader que des oiseaux puissent en supporter l'entière privation pendant un temps considérable? comment supposer que les hirondelles, ces filles de l'air, qui paroissent organisées pour être toujours suspendues dans ce fluide élastique et léger, ou du moins pour le respirer toujours, puissent vivre pendant six mois sans air?

Je serois sans doute plus en droit que personne d'admettre ce paradoxe, ayant eu l'occasion de faire une expérience, peut-être unique jusqu'à présent, qui tend à le confirmer. Le 5 septembre, à onze heures du matin, j'avois renfermé dans une cage une nicheé entière d'hiron-

* On sait que les castors, les tortues, les salamandres, les lézards, les crocodiles, les hippopotames, les baleines, viennent souvent au-dessus de l'eau, ainsi que les grenouilles, pour jouir de l'air: les coquillages eux-mêmes, qui de tous les animaux sont les plus aquatiques, semblent avoir besoin d'air, et viennent de temps en temps le respirer à la surface de l'eau; par exemple, la moule des étangs. Voyez le Mémoire de M. Méry sur ce coquillage.

delles de fenêtre, composée du père, de la mère et de trois jeunes en état de voler. Étant revenu quatre ou cinq heures après dans la chambre où étoit cette cage, je m'apperçus que le père n'y étoit plus; et ce ne fut qu'après une demi-heure de recherche que je le trouvai: il étoit tombé dans un grand pot-à-l'eau où il s'étoit noyé; je lui reconnus tous les symptômes d'une mort apparente, les yeux fermés, les ailes pendantes, tout le corps roide. Il me vint à l'esprit de le ressusciter, comme j'avois autrefois ressuscité des mouches noyées; je l'enterrai donc à quatre heures et demie sous de la cendre chaude, ne laissant à découvert que l'ouverture du bec et des narines. Il étoit couché sur son ventre: bientôt il commença à avoir un mouvement sensible de respiration qui faisoit fendre la couche de cendres dont le dos étoit couvert; j'eus soin d'y en ajouter ce qu'il falloit. A sept heures, la respiration étoit plus marquée; l'oiseau ouvroit les yeux de temps en temps, mais il étoit toujours couché sur son ventre: à neuf heures, je le

trouvai sur ses pieds, à côté de son petit tas de cendres; le lendemain matin il étoit plein de vie : on lui présenta de la pâtée, des insectes; il refusa le tout, quoiqu'il n'eût rien mangé la veille. L'ayant posé sur une fenêtre ouverte, il y resta quelques momens à regarder de côté et d'autre ; puis il prit son essor en jetant un petit cri de joie, et dirigea son vol du côté de la rivière *. Cette espèce de résurrection d'une hirondelle noyée depuis deux ou trois heures, ne m'a point disposé à croire possible la résurrection périodique et générale de toutes les hirondelles, après avoir passé plusieurs mois sous l'eau. La première est un phénomène auquel les progrès de la médecine moderne nous ont accoutumés, et qui se réalise tous les jours sous nos yeux dans la personne des noyés. La seconde n'est, à mon avis, ni vraie ni vraisemblable : car, indépendamment de ce que j'ai dit, n'est-il pas contre toute vraisem-

* Une personne digne de foi m'a assuré avoir ressuscité de la même manière un chat noyé récemment.

blance que les mêmes causes produisent des effets contraires ; que la température de l'automne dispose les oiseaux à l'engourdissement, et que celle du printemps les dispose à se ranimer, tandis que le degré moyen de cette dernière température, à compter du 22 mars au 22 avril, est moindre que le degré moyen de celle de l'automne, à compter du 22 septembre au 20 octobre * ? Par la même raison, n'est-il pas contre toute vraisemblance que l'occulte énergie de cette température printanière, lors même qu'elle est plus froide et plus long-temps froide que de coutume, comme elle le fut en 1740, ne laisse pas de réveiller les hirondelles jusqu'au fond des eaux, sans réveiller en même temps les insectes dont elles se nourrissent, et qui sont néan-

* J'ai calculé la température moyenne de ces deux périodes sur un journal d'observations météorologiques, faites pendant les dix dernières années, et j'ai trouvé que la chaleur moyenne de la période du printemps étoit à la chaleur moyenne de la période de l'automne, dans la raison de 22 à 29.

moins plus exposés et plus sensibles à son action[1] ? d'où il arrive que les hirondelles ne ressuscitent alors que pour mourir de faim[2], au lieu de s'engourdir une seconde fois et de se replonger dans l'eau comme elles devroient faire si les mêmes causes doivent toujours produire les mêmes effets. N'est-il pas contre toute vraisemblance que ces oiseaux supposés engourdis, sans mouvement, sans respiration, percent les glaces qui souvent couvrent et ferment les lacs au temps de la première apparition des hirondelles; et

[1] On sait que lorsque l'hiver est doux, les insectes engourdis se raniment, même dans les mois de février et de janvier, et que si après cela il survient des froids, ils s'engourdissent de nouveau.

[2] Dans cette année 1740, les hirondelles étant arrivées avant qu'aucun insecte ailé eût subi sa dernière métamorphose, retardée par les froids, il en périt un grand nombre faute de nourriture; elles tomboient mortes ou mourantes dans les rues, au milieu de la campagne. Cela prouve que ces oiseaux n'ont pas le pressentiment des températures aussi sûr que des personnes fort instruites d'ailleurs veulent nous le faire croire.

qu'au contraire, lorsque la température des mois de février et de mars est douce et même chaude, comme elle fut en 1774 *, elle n'avance pas d'un seul jour l'époque de cette apparition ? N'est-il pas contre la vraisemblance que l'automne étant chaude, ces oiseaux ne laissent pas de s'engourdir au temps marqué, quoique l'on veuille regarder le froid comme la cause de cet engourdissement ? Enfin n'est-il pas contre toute vraisemblance que les hirondelles du Nord, qui sont absolument de la même espèce que celles du Midi, aient des habitudes si différentes, et qui supposent une tout autre organisation ?

En recherchant d'après les faits connus ce qui peut avoir donné lieu à cette erreur populaire ou savante, j'ai pensé que parmi le grand nombre d'hirondelles qui se rassemblent la nuit, dans les premiers et derniers temps de leur séjour, sur les joncs des étangs, et qui voltigent si

* Le temps fut si doux à cette époque, que, même dans les pays du Nord, les plantes avoient commencé d'entrer en végétation.

fréquemment sur l'eau, il peut s'en noyer plusieurs par divers accidens faciles à imaginer *; que des pêcheurs auront pu trouver dans leurs filets quelques unes de ces hirondelles noyées récemment; qu'ayant été portées dans un poêle, elles auront repris le mouvement sous leurs yeux; que de là on aura conclu trop vîte, et beaucoup trop généralement, qu'en certains pays toutes les hirondelles passoient leur quartier d'hiver sous l'eau; enfin que des savans se seront appuyés d'un passage d'Aristote, pour n'attribuer cette habitude qu'aux hirondelles des contrées septentrionales, à cause de la distance des pays chauds où elles pourroient trouver la température et la nourriture qui leur conviennent : comme si une distance de quatre ou cinq cents lieues de

* On en trouve quelquefois l'été de noyées dans les petites pièces d'eau, et même dans les mares; ce qui prouve qu'elles se noient très-facilement. Mais encore une fois, la question principale n'est pas de savoir si elles tombent dans l'eau; c'est de savoir si elles en sortent, et comment elles en sortent.

plus étoit un obstacle pour des oiseaux qui volent aussi légèrement, et sont capables de parcourir jusqu'à deux cents lieues dans un jour, et qui d'ailleurs, en s'avançant vers le Midi, trouvent une température toujours plus douce, une nourriture toujours plus abondante. Aristote croyoit en effet à l'occultation des hirondelles et de quelques autres oiseaux, en quoi il ne se trompoit que dans la trop grande généralité de son assertion; car il est très-vrai que l'on voit quelquefois l'hiver paroître des hirondelles de rivage, de cheminée, etc. dans les temps doux : on en vit deux de la dernière espèce voltiger tout le jour dans les cours du château de Mayac en Périgord, le 27 décembre 1775, par un vent de midi accompagné d'une petite pluie. J'ai sous les yeux un procès-verbal revêtu d'un grand nombre de signatures respectables qui attestent ce fait; et ce fait, qui confirme à quelques égards le sentiment d'Aristote sur l'occultation des hirondelles, ne s'accorde point avec ce qu'ajoute ce philosophe, qu'elles sont alors

sans plumes. On peut croire que les hirondelles vues le 27 décembre en Périgord étoient ou des adultes dont la ponte avoit été retardée, ou des jeunes qui, n'ayant pas eu l'aile assez forte pour voyager avec les autres, étoient restées en arrière, et, par une suite de hasards heureux, avoient rencontré une retraite, une exposition, une saison et des nourritures convenables. Ce sont apparemment quelques exemples pareils, moins rares dans la Grèce que dans notre Europe septentrionale, qui auront donné lieu à l'hypothèse de l'occultation générale des hirondelles, non seulement de celles de fenêtre et de cheminée, mais encore de celles de rivage; car M. Klein prétend aussi que ces dernières restent l'hiver engourdies dans leurs trous *; et il faut avouer que ce sont

* On y ajoute les martinets, les râles, les rossignols, les fauvettes; et il paroît que M. Klein voudroit en ajouter bien d'autres. Si son systême se réalisoit, la terre n'auroit pas assez de cavernes, les rochers n'auroient pas assez de trous. D'ailleurs plus cette occultation sera supposée générale, plus elle doit être supposée notoire.

celles qui pourroient en être soupçonnées avec plus de vraisemblance, puisqu'à Malte, et même en France, elles paroissent assez souvent pendant l'hiver. M. de Buffon n'avoit pas eu l'occasion d'en voir par lui-même dans cette saison, mais il les avoit vues de l'œil de l'esprit; il avoit jugé, d'après leur nature, que s'il y avoit une espèce d'hirondelle sujette à l'engourdissement, ce devoit être celle-ci *. En effet, les hirondelles de rivage craignent moins le froid que les autres, puisqu'elles se tiennent presque toujours sur les ruisseaux et les rivières. Selon toute apparence, elles ont aussi le sang moins chaud; les trous où elles pondent, où elles habitent, ressemblent beaucoup au domicile des animaux que l'on sait qui s'engourdissent. D'ailleurs elles trouvent dans la terre des insectes en toute saison; elles peuvent donc vivre au moins une partie de l'hiver dans un pays où les autres hirondelles périroient faute de nourriture : encore faut-il bien se garder de

* Voyez le tome Ier de cette Histoire des oiseaux.

faire de cette occultation une loi générale pour toute l'espèce, elle doit être restreinte à quelques individus seulement : c'est une conséquence qui résulte d'une observation faite en Angleterre au mois d'octobre 1757, et dirigée par M. Collinson ; il ne se trouva pas une seule de ces hirondelles dans une berge criblée de leurs trous, et que l'on fouilla très-exactement. La principale source des erreurs dans ce cas et dans beaucoup d'autres, c'est la facilité avec laquelle on se permet de tirer des conséquences générales de quelques faits particuliers et souvent mal vus.

Puis donc que les hirondelles (je pourrois dire tous les oiseaux de passage) ne cherchent point, ne peuvent trouver sous l'eau un asyle analogue à leur nature contre les inconvéniens de la mauvaise saison, il en faut revenir à l'opinion la plus ancienne, la plus conforme à l'observation et à l'expérience ; il faut dire que ces oiseaux ne trouvant plus dans un pays les insectes qui leur conviennent, passent dans des contrées moins froides, qui leur offrent en abondance cette proie sans

laquelle ils ne peuvent subsister; et il est si vrai que c'est là la cause générale et déterminante des migrations des oiseaux, que ceux-là partent les premiers qui vivent d'insectes voltigeans, et, pour ainsi dire, aériens, parce que ces insectes manquent les premiers; ceux qui vivent de larves de fourmis et autres insectes terrestres, en trouvent plus long-temps et partent plus tard; ceux qui vivent de baies, de petites graines et de fruits qui mûrissent en automne et restent sur les arbres tout l'hiver, n'arrivent aussi qu'en automne, et restent dans nos campagnes la plus grande partie de l'hiver; ceux qui vivent des mêmes choses que l'homme et de son superflu, restent toute l'année à portée des lieux habités. Enfin de nouvelles cultures qui s'introduisent dans un pays, donnent lieu à la longue à de nouvelles migrations : c'est ainsi qu'après avoir établi à la Caroline la culture de l'orge, du riz et du froment, les colons y ont vu arriver régulièrement chaque année des volées d'oiseaux qu'on n'y connoissoit point, et à qui l'on a donné,

d'après la circonstance, les noms d'*oiseaux de riz*, d'*oiseaux à blé*, etc. D'ailleurs il n'est pas rare de voir dans les mers d'Amérique des nuées d'oiseaux attirés par des nuées de papillons si considérables, que l'air en est obscurci. Dans tous les cas, il paroît que ce n'est ni le climat, ni la saison, mais l'article des subsistances, la nécessité de vivre, qui décide principalement de leur marche, qui les fait errer de contrée en contrée, passer et repasser les mers, ou qui les fixe pour toujours dans un même pays.

J'avoue qu'après cette première cause, il en est une autre qui influe aussi sur les migrations des oiseaux, du moins sur leur retour dans le pays qui les a vus naître. Si un oiseau n'a point de climat, du moins il a une patrie; comme tout autre animal, il reconnoît, il affectionne les lieux où il a commencé de voir la lumière, de jouir de ses facultés, où il a éprouvé les premières sensations, goûté les prémices de l'existence; il ne le quitte qu'avec regret, et lorsqu'il y est forcé par la disette; un penchant irrésistible l'y

rappelle sans cesse, et ce penchant, joint à la connoissance d'une route qu'il a déja faite, et à la force de ses ailes, le met en état de revenir dans le pays natal toutes les fois qu'il peut espérer d'y trouver le bien-être et la subsistance *. Mais sans entrer ici dans la thèse générale du passage des oiseaux et de ses causes, il est de fait que nos hirondelles se retirent au mois d'octobre dans les pays méridionaux, puisqu'on les voit quitter chaque année dans cette même saison les différentes contrées de l'Europe, et arriver peu de jours après en différens pays de l'Afrique, et que même on les a trouvées plus d'une fois en route au milieu des mers. Il est de ma connoissance, disoit Pierre Martyr, que les hirondelles, les milans, etc. quittent l'Europe aux approches de

* Dans la partie de la Libye où le Nil prend sa source, les hirondelles et les milans sont sédentaires, et restent toute l'année. On a dit la même chose de quelques cantons de l'Éthiopie. Au reste, il peut y avoir dans le même pays des hirondelles de passage et d'autres sédentaires, comme au cap de Bonne-Espérance.

l'hiver, et vont passer cette saison sur les côtes d'Égypte. Le P. Kircher, ce partisan de l'immersion des hirondelles, mais qui la restreignoit aux pays du Nord, atteste, sur le rapport des habitans de la Morée, qu'une grande multitude d'hirondelles passe tous les ans avec les cigognes de l'Égypte et de la Libye en Europe *. M. Adanson nous apprend que les hirondelles de cheminée arrivent au Sénégal vers le 9 octobre, qu'elles en repartent au printemps, et que le 6 de ce même mois d'octobre, étant à cinquante lieues de la côte, entre l'île de Gorée et le Sénégal, il en vint quatre se poser sur son bâtiment, qu'il reconnut pour de vraies hirondelles d'Europe : il ajoute qu'elles se laissèrent prendre toutes quatre, tant elles étoient fatiguées. En 1765, à peu près dans la même saison, le vaisseau de la compagnie, *le Penthièvre*, fut comme inondé,

* Voyez le *Monde souterrain* de ce Jésuite. Ces deux derniers faits me confirment dans l'idée que même dans les pays chauds il y a une saison pour la génération des insectes, de ceux au moins qui servent de pâture aux hirondelles.

entre la côte d'Afrique et les îles du cap Verd, d'une nuée d'hirondelles à croupion blanc, qui probablement venoient d'Europe. Leguat se trouvant dans les mêmes mers, le 12 novembre, fit aussi rencontre de quatre hirondelles, qui suivirent son bâtiment pendant sept jours jusqu'au cap Verd; et il est à remarquer que c'est précisément la saison où les ruches d'abeilles donnent leurs essaims au Sénégal en très-grande abondance, et celle où les cousins appelés *maringouins* sont fort incommodes, par conséquent fort nombreux; et cela doit être, car c'est le temps où finissent les pluies : or l'on sait qu'une température humide et chaude est la plus favorable à la multiplication des insectes, sur-tout de ceux qui, comme les maringouins, se plaisent dans les lieux aquatiques. Christophe Colomb en vit une à son second voyage, laquelle s'approcha de ses vaisseaux, le 24 octobre, dix jours avant qu'il découvrît la Dominique : d'autres navigateurs en ont rencontré entre les Canaries et le cap de Bonne-Espérance. Au royaume d'Issini,

selon le missionnaire Loyer, on voit, dans le mois d'octobre et dans les mois suivans, une multitude d'hirondelles qui viennent des autres pays. M. Edwards assure que les hirondelles quittent l'Angleterre en automne *, et que celles de cheminée se trouvent au Bengale. On voit toute l'année des hirondelles au cap de Bonne-Espérance, dit Kolbe, mais en fort grand nombre pendant l'hiver : ce qui suppose qu'en cette contrée il y en

* D'autres observateurs, qui y ont regardé de plus près, assurent que les hirondelles quittent l'Angleterre vers le 29 septembre; que le lieu de l'assemblée générale paroît indiqué sur les côtes de la province de Suffolk, entre Oxford et Yarmouth; qu'elles se posent sur les toits des églises, des vieilles tours, etc.; qu'elles y restent plusieurs jours lorsque le vent n'est point favorable pour passer la mer; que si le vent vient à changer pendant la nuit, elles partent toutes à la fois, et que le lendemain matin on n'en retrouve pas une seule. Tout cela indique assez clairement, non pas une immersion, ni même une migration dirigée vers le Nord, mais bien une migration dirigée au sud ou au sud-est de l'Angleterre.

a quelques unes de sédentaires et beaucoup de voyageuses ; car on ne prétendra pas apparemment qu'elles se cachent sous l'eau ou dans des trous pendant l'été. Les hirondelles du Canada, dit le P. Charlevoix, sont des oiseaux de passage comme celles d'Europe ; celles de la Jamaïque, dit le docteur Stubbes, quittent cette île dans les mois d'hiver, quelque chaud qu'il fasse. Tout le monde connoît l'expérience heureuse et singulière de M. Frisch, qui ayant attaché aux pieds de quelques uns de ces oiseaux un fil teint en détrempe, revit l'année suivante ces mêmes oiseaux avec leur fil qui n'étoit point décoloré ; preuve assez bonne que du moins ces individus n'avoient pas passé l'hiver sous l'eau, ni même dans un endroit humide, et présomption très-forte qu'il en est ainsi de toute l'espèce. On peut s'attendre que lorsque l'Afrique et certaines parties de l'Asie seront plus fréquentées et mieux connues, on parviendra à découvrir les diverses stations, non seulement des hirondelles, mais encore de la plupart des oiseaux que les

habitans des îles de la Méditerranée voient passer et repasser chaque année à l'aide des vents ; car ces passages sont une sorte de navigation de long cours : les oiseaux, comme on a vu, ne les entreprennent guère que lorsqu'ils sont aidés par un vent favorable ; mais lorsqu'ils sont surpris au milieu de leur course par les vents contraires, il peut arriver que, se trouvant exténués de fatigue, ils se posent sur le premier vaisseau qui se présente, comme l'ont éprouvé plusieurs navigateurs au temps du passage *. Il peut arriver qu'à défaut de bâtimens ils tombent dans la mer et soient engloutis par les flots : c'est alors que l'on pourroit, en jetant le

* Le vaisseau de l'amiral Wager se trouvant au printemps dans le canal de la Manche, une multitude innombrable d'hirondelles vint se poser dessus ; tous les cables en étoient couverts : elles paroissoient fatiguées, affamées ; on ajoute même qu'elles étoient extrêmement maigres. S'étant reposées la nuit, elles reprirent leur volée le lendemain dès le matin. M. Collinson nous apprend que la même chose arriva sur le vaisseau du capitaine Wright, revenant de Philadelphie.

filet à propos, pêcher véritablement des hirondelles noyées, et, en s'y prenant bien, les rappeler à la vie : mais on sent que ces hasards ne peuvent avoir lieu en terre ferme, ni sur des mers d'une petite étendue.

Dans presque tous les pays connus, les hirondelles sont regardées comme amies de l'homme; et à très-juste titre, puisqu'elles consomment une multitude d'insectes qui vivroient aux dépens de l'homme *. Il faut convenir que les engoulevents auroient les mêmes droits à sa reconnoissance puisqu'ils lui rendent les mêmes services; mais, pour les lui rendre, ils se cachent dans les ombres du crépuscule, et l'on ne doit pas être surpris qu'ils restent ignorés, eux et leurs bienfaits.

* On s'est apperçu en plusieurs circonstances qu'elles délivroient un pays du fléau des cousins. Dans la petite ville que j'habite, elles ont délivré plusieurs greniers d'un autre fléau, je veux dire de ces petits vers qui rongent le blé, sans doute en détruisant les insectes ailés dont ces vers sont les larves.

Ma première idée avoit été de séparer ici les martinets des hirondelles, et d'imiter en cela la Nature, qui semble les avoir elle-même séparés, en leur inspirant un éloignement réciproque : jamais on n'a vu les oiseaux de ces deux familles voler de compagnie ; au lieu que l'on voit, du moins quelquefois, nos trois espèces d'hirondelles se réunir en une seule troupe. D'ailleurs la famille des martinets se distingue de l'autre par des différences assez considérables dans la conformation, les habitudes et le naturel : 1°. dans la conformation ; car leurs pieds sont plus courts, et absolument inutiles pour marcher ou pour prendre leur volée quand ils sont à plate terre ; de plus, leurs quatre doigts sont tournés en avant, et chacun de ces doigts n'a que deux phalanges, compris celle de l'ongle : 2°. dans les habitudes ; ils arrivent plus tard et partent plus tôt, quoiqu'ils semblent craindre davantage la chaleur ; ils font leur ponte dans les crevasses des vieilles murailles, et le plus haut qu'ils peuvent ; ils ne construisent point de nid, mais ils

garnissent leur trou d'une litière peu choisie et fort abondante, en quoi ils se rapprochent des hirondelles de rivage; lorsqu'ils vont à la provision, ils remplissent leur large gosier d'insectes ailés de toute espèce, en sorte qu'ils ne portent à manger à leurs petits que deux ou trois fois par jour : 3°. dans le naturel; ils sont plus défians, plus sauvages que les hirondelles; les inflexions de leur voix sont aussi moins variées, et leur instinct paroît plus borné. Voilà de grandes différences et de fortes raisons pour ne point mêler ensemble des oiseaux qui, dans l'état de nature, ne se mêlent jamais les uns avec les autres; et je suivrois ce plan sans hésiter, si nous connoissions assez le naturel et les habitudes des espèces étrangères appartenant à ces deux races pour être sûrs de rapporter chacune à sa véritable souche : mais nous savons si peu de chose de ces espèces étrangères, que nous courrions risque de tomber à chaque pas dans quelque méprise; il est donc plus prudent, ne pouvant démêler sûrement les oiseaux de ces deux fa-

milles, de les laisser ensemble, en attendant que de nouvelles observations nous aient assez instruits sur leur nature pour assigner à chacun sa véritable place. Nous nous contenterons seulement ici de rapprocher les espèces qui nous paroîtront avoir le plus de rapports entre elles quant à la conformation extérieure.

Nous ne séparerons point non plus en deux classes les hirondelles de l'ancien et du nouveau monde, parce qu'elles se ressemblent toutes beaucoup, et que d'ailleurs ces deux mondes n'en font qu'un seul pour des oiseaux qui ont l'aile aussi bonne, et qui peuvent subsister également à toutes les latitudes.

---

# L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE,

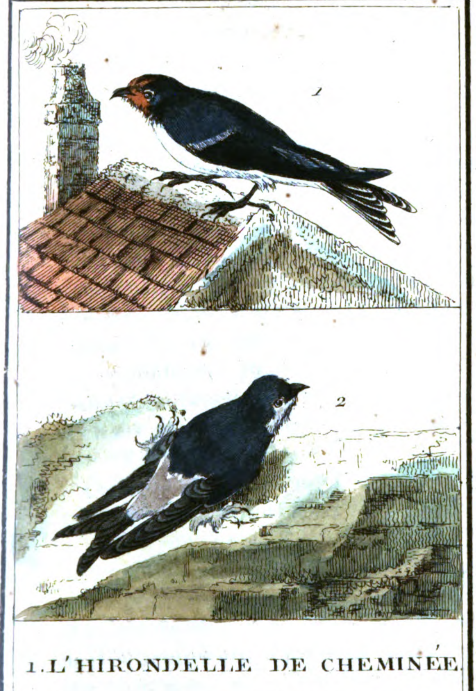
## OU

## L'HIRONDELLE DOMESTIQUE *.

Elle est en effet domestique par instinct; elle recherche la société de l'homme par choix; elle la préfère, malgré ses inconvéniens, à toute autre société. Elle niche dans nos cheminées, et jusque dans l'intérieur de nos maisons, sur-tout de celles où il y a peu de mouvement et de bruit : la foule n'est point la société. Lorsque les maisons sont trop bien closes, et

* Voyez les planches enluminées, n° 543, fig. 1.
*Aredula* de Cicéron; *vaga volucris* d'Ovide; *ales bistinos* de Sénèque; *daulides aves* de Plutarque. Les deux derniers noms conviennent à Philomèle autant qu'à Progné.

En hollandois, *swalem*; en suisse, *hausschwalm*.




1. L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE.

2. L'HIRONDELLE DE MURAILLE.

J. Pauquet S.

que les cheminées sont fermées par le haut, comme elles le sont à Nantua et dans les pays de montagnes, à cause de l'abondance des neiges et des pluies, elle change de logement sans changer d'inclination ; elle se réfugie sous les avant-toits et y construit son nid : mais jamais elle ne l'établit volontairement loin de l'homme ; et toutes les fois qu'un voyageur égaré apperçoit dans l'air quelques uns de ces oiseaux, il peut les regarder comme des oiseaux de bon augure, et qui lui annoncent infailliblement quelque habitation prochaine. Nous verrons qu'il n'en est pas tout-à-fait de même de l'hirondelle de fenêtre.

Celle de cheminée est la première qui paroisse dans nos climats : c'est ordinairement peu après l'équinoxe du printemps. Elle arrive plus tôt dans les contrées plus méridionales, et plus tard dans les pays du Nord. Mais quelque douce que soit la température du mois de février et du commencement de mars, quelque froide que soit celle de la fin de mars et du commencement d'avril, elle ne paroît

guère dans chaque pays qu'à l'époque ordinaire[1]. On en voit quelquefois voler à travers les flocons d'une neige très-épaisse. Elles souffrirent beaucoup, comme on sait, en 1740 : elles se réunissoient en assez grand nombre sur une rivière qui bordoit une terrasse appartenant alors à M. Hébert[2], et où elles tomboient mortes à chaque instant; l'eau étoit couverte de leurs petits cadavres[3]. Ce n'étoit point par l'excès du froid qu'elles périssoient; tout annonçoit que c'étoit faute de nourriture : celles

[1] Pline dit que César fait mention d'hirondelles vues le 8 des calendes de mars. Mais c'est un fait unique, et peut-être étoient-ce des hirondelles de rivage.

[2] Cet excellent observateur m'a communiqué sur cette famille d'oiseaux un grand nombre de faits bien vus, qui ont souvent confirmé ce que je savois par moi-même, et qui m'ont quelquefois appris ce que je ne savois point.

[3] Cette circonstance est à remarquer, ne fût-ce que pour prévenir la fausse idée de ceux qui ne verroient dans tout ceci que des hirondelles engourdies par le froid, et qui vont attendre au fond de l'eau la véritable température du printemps.

qu'on ramassoit étoient de la plus grande maigreur, et l'on voyoit celles qui vivoient encore se fixer aux murs de la terrasse dont j'ai parlé, et, pour dernière ressource, saisir avidement les moucherons desséchés qui pendoient à de vieilles toiles d'araignées.

Il semble que l'homme devroit accueillir, bien traiter un oiseau qui lui annonce la belle saison, et qui d'ailleurs lui rend des services réels; il semble au moins que ses services devroient faire sa sûreté personnelle, et cela a lieu à l'égard du plus grand nombre des hommes, qui le protégent quelquefois jusqu'à la superstition *: mais il s'en trouve trop souvent qui se font un amusement inhumain de le tuer à coups de fusil, sans autre motif que celui d'exercer ou de perfectionner leur adresse sur un but très-inconstant, très-

* On a dit que ces hirondelles étoient sous la protection spéciale des dieux pénates; que lorsqu'elles se sentoient maltraitées, elles alloient piquer les mamelles des vaches, et leur faisoient perdre leur lait : c'étoient des erreurs, mais des erreurs utiles.

mobile, par conséquent très-difficile à atteindre; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces oiseaux innocens paroissent plutôt attirés qu'effrayés par les coups de fusil, et qu'ils ne peuvent se résoudre à fuir l'homme, lors même qu'il leur fait une guerre si cruelle et si ridicule. Elle est plus que ridicule, cette guerre; car elle est contraire aux intérêts de celui qui la fait, par cela seul que les hirondelles nous délivrent du fléau des cousins, des charansons et de plusieurs autres insectes destructeurs de nos potagers, de nos moissons, de nos forêts, et que ces insectes se multiplient dans un pays, et nos pertes avec eux, en même proportion que le nombre des hirondelles [1] et autres insectivores y diminue.

L'expérience de Frisch, et quelques autres semblables [2], prouvent que les

[1] Il est vrai qu'elles consomment aussi des insectes utiles; par exemple, les abeilles : mais on peut toujours les empêcher de construire leurs nids à portée des ruches.

[2] Dans un château près d'Épinal en Lorraine,

mêmes hirondelles reviennent aux mêmes endroits : elles n'arrivent que pour faire leur ponte, et se mettent tout de suite à l'ouvrage. Elles construisent chaque année un nouveau nid, et l'établissent au-dessus de celui de l'année précédente, si le local le permet. J'en ai trouvé dans un tuyau de cheminée qui étoient ainsi construits par étages ; j'en comptai jusqu'à quatre les uns sur les autres, tous quatre égaux entre eux, maçonnés de terre gâchée avec de la paille et du crin. Il y en avoit de deux grandeurs et de deux formes différentes : les plus grands représentoient un demi-cylindre creux *, ouvert par le dessus, d'environ un pied de hauteur ; ils occupoient le milieu des parois de la cheminée : les plus petits occupoient les

on attacha, il y a quelques années, au pied d'une de ces hirondelles, un anneau de fil de laiton, qu'elle rapporta fidèlement l'année suivante. Heerkens, dans son poème intitulé *Hirundo*, cite un autre fait de ce genre.

* Frisch dit que l'oiseau donne à son nid cette forme circulaire, ou plutôt demi-circulaire, en prenant son pied pour centre.

angles, et ne formoient que le quart d'un cylindre ou même d'un cône renversé. Le premier nid, qui étoit le plus bas, avoit son fond maçonné comme le reste; mais ceux des étages supérieurs n'étoient séparés des inférieurs que par leur matelas composé de paille, d'herbe sèche et de plumes. Au reste, parmi les petits nids des angles, je n'en ai trouvé que deux qui fussent par étages; je crois que c'étoient les nids des jeunes : ils n'étoient pas si bien faits que les grands.

Dans cette espèce, comme dans la plupart des autres, c'est le mâle qui chante l'amour : mais la femelle n'est pas absolument muette; son gazouillement ordinaire semble même prendre alors de la volubilité. Elle est encore moins insensible; car non seulement elle reçoit les caresses du mâle avec complaisance, mais elle les lui rend avec ardeur, et l'excite quelquefois par ses agaceries. Ils font deux pontes par an : la première, d'environ cinq œufs; la seconde, de trois. Ces œufs sont blancs, selon Willughby, et tachetés, selon Klein et Aldrovande. Ceux que

j'ai vus étoient blancs. Tandis que la femelle couve, le mâle passe la nuit sur le bord du nid. Il dort peu ; car on l'entend babiller dès l'aube du jour, et il voltige presque jusqu'à la nuit close. Lorsque les petits sont éclos, les père et mère leur portent sans cesse à manger, et ont grand soin d'entretenir la propreté dans le nid, jusqu'à ce que les petits, devenus plus forts, sachent s'arranger de manière à leur épargner cette peine. Mais ce qui est plus intéressant, c'est de voir les vieux donner aux jeunes les premières leçons de voler, en les animant de la voix, leur présentant d'un peu loin la nourriture, et s'éloignant encore à mesure qu'ils s'avancent pour la recevoir, les poussant doucement, et non sans quelque inquiétude, hors du nid, jouant devant eux et avec eux dans l'air, comme pour leur offrir un secours toujours présent, et accompagnant leur action d'un gazouillement si expressif, qu'on croiroit en entendre le sens. Si l'on joint à cela ce que dit Boerhaave d'un de ces oiseaux, qui, étant allé à la provision, et trouvant à

son retour la maison où étoit son nid embrasée, se jeta au travers des flammes pour porter nourriture et secours à ses petits, on jugera avec quelle passion les hirondelles aiment leur géniture *.

On a prétendu que lorsque leurs petits avoient les yeux crevés, même arrachés, elles les guérissoient et leur rendoient la vue avec une certaine herbe qui a été appelée *chélidoine*, c'est-à-dire, herbe aux hirondelles; mais les expériences de Redi et de M. de la Hire nous apprennent qu'il n'est besoin d'aucune herbe pour cela, et que lorsque les yeux d'un jeune oiseau sont, je ne dis pas arrachés tout-à-fait, mais seulement crevés ou même flétris, ils se rétablissent très-promptement et sans aucun remède. Aristote le savoit bien, et l'a écrit; Celse l'a répété. Les expériences de Redi et de M. de la Hire, et de quelques autres, sont sans réplique, et néanmoins l'erreur dure encore.

* Comme il s'agit ici d'une mère et d'une couveuse, on ne peut guère supposer qu'elle se soit précipitée dans les flammes par défaut d'expérience.

Outre les différentes inflexions de voix dont j'ai parlé jusqu'ici, les hirondelles de cheminée ont encore le cri d'assemblée, le cri du plaisir, le cri d'effroi, le cri de colère, celui par lequel la mère avertit sa couvée des dangers qui menacent, et beaucoup d'autres expressions composées de toutes celles-là ; ce qui suppose une grande mobilité dans leur sens intérieur.

J'ai dit ailleurs que ces oiseaux vivoient d'insectes ailés qu'ils happent en volant : mais comme ces insectes ont le vol plus ou moins élevé, selon qu'il fait plus ou moins chaud, il arrive que, lorsque le froid ou la pluie les rabat près de terre, et les empêche même de faire usage de leurs ailes, nos oiseaux rasent la terre et cherchent ces insectes sur les tiges des plantes, sur l'herbe des prairies, et jusque sur le pavé de nos rues ; ils rasent aussi les eaux et s'y plongent quelquefois à demi en poursuivant les insectes aquatiques ; et, dans les grandes disettes, ils vont disputer aux araignées leur proie jusqu'au milieu de leurs toiles, et finissent

par les dévorer elles-mêmes[1]. Dans tous les cas, c'est la marche du gibier qui détermine celle du chasseur. On trouve dans leur estomac des débris de mouches, de cigales, de scarabées, de papillons[2], et même de petites pierres[3]; ce qui prouve qu'elles ne prennent pas toujours les insectes en volant, et qu'elles les saisissent quelquefois étant posées. En effet, quoique les hirondelles de cheminée passent la plus grande partie de leur vie dans l'air, elles se posent assez souvent sur les toits, les cheminées, les barres de fer, et même

[1] Frisch, tom. I, cl. 2, div. 3, pl. 2, n° 18.

[2] Elles ne digèrent pas toujours également bien. Dans le gésier d'un individu qui avoit passé deux jours sans manger, il se trouva beaucoup de débris d'insectes coléoptères, et dans un autre individu, qui avoit mangé la veille cinq ou six mouches, il ne se trouva presque rien.

[3] Voyez Belon, Willughby. On a dit bien des absurdités sur ces pierres d'hirondelle et leurs vertus, ainsi que sur les pierres d'aigle, les pierres alectoriennes, et autres bézoards qui semblent être les bijoux favoris et de la charlatanerie et de la crédulité.

à terre et sur les arbres. Dans notre climat, elles passent souvent les nuits, vers la fin de l'été, perchées sur des aunes au bord des rivières, et c'est alors qu'on les prend en grand nombre et qu'on les mange en certains pays*; elles choisissent les branches les plus basses qui se trouvent au-dessous des berges et bien à l'abri du vent. On a remarqué que les branches qu'elles adoptent pour y passer ainsi la nuit, meurent et se dessèchent.

C'est encore sur un arbre, mais sur un très-grand arbre, qu'elles ont coutume de s'assembler pour le départ. Ces assemblées ne sont que de trois ou quatre cents; car l'espèce n'est pas si nombreuse, à beaucoup près, que celle des hirondelles de fenêtre. Elles s'en vont de ce pays-ci vers le commencement d'octobre; elles partent ordinairement la nuit comme pour dérober leur marche aux oiseaux de proie qui ne manquent guère de les harceler dans leur route. M. Frisch en a vu quelquefois partir en plein jour, et

* A Valence en Espagne, à Lignitz en Silésie, etc.

M. Hébert en a vu plus d'une fois, au temps du départ, des pelotons de quarante ou cinquante qui faisoient route au haut des airs; et il a observé que dans cette circonstance leur vol étoit non seulement plus élevé qu'à l'ordinaire, mais encore beaucoup plus uniforme et plus soutenu. Elles dirigent leur route du côté du midi, en s'aidant d'un vent favorable, autant qu'il est possible; et lorsqu'elles n'éprouvent point de contre-temps, elles arrivent en Afrique dans la première huitaine d'octobre. Si, durant la traversée, il s'élève un vent de sud-est qui les repousse, elles relâchent, de même que les autres oiseaux de passage, dans les îles qui se trouvent sur leur chemin. M. Adanson en a vu arriver, dès le 6 octobre, à six heures et demie du soir, sur les côtes du Sénégal, et les a bien reconnues pour être nos vraies hirondelles. Il s'est assuré depuis qu'on ne les voyoit dans ces contrées que pendant l'automne et l'hiver. Il nous apprend qu'elles y couchent toutes les nuits, seules ou deux à deux, dans le sable sur le

bord de la mer [1], et quelquefois en grand nombre dans les cases, perchées sur les chevrons de la couverture. Enfin il ajoute une observation importante : c'est que ces oiseaux ne nichent point au Sénégal [2]. Aussi M. Frisch observe-t-il qu'au printemps elles ne ramènent jamais avec elles des jeunes de l'année : d'où l'on peut inférer que les contrées plus septentrionales sont leur véritable patrie ; car la patrie d'une espèce quelconque est le pays où elle fait l'amour et se perpétue.

Quoiqu'en général ces hirondelles soient des oiseaux de passage, même en Grèce et en Asie, on peut bien s'imaginer qu'il en reste quelques unes pendant l'hiver,

[1] Cette habitude de coucher dans le sable est tout-à-fait contraire à ce que nous voyons faire aux hirondelles dans nos climats. Il faut qu'elle tienne à quelque circonstance particulière qui aura échappé à l'observateur ; car ces machines vivantes que nous appelons des animaux, sont plus capables qu'on ne croit de varier leurs procédés d'après la variété des circonstances.

[2] On dit aussi qu'aucune espèce d'hirondelles ne niche à Malte.

sur-tout dans les pays tempérés où elles trouvent des insectes; par exemple, dans les îles d'Hières et sur la côte de Gênes, où elles passent les nuits sur les orangers en pleine terre, et où elles causent beaucoup de dommage à ces précieux arbrisseaux. D'un autre côté, on dit qu'elles paroissent rarement dans l'île de Malte.

On s'est quelquefois servi, et l'on pourroit encore se servir avec le même succès, de ces oiseaux pour faire savoir très-promptement des nouvelles intéressantes : il ne s'agit que d'avoir une couveuse prise sur ses œufs dans l'endroit même ou l'on veut envoyer l'avis, et de la lâcher avec un fil à la patte, noué d'un certain nombre de nœuds, teint d'une certaine couleur, d'après ce qui aura été convenu; cette bonne mère prendra aussitôt son essor vers le pays où est sa couvée, et portera avec une célérité incroyable les avis qui lui auront été confiés.

L'hirondelle de cheminée a la gorge, le front et deux espèces de sourcils d'une couleur aurore; tout le reste du dessous

du corps blanchâtre avec une teinte de ce même aurore ; tout le reste de la partie supérieure de la tête et du corps, d'un noir bleuâtre éclatant, seule couleur qui paroisse, les plumes étant bien rangées, quoiqu'elles soient cendrées à la base et blanches dans leur partie moyenne ; les pennes des ailes suivant les différentes incidences de la lumière, tantôt d'un noir bleuâtre plus clair que le dessus du corps, tantôt d'un brun verdâtre ; les pennes de la queue noirâtres avec des reflets verds ; les cinq paires latérales marquées d'une tache blanche vers le bout ; le bec noir au dehors, jaune au dedans ; le palais et les coins de la bouche jaunes aussi, et les pieds noirâtres. Dans les mâles, la couleur aurore de la gorge est plus vive, et le blanc du dessous du corps a une légère teinte de rougeâtre.

Le poids moyen de toutes les hirondelles que j'ai pesées, est d'environ trois gros ; elles paroissent plus grosses à l'œil, et cependant elles pèsent moins que les hirondelles de fenêtre.

Longueur totale, six pouces et demi

le bec représente un triangle isocèle curviligne, dont les côtés sont concaves, et ont sept ou huit lignes; tarse, cinq lignes, sans aucun duvet; ongles minces, peu courbés, fort pointus, le postérieur le plus fort de tous; vol, un pied; queue, trois pouces un quart, très-fourchue (beaucoup moins dans les jeunes), composée de douze pennes, dont la paire la plus extérieure dépasse la paire suivante d'un pouce, la paire intermédiaire de quinze à vingt lignes, et les ailes de quatre à six lignes; elle est ordinairement plus longue dans le mâle.

On m'a envoyé, pour variétés, des individus qui avoient toutes les couleurs plus foibles et la queue peu fourchue: c'étoient probablement de simples variétés d'âge; car la queue n'a sa vraie forme, et le plumage ses vraies couleurs, que dans les adultes.

Je mets au nombre des variétés accidentelles, 1°. les hirondelles blanches. Il n'y a guère de pays en Europe où l'on n'en ait vu, depuis l'Archipel jusqu'en Prusse. Aldrovande indique le moyen d'en avoir

tant que l'on voudra; il ne s'agit, selon lui, que d'étendre une couche d'huile d'olive sur l'œuf. Aristote attribue cette blancheur à une foiblesse de tempérament, au défaut de nourriture, à l'action du froid. Un individu que j'ai observé, avoit au-dessus des yeux et sous la gorge quelques teintes de roux, des traces de brun sur le cou et la poitrine, et la queue moins longue. Il pourroit se faire que cette blancheur ne fût que passagère, et qu'elle ne reparût point après la mue; car quoiqu'on voie assez souvent dans les couvées de l'année des individus blancs, il est rare qu'on en voie l'année suivante parmi celles qui reviennent du quartier d'hiver. Au reste, il se trouve quelquefois des individus qui ne sont blancs qu'en partie: tel étoit celui dont parle Aldrovande, lequel avoit le croupion de cette couleur, et pouvoit disputer à l'hirondelle de fenêtre la dénomination de *cul-blanc*.

Je regarde, en second lieu, comme variété accidentelle, l'hirondelle rousse, chez qui la couleur aurore de la gorge et

des sourcils s'étend sur presque tout le plumage, mais en s'affoiblissant et tirant à l'isabelle *.

L'hirondelle de cheminée est répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Norvége jusqu'au cap de Bonne-Espérance; et du côté de l'Asie, jusqu'aux Indes et au Japon. M. Sonnerat a rapporté un individu de la côte de Malabar, lequel ne diffère de notre hirondelle de cheminée que par sa taille un peu plus petite; encore est-il probable que sa peau s'est retirée en se desséchant. Sept autres hirondelles rapportées du cap de Bonne-Espérance par le même M. Sonnerat, ne diffèrent non plus des nôtres que comme les nôtres diffèrent entre elles; seulement on trouve, en y regardant de bien près, qu'elles ont le dessous du corps d'un blanc plus pur, et que l'échancrure qui, dans les dix pennes latérales de la queue, marque le passage de leur partie étroite, est plus considérable.

* M. le comte de Riolet m'a assuré avoir vu deux individus de cette couleur dans une troupe d'hirondelles de cheminée.

Voici d'autres hirondelles qui, par leur ressemblance, soit dans les couleurs, soit dans la conformation, peuvent être regardées comme des variétés de climat.

---

# VARIÉTÉS

## DE L'HIRONDELLE DOMESTIQUE.

I. L'*hirondelle d'Antigue, à gorge couleur de rouille.* Elle a la taille un peu plus petite que notre hirondelle; le front ceint d'un bandeau d'un jaune rouillé ; sur la gorge une plaque de même couleur, terminée au bas par un collier noir fort étroit ; le devant du cou et le reste du dessous du corps blancs ; la tête, le dessus du cou et le dos, d'un noir velouté ; les petites couvertures supérieures des ailes, d'un noir violet changeant ; les grandes, ainsi que les pennes de l'aile et de la queue, d'un noir de charbon ; la queue est fourchue et ne dépasse point les ailes.

II. *L'hirondelle à ventre roux de Cayenne**. Elle a la gorge rousse, et cette couleur

* Voyez les planches enluminées, nº 724, fig. 1.

s'étend sur tout le dessous du corps en se dégradant par nuances ; le front blanchâtre ; tout le reste du dessus du corps, d'un beau noir luisant : elle est un peu plus petite que la nôtre.

Longueur totale, environ cinq pouces et demi ; bec, six lignes ; tarse, quatre à cinq ; doigt postérieur, cinq.

Les hirondelles de cette espèce font leur nid dans les maisons, comme nos hirondelles de cheminée : elles le construisent en forme de cylindre avec de petites tiges, de la mousse, des plumes ; ce cylindre est suspendu verticalement, et isolé de toutes parts ; elles l'alongent comme font les nôtres, à mesure qu'elles se multiplient ; l'entrée est au bas, sur l'un des côtés, et si bien ménagée qu'elle communique, dit-on, à tous les étages. La femelle y dépose quatre ou cinq œufs.

Il n'est point du tout contre la vraisemblance que nos hirondelles domestiques soient passées dans le nouveau continent, et y aient fondé une colonie qui aura conservé l'empreinte de la race primitive ; empreinte très-reconnoissable

à travers les influences du nouveau climat.

III. *L'hirondelle au capuchon roux* *. Ce roux est foncé et varié de noir ; elle a aussi le croupion roux, terminé de blanc ; le dos et les couvertures supérieures des ailes, d'un beau noir tirant au bleu, avec des reflets d'acier poli ; les pennes des ailes brunes, bordées d'un brun plus clair ; celles de la queue noirâtres ; toutes les latérales marquées, sur le côté intérieur, d'une tache blanche, laquelle ne paroît que lorsque la queue est épanouie ; la gorge variée de blanchâtre et de brun ; enfin le dessous du corps semé de petites taches longitudinales noirâtres sur un fond jaune pâle.

M. le vicomte de Querhoent, qui a eu occasion d'observer cette hirondelle au cap de Bonne-Espérance, nous apprend qu'elle niche dans les maisons, comme les précédentes ; qu'elle attache

* Voyez les planches enluminées, n° 723, fig. 2, où cet oiseau est représenté sous le nom d'*hirondelle à tête rousse du cap de Bonne-Espérance*.

son nid au plafond des appartemens ; qu'elle le construit de terre à l'extérieur, de plumes à l'intérieur ; qu'elle lui donne une forme arrondie, et qu'elle y adapte une espèce de cylindre creux qui en est la seule entrée et la seule issue. On ajoute que la femelle y pond quatre ou cinq œufs pointillés.

---

# OISEAUX ÉTRANGERS

## QUI ONT RAPPORT A L'HIRONDELLE DOMESTIQUE.

### I.

### LA GRANDE HIRONDELLE A VENTRE ROUX DU SÉNÉGAL *.

Elle a la queue conformée de même que nos hirondelles de cheminée; elle a aussi les mêmes couleurs dans son plumage, mais ces couleurs sont distribuées différemment : d'ailleurs elle est beaucoup plus grande, et paroît modelée sur d'autres proportions; en sorte qu'on peut la regarder comme une espèce à part. Elle a le dessus de la tête et du cou, le dos et les couvertures supérieures des

* Voyez les planches enluminées, nº 310, où cet oiseau est représenté sous le nom d'*hirondelle à ventre roux du Sénégal*.

ailes, d'un noir brillant, avec des reflets d'acier poli ; les pennes des ailes et de la queue noires ; le croupion roux ainsi que toute la partie inférieure ; mais la teinte de la gorge et des couvertures inférieures des ailes est beaucoup plus foible et presque blanche.

Longueur totale, huit pouces six lignes ; bec, huit lignes ; tarse de même ; doigt et ongle postérieurs les plus longs après ceux du milieu ; vol, quinze pouces trois lignes ; queue, quatre pouces, fourchue de vingt-six lignes ; dépasse les ailes d'un pouce.

## II.

## L'HIRONDELLE A CEINTURE BLANCHE *.

Celle-ci n'a point de roux dans son plumage ; tout y est noir, excepté une ceinture blanche qu'elle a sur le ventre,

* Voyez les planches enluminées, n° 724, fig. 2, où cet oiseau est représenté sous le nom d'*hirondelle de Cayenne, à bande blanche sur le ventre*.

et qui tranche vivement sur ce fond obscur ; il y a encore un peu de blanc sur les jambes ; et les pennes de la queue, qui sont noires dessus comme tout le reste, ne sont que brunes par-dessous.

C'est un oiseau rare : il se trouve à Cayenne et à la Guiane, dans l'intérieur des terres, sur le bord des rivières. Il se plaît à voltiger sur l'eau comme font nos hirondelles ; mais, ce qu'elles ne font pas toutes, il se pose volontiers sur les arbres déracinés qu'on y voit flottans.

Longueur totale, six pouces ; bec noir, six lignes ; tarse, six lignes ; queue, deux pouces un quart, fourchue de près de dix-huit lignes ; dépasse les ailes de quatre lignes.

## III.

## L'HIRONDELLE AMBRÉE.

Seba dit que ces hirondelles, de même que les nôtres de rivage, gagnent la côte lorsque la mer est agitée, qu'on lui en a apporté quelquefois de mortes et

de vivantes, et qu'elles exhalent une odeur si forte d'ambre gris, qu'il n'en faut qu'une pour parfumer toute une chambre; cela lui fait conjecturer qu'elles se nourrissent d'insectes et autres animalcules qui sont eux-mêmes parfumés, et peut-être d'ambre gris. Celle qu'a décrite M. Brisson venoit du Sénégal, et avoit été envoyée par M. Adanson; mais, comme on voit, elle se trouve aussi quelquefois en Europe.

Tout son plumage est d'une seule couleur, et cette couleur est un gris brun, plus foncé sur la tête et sur les pennes des ailes que par-tout ailleurs; le bec est noir, et les pieds bruns. L'oiseau est tout au plus de la grosseur d'un roitelet.

J'ai hésité si je ne rapporterois pas cette espèce aux hirondelles de rivage, dont elle paroît avoir quelques façons de faire; mais comme le total de ses habitudes naturelles n'est point assez connu, et qu'elle a la queue conformée de même que notre hirondelle domestique, j'ai cru devoir la rapporter provisoirement à cette dernière espèce.

Longueur totale, cinq pouces et demi ; bec, six lignes ; tarse, trois ; le doigt postérieur le plus court de tous ; vol, onze pouces et plus ; queue, près de trois pouces, fourchue de dix-huit lignes, composée de douze pennes, dépassée par les ailes de quatre lignes.

---

# L'HIRONDELLE AU CROUPION BLANC,

OU

# L'HIRONDELLE DE FENÊTRE *.

Ce n'est pas sans raison que les anciens donnoient à cette hirondelle le nom de *sauvage*. Elle peut, à la vérité, paroître familière et presque domestique, si on la compare au grand martinet ; mais elle paroîtra sauvage si on la compare à notre

* Voyez les planches enluminées, nº 542, fig. 2, *le petit martinet*.

En allemand, *kirsch-schwalben*, *mur-schwalben*, *berg-schwalben*, *mur-spyren*, *munster-spyren*, *wysse-spyren* ; en anglois, *rock-martnettes*, *church-martinettes* ; en italien, *rondoni*, *tartari*, noms qui se donnent aussi à l'hirondelle de rivage ; vulgairement, *cul-blanc de fenêtre* ; *petit martinet*, en Provence ; *rabirolle* ; *religieuse*, à cause de son plumage noir et blanc ; en Lorraine, *le matelot*, *la petite hirondelle*.

hirondelle domestique. En effet, nous avons vu que celle-ci, lorsqu'elle trouve les cheminées fermées, comme elles le sont dans la ville de Nantua, niche sous les avant-toits des maisons, plutôt que de s'éloigner de l'homme; au lieu que l'espèce à croupion blanc, qui abonde dans les environs de cette ville, et qui y trouve fenêtres, portes, entablemens, en un mot toutes les aisances pour y placer son nid, ne l'y place cependant jamais; elle aime mieux l'aller attacher tout au haut des rocs escarpés qui bordent le lac *. Elle s'approche de l'homme lorsqu'elle ne trouve point ailleurs ses convenances; mais, toutes choses étant égales, elle préfère pour l'emplacement de son manoir, une avance de rocher à la saillie d'une corniche, une caverne à un

* M. Guys de Marseille m'a aussi confirmé ce fait : mais il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'ont dit les anciens d'une digue très-solide, d'un stade de longueur, formée entièrement de ces nids dans le port d'Héraclée en Égypte; et d'une autre digue semblable, construite par les mêmes oiseaux dans une île consacrée à Isis.

péristyle, en un mot la solitude aux lieux habités.

Un de ces nids, que j'ai observé dans le mois de septembre, et qui avoit été détaché d'une fenêtre, étoit composé de terre à l'extérieur, sur-tout de celle qui a été rendue par les vers, et que l'on trouve le matin çà et là sur les planches de jardin nouvellement labourées; il étoit fortifié dans le milieu de son épaisseur par des brins de paille, et dans la couche la plus antérieure, par une grande quantité de plumes *. La poussière qui garnissoit le fond du nid, fourmilloit de petits vers très-grêles, hérissés de longs poils, se tortillant en tout sens, s'agitant avec vivacité, et s'aidant de leur bouche pour ramper; ils abondoient sur-tout aux endroits où les plumes étoient implantées dans les parois intérieures. On y trouva aussi des puces plus grosses, plus alongées, moins brunes que les puces ordinaires, mais conformées de même, et sept ou huit pu-

* J'ai trouvé jusqu'à quatre ou cinq gros de ces plumes dans un nid qui ne pesoit en tout que treize onces.

naises, quoiqu'il n'y en eût point et qu'il n'y en eût jamais eu dans la maison. Ces deux dernières espèces d'insectes se trouvoient indifféremment, et dans la poussière du nid, et dans les plumes des oiseaux qui l'habitoient au nombre de cinq, savoir, le père, la mère, et trois jeunes en état de voler. J'ai certitude que ces cinq oiseaux y passoient les nuits tous ensemble. Ce nid représentoit par sa forme le quart d'un demi-sphéroïde creux, alongé par ses poles, d'environ quatre pouces et demi de rayon, adhérent par ses deux faces latérales au jambage et au chassis de la croisée, et par son équateur à la plate-bande supérieure. Son entrée étoit près de cette plate-bande, située verticalement, demi-circulaire et fort étroite.

Les mêmes nids servent plusieurs années de suite, et probablement aux mêmes couples : ce qui doit s'entendre seulement des nids que les hirondelles attachent à nos fenêtres ; car on m'assure que ceux qu'elles appliquent contre les rochers, ne servent jamais qu'une seule saison, et

qu'elles en font chaque année un nouveau. Quelquefois il ne leur faut que cinq ou six jours pour le construire; d'autres fois elles ne peuvent en venir à bout qu'en dix ou douze jours. Elles portent le mortier avec leur petit bec et leurs petites pattes; elles le gâchent et le posent avec le bec seul. Souvent on voit un assez grand nombre de ces oiseaux qui travaillent au même nid *, soit qu'ils se plaisent à s'entr'aider les uns les autres, soit que, dans cette espèce, l'accouplement ne pouvant avoir lieu que dans le nid, tous les mâles qui recherchent la même femelle, travaillent avec émulation à l'achèvement de ce nid, dans l'espérance d'en faire un doux et prompt usage. On en a vu quelques uns qui travailloient à détruire le nid avec encore plus d'ardeur que les autres n'en mettoient à le construire : étoit-ce un mâle absolument rebuté, qui, n'espérant rien pour lui-

* J'en ai compté jusqu'à cinq posés dans un même nid ou accrochés autour, sans compter les allans et venans; plus leur nombre est grand, plus l'ouvrage va vîte.

même, cherchoit la triste consolation de troubler ou retarder les jouissances des autres? Quoi qu'il en soit, ces hirondelles arrivent plus tôt ou plus tard, suivant le degré de latitude; à Upsal, le 9 mai, selon M. Linnæus; en France et en Angleterre, dans les commencemens d'avril*,

* Cette année 1779, l'hiver a été sans neige, et le printemps très-beau; néanmoins ces hirondelles ne sont arrivées en Bourgogne que le 9 avril, et sur le lac de Genève que le 14. On a dit qu'un cordonnier de Bâle, ayant mis à une hirondelle un collier sur lequel étoit écrit:

Hirondelle,
Qui es si belle,
Dis-moi, l'hiver où vas-tu?

reçut, le printemps suivant, et par le même courier, cette réponse à sa demande:

A Athènes,
Chez Antoine.
Pourquoi t'en informes-tu?

Ce qu'il y a de plus probable dans cette anecdote, c'est que les vers ont été faits en Suisse: quant au fait, il est plus que douteux, puisqu'on sait par Belon et par Aristote, que les hirondelles sont des

huit ou dix jours après les hirondelles domestiques, qui, selon M. Frisch, ayant le vol plus bas, trouvent plus facilement et plus tôt à se nourrir. Souvent elles sont surprises par les derniers froids, et on en a vu voltiger au travers d'une neige fort épaisse *. Les premiers jours de leur arri-

oiseaux semestriers dans la Grèce comme dans le reste de l'Europe, et qu'elles vont passer l'hiver en Afrique.

* Cela prouve que ce que dit le curé Hoegstroem, de Nordlande, sur le pressentiment des températures, qu'il attribue aux hirondelles, n'est pas plus applicable à celle-ci qu'à celle de cheminée, et doit être regardé, ainsi que je l'ai dit, comme fort douteux. « On a vu, dit-il, en Lapponie des hiron-« delles partir dès le commencement d'août, et « *abandonner leurs petits* dans un temps fort « chaud, et où rien n'annonçoit un changement « de température; mais ce changement ne tarda « pas, et l'on pouvoit aller en traîneau le 8 sep-« tembre. Dans certaines années, au contraire, on « les voit rester assez tard, quoique le temps ne « soit pas doux, et on est assuré alors que le froid « n'est pas prochain. »

Dans tout ceci, M. le curé paroît n'être que

vée, elles se tiennent sur les eaux et dans les endroits marécageux. Je ne les ai guère vues revenir aux nids qui sont à mes fenêtres avant le 15 avril; quelquefois elles n'y ont paru que dans les premiers jours de mai. Elles établissent leur nid à toute exposition, mais par préférence aux fenêtres qui regardent la campagne, surtout lorsqu'il y a dans cette campagne des rivières, des ruisseaux ou des étangs: elles le construisent par fois dans les maisons; mais cela est rare et même fort difficile à obtenir. Leurs petits sont souvent éclos dès le 15 de juin. On a vu le mâle et la femelle se caresser sur le bord d'un nid qui n'étoit pas encore achevé, se becqueter avec un petit gazouillement expressif* : mais on ne les a point vus s'accoupler; ce qui donne lieu de croire qu'ils s'accouplent dans le nid, où on les en-

l'écho d'un bruit populaire, qu'il n'aura pas pris la peine de vérifier, et qui d'ailleurs est contredit par les observations les plus authentiques.

* Frisch prétend que les mâles de cette espèce chantent mieux que ceux de l'hirondelle domestique; mais, à mon avis, c'est tout le contraire.

tend gazouiller ainsi de très-grand matin, et quelquefois pendant la nuit entière. Leur première ponte est ordinairement de cinq œufs blancs, ayant un disque moins blanc au gros bout; la seconde ponte est de trois ou quatre; et la troisième, lorsqu'elle a lieu, de deux ou trois. Le mâle ne s'éloigne guère de la femelle tandis qu'elle couve; il veille sans cesse à sa sûreté, à celle des fruits de leur union, et il fond avec impétuosité sur les oiseaux qui s'en approchent de trop près. Lorsque les petits sont éclos, tous deux leur portent fréquemment à manger, et paroissent en prendre beaucoup de soin. Cependant il y a des cas où cet amour paternel semble se démentir. Un de ces petits, déja avancé et même en état de voler, étant tombé du nid sur la tablette de la fenêtre, le père et la mère ne s'en occupèrent point, ne lui donnèrent aucun secours : mais cette dureté apparente eût des suites heureuses; car le petit, se voyant abandonné à lui-même, fit usage de ses ressources, s'agita, battit des ailes, et, au bout de trois quarts

d'heure d'efforts, parvint à prendre sa volée. Ayant fait détacher du haut d'une autre fenêtre un nid contenant quatre petits nouvellement éclos, et l'ayant laissé sur la tablette de la même fenêtre, les père et mère, qui passoient et repassoient sans cesse, voltigeant autour de l'endroit d'où l'on avoit ôté le nid, et qui nécessairement le voyoient et entendoient le cri d'appel de leurs petits, ne parurent point non plus s'en occuper, tandis qu'une femelle moineau, dans le même lieu et les mêmes circonstances, ne cessa d'apporter la becquée aux siens pendant quinze jours. Il semble que l'attachement de ces hirondelles pour leurs petits dépende du local; cependant elles continuent de leur donner la nourriture encore long-temps après qu'ils ont commencé à voler, et même elles la leur portent au milieu des airs. Le fond de cette nourriture consiste en insectes ailés qu'elles attrapent au vol *, et cette manière de les

* C'est l'opinion la plus générale, la plus conforme à l'observation journalière : cependant M. Guys m'assure que ces oiseaux cherchent les bois

attraper leur est tellement propre, que lorsqu'elles en voient un posé sur une muraille, elles lui donnent un coup d'aile en passant pour le déterminer à voler, et pouvoir ensuite le prendre plus à leur aise.

On dit que les moineaux s'emparent souvent des nids de ces hirondelles, et cela est vrai; mais on ajoute que les hirondelles, ainsi chassées de chez elles, reviennent quelquefois avec un grand nombre d'autres, ferment en un instant l'entrée du nid avec le même mortier dont elles l'ont construit, y claquemurent les moineaux, et rendent ainsi l'usurpation funeste aux usurpateurs. Je ne sais si cela est jamais arrivé; mais ce que je puis dire, c'est que des moineaux s'étant emparés, sous mes yeux et en différens temps, de plusieurs nids d'hirondelles, celles-ci, à la vérité, y sont revenues en nombre et à plusieurs fois dans le cours de l'été, sont entrées dans le nid, se sont querellées avec les moineaux, ont

de pins, où ils trouvent des chenilles dont ils se nourrissent.

voltigé aux environs, quelquefois pendant un jour ou deux, mais qu'elles n'ont jamais fait la plus légère tentative pour fermer l'entrée du nid, quoiqu'elles fussent bien dans le cas, qu'elles se trouvassent en force, et qu'elles eussent tous les moyens pour y réussir. Au reste, si les moineaux s'emparent des nids des hirondelles, ce n'est point du tout par l'effet d'aucune antipathie entre ces deux espèces, comme on l'a voulu croire : cela signifie seulement que les moineaux prennent leurs convenances. Ils pondent dans ces nids parce qu'ils les trouvent commodes; ils pondroient pareillement dans tout autre nid, et même dans tout autre trou.

Quoique ces hirondelles soient un peu plus sauvages que les hirondelles de cheminée, quoique des philosophes aient cru que leurs petits étoient *inapprivoisables* *, la vérité est néanmoins qu'ils s'apprivoisent assez facilement. Il faut leur donner la nourriture qu'elles aiment le mieux et qui est le plus analogue à leur

* M. Rousseau de Genève.

nature, c'est-à-dire, des mouches, des papillons, et leur en donner souvent [1]; il faut sur-tout ménager leur amour pour la liberté, sentiment commun à tous les genres d'animaux, mais qui, dans aucun, n'est ni si vif ni si ombrageux que dans le genre ailé [2]. On a vu une de ces hiron-

[1] Quelques auteurs prétendent qu'elles ne peuvent absolument vivre de matières végétales; cependant il ne faut pas croire que ce soit un poison pour elles. Le pain entroit pour quelque chose dans la nourriture d'une hirondelle apprivoisée dont je parlerai bientôt: mais ce qui est plus singulier, on a vu des enfans nourrir de petits hirondeaux de cheminée avec la seule fiente qui tomboit d'un nid d'hirondelle de la même espèce; ces jeunes oiseaux vécurent fort bien pendant dix jours à ce régime, et il y a toute apparence qu'ils l'eussent soutenu encore quelque temps, si l'expérience n'eût été interrompue par une mère qui avoit plus le goût de la propreté que celui des connoissances.

[2] J'ai eu souvent le plaisir, dit M. Rousseau, de les voir se tenir dans ma chambre les fenêtres fermées, assez tranquilles pour gazouiller, jouer et folâtrer ensemble à leur aise en attendant qu'il me plût de leur ouvrir, bien sûres que cela ne tarderoit pas. En effet, je me levois tous les jours pour cela à quatre heures du matin.

delles apprivoisées qui avoit pris un attachement singulier pour la personne dont elle avoit reçu l'éducation ; elle restoit sur ses genoux des journées entières ; et lorsqu'elle la voyoit reparoître après quelques heures d'absence, elle l'accueilloit avec de petits cris de joie, un battement d'ailes et toute l'expression du sentiment. Elle commençoit déja à prendre la nourriture dans les mains de sa maîtresse, et il y a toute apparence que son éducation eût réussi complétement si elle ne se fût pas envolée. Elle n'alla pas fort loin, soit que la société intime de l'homme lui fût devenue nécessaire, soit qu'un animal dépravé, du moins amolli par la vie domestique, ne soit plus capable de la liberté : elle se donna à un jeune enfant, et bientôt après elle périt sous la griffe d'un chat. M. le vicomte de Querhoent m'assure qu'il a aussi élevé, pendant plusieurs mois, de jeunes hirondelles prises au nid ; mais il ajoute qu'il n'a jamais pu venir à bout de les faire manger seules, et qu'elles ont toujours péri dans le temps où elles ont été aban-

données à elles-mêmes. Lorsque celle dont j'ai parlé ci-dessus vouloit marcher, elle se traînoit de mauvaise grace, à cause de ses pieds courts : aussi les hirondelles de cette espèce se posent-elles rarement ailleurs que dans leur nid, et seulement lorsque la nécessité les y oblige ; par exemple, elles se posent sur le bord des eaux, lorsqu'il s'agit d'amasser la terre humide dont elles construisent leur nid, ou dans les roseaux pour y passer les nuits sur la fin de l'été, lorsqu'à la troisième ponte elles sont devenues trop nombreuses pour pouvoir être toutes contenues dans les nids *, ou enfin sur les couverts et les cordons d'un grand bâtiment, lorsqu'il s'agit de s'assembler pour le départ. M. Hébert avoit en Brie une maison qu'elles prenoient tous les ans pour leur rendez-

* Vers la fin de l'été on les voit voltiger le soir en grand nombre sur les eaux, et voltiger presque jusqu'à la nuit close : c'est apparemment pour y aller qu'elles se rassemblent tous les jours une heure ou deux avant le coucher du soleil. Ajoutez à cela qu'il s'en trouve beaucoup moins le soir dans les villes que pendant le reste de la journée.

vous général : l'assemblée étoit fort nombreuse, non seulement parce que l'espèce l'est beaucoup par elle-même, chaque paire faisant toujours deux et quelquefois trois pontes, mais aussi parce que souvent les hirondelles de rivage et quelques traîneuses de l'espèce domestique en augmentoient le nombre. Elles ont un cri particulier dans cette circonstance, et qui paroît être leur cri d'assemblée. On a remarqué que, peu de temps avant leur départ, elles s'exercent à s'élever presque jusqu'aux nues, et semblent ainsi se préparer à voyager dans ces hautes régions; ce qui s'accorde avec d'autres observations dont j'ai rendu compte dans l'article précédent, et ce qui explique en même temps pourquoi l'on voit si rarement ces oiseaux dans l'air, faisant route d'une contrée à l'autre. Ils sont fort répandus dans l'ancien continent; cependant Aldrovande assure qu'il n'en a jamais vu en Italie, et notamment aux environs de Bologne. On les prend l'automne en Alsace avec les étourneaux, dit M. Herman, en laissant tomber, à l'entrée de

la nuit, un filet tendu sur un marais rempli de joncs, et noyant le lendemain les oiseaux qui se trouvent pris dessous. On comprend aisément que des hirondelles noyées de cette manière auront été quelquefois rendues à la vie, et que ce fait très-simple, ou quelque autre de même genre, aura pu donner lieu à la fable de leur immersion et de leur émersion annuelles.

Cette espèce semble tenir le milieu entre l'espèce domestique et le grand martinet: elle a un peu du gazouillement et de la familiarité de celle-là; elle construit son nid à peu près comme elle, et ses doigts sont composés du même nombre de phalanges respectivement: elle a les pieds pattus du martinet, et le doigt postérieur disposé à se tourner en avant; elle vole comme lui par les grandes pluies, et vole alors en troupes plus nombreuses que de coutume; comme lui elle s'accroche aux murailles, se pose rarement à terre; lorsqu'elle y est posée, elle rampe plutôt qu'elle ne marche. Elle a aussi l'ouverture du bec plus large que l'hirondelle domes-

tique, du moins en apparence, parce que son bec s'élargit brusquement à la hauteur des narines, où ses bords font de chaque côté un angle saillant. Enfin, quoiqu'elle ait un peu plus de masse, elle paroît un peu moins grosse, parce qu'elle a les plumes, et sur-tout les couvertures inférieures de la queue, moins fournies. Le poids moyen de toutes celles que j'ai pesées, a été constamment de trois à quatre gros.

Elles ont le croupion, la gorge et tout le dessous du corps, d'un beau blanc; la côte des couvertures de la queue brune; le dessus de la tête et du cou, le dos, ce qui paroît des plumes et des plus grandes couvertures supérieures de la queue, d'un noir lustré, enrichi de reflets bleus; les plumes de la tête et du dos cendrées à leur base, blanches dans leur partie moyenne; les pennes des ailes brunes, avec des reflets verdâtres sur les bords; les trois dernières les plus voisines du corps, terminées de blanc; les pieds couverts jusqu'aux ongles d'un duvet blanc; le bec noir, et les pieds gris brun. Le noir

de la femelle est moins décidé : son blanc est moins pur ; il est même varié de brun sur le croupion. Les jeunes ont la tête brune, une teinte de cette même couleur sous le cou ; les reflets du dessus du corps, d'un bleu moins foncé, et même verdâtres à certains jours ; et, ce qui est remarquable, ils ont les pennes des ailes plus foncées. Il semble que l'individu décrit par M. Brisson étoit un jeune. Ces jeunes ont un mouvement fréquent dans la queue de bas en haut, et la naissance de la gorge dénuée de plumes.

Longueur totale, cinq pouces et demi ; bec, six lignes ; l'intérieur d'un rouge pâle au fond, noirâtre auprès de la pointe ; narines rondes et découvertes ; langue fourchue, un peu noirâtre vers le bout ; tarse, cinq lignes et demie, garni de duvet plutôt sur les côtés que devant et derrière ; doigt du milieu, six lignes et demie ; vol, dix pouces et demi ; queue, deux pouces, fourchue de six, sept et jusqu'à neuf lignes, paroît quarrée lorsqu'elle est fort épanouie ; dépasse les ailes de huit à neuf lignes dans quelques

individus de cinq seulement, dans d'autres point du tout.

Tube intestinal, six à sept pouces; très-petits cœcums, pleins d'une matière différente de celle qui remplissoit les vrais intestins; une vésicule du fiel; gésier musculeux; œsophage, vingt lignes, se dilate avant son insertion en une petite poche glanduleuse; testicules de forme ovoïde, inégaux; le grand diamètre du plus gros étoit de quatre lignes, son petit diamètre de trois: on voyoit à leur surface une quantité de circonvolutions, comme d'un petit vaisseau tortillé et roulé en tout sens.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les petits pèsent plus que les père et mère: cinq petits qui n'avoient encore que le duvet, pesoient ensemble trois onces, ce qui faisoit pour chacun trois cent quarante-cinq grains; au lieu que les père et mère ne pesoient à eux deux qu'une once juste, ce qui faisoit pour chacun deux cent quatre-vingt-huit grains. Les gésiers des petits étoient distendus par la nourriture, au point qu'ils avoient la

forme d'une cucurbite, et pesoient ensemble deux gros et demi, ou cent quatre-vingts grains, ce qui faisoit trente-six grains pour chacun; au lieu que les deux gésiers des père et mère, qui ne contenoient presque rien, pesoient seulement dix-huit grains les deux, c'est-à-dire, le quart du poids des autres; leur volume étoit aussi plus petit à peu près dans la même proportion. Cela prouve clairement que les père et mère se refusent le nécessaire pour donner le superflu à leurs petits, et que, dans le premier âge, les organes prépondérans sont ceux qui ont rapport à la nutrition *, de même que, dans l'âge adulte, ce sont ceux qui ont rapport à la reproduction.

On voit quelquefois des individus de cette espèce qui ont tout le plumage blanc; je puis citer deux témoins dignes de foi, M. Hébert et M. Herman. L'hirondelle blanche de ce dernier avoit les yeux rouges, ainsi que tant d'autres animaux

* J'ai observé la même disproportion et dans les gésiers et dans les intestins des jeunes moineaux, rossignols, fauvettes, etc.

à poil ou plumage blanc ; elle n'avoit pas les pieds couverts de duvet comme les avoient les autres de la même couvée.

On peut regarder comme une variété accidentelle dans cette espèce, l'hirondelle noire à ventre fauve de Barrère ; et comme variété de climat, l'hirondelle brune à poitrine blanchâtre de la Jamaïque, dont parle Brown *.

* Cet auteur lui donne le nom de *house-swallow;* mais elle a plus de rapport avec l'hirondelle au croupion blanc.

---

# L'HIRONDELLE DE RIVAGE *.

Nous avons vu les deux espèces précédentes employer beaucoup d'industrie et de travail pour bâtir leur petite maison en maçonnerie; nous allons voir deux autres espèces faire leur ponte dans des trous en terre, dans des trous de muraille, dans des arbres creux, sans

* Voyez les planches enluminées, n° 453, fig. 2.
Dans la basse Allemagne, *speiren* (c'est en Suisse le nom des martinets); en anglois, *a bank-martnet;* en italien, *rondoni, tartari* (noms qui se donnent aussi à l'hirondelle de fenêtre); en françois, *hirondelle d'eau, argatile, ergatile,* noms sans doute formés du mot *argatilis,* qu'on a pris pour le nom d'une hirondelle; *petit martinet,* de même que l'hirondelle de fenêtre; à Nantes, *mottereau;* à Saint-Ay, près d'Orléans, *carreaux,* peut-être parce qu'elles font leurs nids dans des carrières sur les bords de la Loire; *batte-marre,* de même que la lavandière; à Genève, *grison;* en Silésie, *strcschis.*

se donner beaucoup de peine pour construire un nid, et se contentant de préparer à leur couvée une petite litière composée des matériaux les plus communs, entassés sans art ou grossièrement arrangés.

Les hirondelles de rivage arrivent dans nos climats et en repartent à peu près dans les mêmes temps que nos hirondelles de fenêtre. Dès la fin du mois d'août elles commencent à s'approcher des endroits où elles ont coutume de se réunir toutes ensemble; et vers la fin de septembre, M. Hébert a vu souvent les deux espèces rassemblées en grand nombre sur la maison qu'il occupoit en Brie *, et, par préférence, sur le côté du comble qui étoit tourné au midi. Lorsque l'assemblée étoit formée, la maison en étoit entièrement couverte. Cependant toutes ces hirondelles ne changent pas de climat pendant l'hiver. M. le commandeur des Mazys me

* Cette maison étoit dans une petite ville, mais à une extrémité; elle avoit son principal aspect sur une rivière, et tenoit à la campagne de plusieurs côtés.

mande qu'on en voit constamment à Malte dans cette saison, sur-tout par les mauvais temps *; et il est bon d'observer que, dans cette île, il n'y a d'autre lac, d'autre étang que la mer, et que par conséquent on ne peut supposer que dans l'intervalle des tempêtes elles soient plongées au fond des eaux. M. Hébert en a vu voltiger en différens mois de l'hiver, jusqu'à quinze ou seize, à la fois dans les montagnes du Bugey; c'étoit fort près de Nantua, à une hauteur moyenne, dans

* « A Saint-Domingue, dit M. le chevalier Lefebvre Deshayes, on voit arriver les hirondelles « à l'approche des grains : les nuages se dissipent-« ils, elles s'en vont aussi, et suivent apparemment « la pluie ». Elles sont en effet très-communes en cette île dans la saison des pluies. Aristote écrivoit, il y a deux mille ans, que, même en été, l'hirondelle de rivage ne paroissoit dans la Grèce que lorsqu'il pleuvoit. Enfin l'on sait que sur toutes les mers on voit pendant les tempêtes des oiseaux de toute espèce, aquatiques et autres, relâcher dans les îles, quelquefois se réfugier sur les vaisseaux, et que leur apparition est presque toujours l'annonce de quelque bourrasque.

une gorge d'un quart de lieue de long sur trois ou quatre cents pas de large, lieu délicieux, ayant sa principale exposition au midi, garanti du nord et du couchant par des rochers à perte de vue, où le gazon conserve presque toute l'année son beau verd et sa fraîcheur, où la violette fleurit en février, et où l'hiver ressemble à nos printemps. C'est dans ce lieu privilégié que l'on voit fréquemment ces hirondelles jouer et voltiger dans la mauvaise saison, et poursuivre les insectes, qui n'y manquent pas non plus. Lorsque le froid devient trop vif, et qu'elles ne trouvent plus de moucherons au-dehors, elles ont la ressource de se réfugier dans leurs trous, où la gelée ne pénètre point, où elles trouvent assez d'insectes terrestres et de chrysalides pour se soutenir pendant ces courtes intempéries, et où peut-être elles éprouvent plus ou moins cet état de torpeur et d'engourdissement auquel M. Gmelin et plusieurs autres prétendent qu'elles sont sujettes pendant les froids, mais auquel les expériences de M. Collinson prouvent qu'elles ne sont

pas toujours sujettes. Les gens du pays dirent à M. Hébert qu'elles paroissoient les hivers après que les neiges des avents étoient fondues, toutes les fois que le temps étoit doux.

Ces oiseaux se trouvent dans toute l'Europe. Belon en a observé en Romanie qui nichoient avec les martin-pêcheurs et les guêpiers dans les berges du fleuve Marissa, autrefois le fleuve *Hebrus*. M. Kœnigsfeld, voyageant dans le Nord, s'apperçut que la rive gauche d'un ruisseau qui passe au village de Kakui en Sibérie, étoit criblée, sur une étendue d'environ quinze toises, d'une quantité de trous servant de retraite à de petits oiseaux grisâtres nommés *streschis* (lesquels ne peuvent être que des hirondelles de rivage). On en voyoit cinq ou six cents voler pêle-mêle autour de ces trous, y entrer, en sortir, et toujours en mouvement, comme des moucherons. Les hirondelles de cette espèce sont fort rares dans la Grèce, selon Aristote; mais elles sont assez communes dans quelques contrées d'Italie, d'Espagne, de France,

d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne [1]. Elles font leurs trous ou les choisissent par préférence dans les berges et les falaises escarpées, parce qu'elles y sont plus en sûreté ; sur le bord des eaux dormantes, parce qu'elles y trouvent les insectes en plus grande abondance ; dans les terrains sablonneux, parce qu'elles ont plus de facilité à y faire leurs petites excavations et à s'y arranger. M. Salerne nous apprend que, sur les bords de la Loire, elles nichent dans les carrières ; d'autres disent, dans des grottes. Toutes ces opinions peuvent être vraies, pourvu qu'elles ne soient pas exclusives. Le nid de ces hirondelles n'est qu'un amas de paille et d'herbe sèche ; il est garni à l'intérieur de plumes sur lesquelles les œufs reposent immédiatement [2]. Quelquefois

[1] Dans les rives du Rhin, de la Loire, de la Saone, etc.

[2] Schwenckfeld dit que ce nid est de forme sphérique ; mais cela me paroît plus vrai de la cavité des trous où pondent ces hirondelles, que du nid qu'elles y construisent. *Non faciunt hæ nidos,*

elles creusent elles-mêmes leurs trous; d'autres fois elles s'emparent de ceux des guêpiers et des martin-pêcheurs. Le boyau qui y conduit est ordinairement de dix-huit pouces de longueur. On n'a pas manqué de donner à cette espèce le pressentiment des inondations, comme on a donné aux autres celui du froid et du chaud, et tout aussi gratuitement; on a dit qu'elle ne se laissoit jamais surprendre par les eaux; qu'elle savoit faire sa retraite à propos, et plusieurs jours avant qu'elles parvinssent jusqu'à son trou. Mais elle a une manière tout aussi sûre et mieux constatée pour ne point souffrir des inondations, c'est de creuser son trou et son nid fort au-dessus de la plus grande élévation possible des eaux.

Ces hirondelles ne font, suivant M. Frisch, qu'une seule ponte par an; elle est de cinq ou six œufs blancs, demi-

dit Pline. Aldrovande est de son avis. M. Edwards dit que ceux qu'avoit fait fouiller M. Collinson étoient parfaits; mais il ne spécifie pas leur forme. Enfin Belon doute qu'elles creusent elles-mêmes leurs trous.

transparens et sans taches, dit M. Klein. Leurs petits prennent beaucoup de graisse, et une graisse très-fine, comparable à celle des ortolans. Comme cette espèce a un fonds de subsistance plus abondant que les autres, et qui consiste non seulement dans la nombreuse tribu des insectes ailés, mais dans celle des insectes vivant sous terre, et dans la multitude des chrysalides qui y végètent, elle doit nourrir ses petits encore mieux que les autres espèces, qui, comme nous avons vu, nourrissent très-bien les leurs : aussi fait-on une grande consommation des hirondeaux de rivage en certains pays, par exemple à Valence en Espagne *; ce qui me feroit croire que, dans ces mêmes pays, ces oiseaux, quoi qu'en dise M. Frisch, font plus d'une ponte par an.

Les adultes poursuivent leur proie sur les eaux avec une telle activité, qu'on se persuaderoit qu'ils se battent. En effet, ils se rencontrent, ils se choquent en

* Ces jeunes hirondeaux sont néanmoins sujets aux poux de bois qui se glissent sous leur peau; mais ils n'ont jamais de punaises.

courant après les mêmes moucherons ; ils se les arrachent ou se les disputent en jetant des cris perçans : mais tout cela n'est autre chose que de l'émulation, telle qu'on la voit régner entre des animaux d'espèce quelconque attirés par la même proie et poussés du même appétit.

Quoique cette espèce semble être la plus sauvage des espèces européennes, du moins à en juger par les lieux qu'elle choisit pour son habitation, elle est toutefois moins sauvage que le grand martinet, lequel fait à la vérité sa demeure dans les villes, mais ne se mêle jamais avec aucune autre espèce d'hirondelle ; au lieu que l'hirondelle de rivage va souvent de compagnie avec celle de fenêtre, et même avec celle de cheminée. Cela arrive sur-tout dans les temps du passage, temps où les oiseaux paroissent mieux sentir qu'en toute autre circonstance, le besoin et peut-être l'intérêt qu'ils ont de se réunir. Au reste, elle diffère des deux espèces dont je viens de parler, par le plumage, par la voix, et, comme on

a pu le voir, par quelques unes de ses habitudes naturelles : ajoutez qu'elle ne se perche jamais, qu'elle revient au printemps beaucoup plus tôt que le grand martinet. Je ne sais sur quel fondement Gesner prétend qu'elle s'accroche et se suspend par les pieds pour dormir.

Elle a toute la partie supérieure gris-de-souris ; une espèce de collier de la même couleur au bas du cou ; tout le reste de la partie inférieure blanc ; les pennes de la queue et des aîles brunes ; les couvertures inférieures des ailes grises ; le bec noirâtre, et les pieds bruns, garnis par-derrière, jusqu'aux doigts, d'un duvet de même couleur.

Le mâle, dit Schwenckfeld, est d'un gris plus sombre, et il a à la naissance de la gorge une teinte jaunâtre.

C'est la plus petite des hirondelles d'Europe. Longueur totale, quatre pouces neuf lignes ; bec, un peu plus de cinq lignes ; langue fourchue ; tarse, cinq lignes ; doigt postérieur le plus court de tous ; vol, onze pouces ; queue, deux pouces un quart, fourchue de huit lignes.

composée de douze pennes; les ailes composées de dix-huit, dont les neuf plus intérieures sont égales entre elles, dépassent la queue de cinq lignes.

---

# L'HIRONDELLE GRISE DES ROCHERS *.

NOUS avons vu que les hirondelles de fenêtre étoient aussi par fois des hirondelles de rocher : mais celles dont il s'agit ici le sont toujours ; toujours elles nichent dans les rochers : elles ne descendent dans la plaine que pour suivre leur proie ; et communément leur apparition annonce la pluie un jour ou deux d'avance : sans doute que l'humidité, ou plus généralement l'état de l'air qui précède la pluie, détermine les insectes dont elles se nourrissent à quitter la montagne. Ces hirondelles vont de compagnie avec celles de fenêtre ; mais elles ne sont pas en si grand nombre. On voit assez souvent

* Je ne connois cette espèce que par M. le marquis de Piolenc, qui m'en a envoyé deux individus.

le matin des oiseaux de ces deux espèces voltiger ensemble autour du château de l'Épine en Savoie. Ceux dont il s'agit ici, paroissent les premiers, et sont aussi les premiers à regagner la montagne : sur les huit heures et demie du matin, il n'en reste pas un seul dans la plaine.

L'hirondelle de rocher arrive en Savoie vers le milieu d'avril, et s'en va dès le premier d'août ; mais on voit encore des traîneuses jusqu'au 10 octobre. Il en est de même de celles qui se trouvent dans les montagnes d'Auvergne et du Dauphiné.

Cette espèce semble faire la nuance entre l'hirondelle de fenêtre, dont elle a à peu près le cri et les allures, et celle de rivage, dont elle a les couleurs : toutes les plumes du dessus de la tête et du corps, les pennes et les couvertures de la queue, les pennes et les couvertures supérieures des ailes, sont d'un gris brun bordé de roux ; la paire intermédiaire de la queue est moins foncée ; les quatre paires latérales comprises entre cette intermédiaire et la plus extérieure sont

marquées, sur le côté intérieur, d'une tache blanche qui ne paroît que lorsque la queue est épanouie ; le dessous du corps est roux ; les flancs d'un roux teinté de brun ; les couvertures inférieures des ailes brunes ; le pied revêtu d'un duvet gris varié de brun ; le bec et les ongles noirs.

Longueur totale, cinq pouces dix lignes ; vol, douze pouces deux tiers ; queue, vingt-une lignes, un peu fourchue, composée de douze pennes, dépassée par les ailes de sept lignes.

La seule chose qui m'a paru digne d'être remarquée dans l'intérieur, c'est qu'à l'endroit du cœcum il y avoit une seule appendice d'une ligne de diamètre et d'une ligne un quart de longueur. J'ai déja vu la même chose dans le bihoreau.

# LE MARTINET NOIR *.

Les oiseaux de cette espèce sont de véritables hirondelles, et, à bien des égards, plus hirondelles, si j'ose ainsi parler, que les hirondelles mêmes; car non seulement ils ont les principaux attributs qui caractérisent ce genre, mais ils les ont à l'excès : leur cou, leur bec et leurs pieds,

* Voyez les planches enluminées, n° 542, fig. 1, où cet oiseau est représenté sous le nom de *grand martinet*.

En espagnol, *venceio*, *arrexaquo*; en anglois, *great-swallow*, *martlettes*; en allemand, *ger-schwalb*, *geyr-schwalb*; en françois, *martinet*, *martelet*, *grande arondelle*; en différentes provinces, *grande hirondelle*, *hirondelle noire*, *martelet*, *alérion*; *arbalétrier* à Avignon (parce qu'il a en volant la forme d'un arc tendu); à Aix, *faucillette*; en Champagne, *griffon*, *griffet*; à Genève, *martyrola* (petit martyr, parce que les enfans se plaisent à le tourmenter); à Paris, dans le peuple, *le juif*; *hirondelle de mer*, au cap de Bonne-Espérance.

sont plus courts ; leur tête et leur gosier plus larges ; leurs ailes plus longues ; ils ont le vol plus élevé, plus rapide que ces oiseaux, qui volent déja si légèrement [1]. Ils volent par nécessité, car d'eux-mêmes ils ne se posent jamais à terre ; et lorsqu'ils y tombent par quelque accident, ils ne se relèvent que très-difficilement dans un terrain plat ; à peine peuvent-ils, en se traînant sur une petite motte, en grimpant sur une taupinière ou sur une pierre, prendre leurs avantages assez pour mettre en jeu leurs longues ailes [2]. C'est une suite de leur conformation, ils ont le tarse fort court ; et lorsqu'ils sont posés, ce tarse porte à terre jusqu'au talon, de sorte qu'ils sont à peu près

[1] Aristote disoit qu'on ne pouvoit distinguer les martinets des hirondelles que par leurs pieds pattus ; il ne connoissoit donc pas la singulière conformation de leurs pieds et de leurs doigts, ni leurs mœurs et leurs habitudes encore plus singulières.

[2] Un chasseur m'a assuré qu'ils se posoient quelquefois sur des tas de crottin, où ils trouvoient des insectes et assez d'avantage pour pouvoir prendre leur volée.

couchés sur le ventre, et que, dans cette situation, la longueur de leurs ailes devient pour eux un embarras plutôt qu'un avantage, et ne sert qu'à leur donner un inutile balancement de droite et de gauche *. Si tout le terrain étoit uni et sans aucune inégalité, les plus légers des oiseaux deviendroient les plus pesans des reptiles; et s'ils se trouvoient sur une surface dure et polie, ils seroient privés de tout mouvement progressif; tout changement de place leur seroit interdit. La terre n'est donc pour eux qu'un vaste écueil, et ils sont obligés d'éviter cet écueil avec le plus grand soin. Ils n'ont

* Deux de ces oiseaux observés par M. Hébert n'avoient, étant posés sur une table et sur le pavé, que ce seul mouvement : leurs plumes se renfloient lorsqu'on approchoit la main. Un jeune trouvé au pied de la muraille où étoit le nid, avoit déja cette habitude de hérisser ses plumes, qui n'avoient pas encore la moitié de leur longueur. J'en ai vu deux, depuis peu, qui ont pris leur essor, étant posés l'un sur le pavé, l'autre dans une allée sablée; ils ne marchoient point, et ne changeoient de place qu'en battant des ailes.

guère que deux manières d'être, le mouvement violent ou le repos absolu ; s'agiter avec effort dans le vague de l'air, ou rester blottis dans leur trou, voilà leur vie : le seul état intermédiaire qu'ils connoissent, c'est de s'accrocher aux murailles et aux troncs d'arbres tout près de leur trou, et de se traîner ensuite dans l'intérieur de ce trou en rampant, en s'aidant de leur bec et de tous les points d'appui qu'ils peuvent se faire. Ordinairement ils y entrent de plein vol; et après avoir passé et repassé devant plus de cent fois, ils s'y élancent tout-à-coup, et d'une telle vîtesse, qu'on les perd de vue, sans savoir où ils sont allés : on seroit presque tenté de croire qu'ils deviennent invisibles.

Ces oiseaux sont assez sociables entre eux ; mais ils ne le sont point du tout avec les autres espèces d'hirondelles, avec qui ils ne vont jamais de compagnie : aussi en diffèrent-ils pour les mœurs et le naturel, comme on le verra dans la suite de cet article. On dit qu'ils ont peu d'instinct : ils en ont cependant assez pour

loger dans nos bâtimens sans se mettre dans notre dépendance, pour préférer un logement sûr à un logement plus commode ou plus agréable. Ce logement, du moins dans nos villes, c'est un trou de muraille dont le fond est plus large que l'entrée; le plus élevé est celui qu'ils aiment le mieux, parce que son élévation fait leur sûreté : ils le vont chercher jusque dans les clochers et les plus hautes tours, quelquefois sous les arches des ponts, où il est moins élevé, mais où apparemment ils le croient mieux caché, d'autres fois dans des arbres creux, ou enfin dans des berges escarpées à côté des martin-pêcheurs, des guêpiers et des hirondelles de rivage. Lorsqu'ils ont adopté un de ces trous, ils y reviennent tous les ans, et savent bien le reconnoître, quoiqu'il n'ait rien de remarquable. On les soupçonne, avec beaucoup de vraisemblance, de s'emparer quelquefois des nids des moineaux; mais quand à leur retour ils trouvent les moineaux en possession du leur, ils viennent à bout de se le faire rendre sans beaucoup de bruit.

Les martinets sont, de tous les oiseaux de passage, ceux qui, dans notre pays, arrivent les derniers et s'en vont les premiers. D'ordinaire ils commencent à paroître sur la fin d'avril ou au commencement de mai, et ils nous quittent avant la fin de juillet *. Leur marche est moins régulière que celle des autres hirondelles, et paroît plus subordonnée aux variations de la température. On en voit quelquefois en Bourgogne dès le 20 avril; mais ces premiers venus sont des passagers qui vont plus loin : les domiciliés ne reviennent guère prendre possession de leur nid avant les premiers jours de mai. Leur retour s'annonce par de grands cris. Ils entrent assez rarement deux en même temps dans le même trou, et ce n'est pas sans avoir beaucoup voltigé auparavant : plus rarement ces deux sont suivis d'un troisième; mais ce dernier ne s'y fixe jamais.

J'ai fait enlever en différens temps et en

* On m'assure qu'ils n'arrivent qu'en mai sur le lac de Genève, et qu'ils en repartent vers la fin de juillet ou au commencement d'août; et lorsqu'il fait bien beau et bien chaud, dès le 15 juillet.

différens endroits, dix ou douze nids de martinets : j'ai trouvé dans tous à peu près les mêmes matériaux, et des matériaux de toute espèce ; de la paille avec l'épi, de l'herbe sèche, de la mousse, du chanvre, des bouts de ficelle, de fil et de soie, un bout de queue d'hermine, de petits morceaux de gaze, de mousseline et autres étoffes légères, des plumes d'oiseaux domestiques, de perdrix, de perroquets, du charbon, en un mot tout ce qui peut se trouver dans les balayures des villes. Mais comment des oiseaux qui ne se posent jamais à terre, viennent-ils à bout d'amasser tout cela ? Un observateur célèbre soupçonne qu'ils enlèvent ces matériaux divers en rasant la surface du terrain, de même qu'ils boivent en rasant la surface de l'eau. Frisch croit qu'ils saisissent dans l'air ceux qui sont portés jusqu'à eux par quelque coup de vent ; mais on sent bien qu'ils ne peuvent se procurer que fort peu de chose de cette dernière façon, et que si la première étoit la véritable, elle ne pourroit être ignorée dans les villes où

ils sont domiciliés : or, après des informations exactes, je n'ai trouvé qu'une seule personne digne de foi qui crût avoir vu les martinets (ce sont ses expressions) occupés à cette récolte ; d'où je conclus que cette récolte n'a point lieu. Je trouve beaucoup plus vraisemblable ce que m'ont dit quelques gens simples, témoins oculaires, qu'ils avoient vu fort souvent les martinets sortir des nids d'hirondelles et de moineaux, emportant des matériaux dans leurs petites serres ; et ce qui augmente la probabilité de cette observation, c'est que, 1°. les nids des martinets sont composés des mêmes choses que ceux des moineaux ; 2°. c'est que l'on sait d'ailleurs que les martinets entrent quelquefois dans les nids des petits oiseaux pour manger les œufs, d'où l'on peut juger qu'ils ne se font pas faute de piller le nid quand ils ont besoin de matériaux. A l'égard de la mousse qu'ils emploient en assez grande quantité, il est possible qu'ils la prennent avec leurs petites serres, qui sont très-fortes, sur le tronc des arbres, où ils savent fort bien s'accrocher, d'au-

tant plus qu'ils nichent aussi, comme on sait, dans les arbres creux.

De sept nids trouvés sous le cintre d'un portail d'église, à quinze pieds du sol, il n'y en avoit que trois qui eussent la forme régulière d'un nid en coupe, et dont les matériaux fussent plus ou moins entrelacés; ils l'étoient plus régulièrement qu'ils ne le sont communément dans les nids des moineaux : ceux des martinets contenoient plus de mousse et moins de plumes, et en général ils sont moins volumineux.

Peu de temps après que les martinets ont pris possession d'un nid, il en sort continuellement pendant plusieurs jours, et quelquefois la nuit, des cris plaintifs; dans certains momens on croit distinguer deux voix : est-ce une expression de plaisir, commune au mâle et à la femelle? est-ce un chant d'amour par lequel la femelle invite le mâle à venir remplir les vues de la Nature? Cette dernière conjecture semble être la mieux fondée, d'autant plus que le cri du mâle en amour, lorsqu'il poursuit sa femelle dans l'air,

est moins traînant et plus doux. On ignore si cette femelle s'apparie avec un seul mâle, ou si elle en reçoit plusieurs; tout ce qu'on sait, c'est que, dans cette circonstance, on voit assez souvent trois ou quatre martinets voltiger autour du trou, et même étendre leurs griffes comme pour s'accrocher à la muraille : mais ce pourroient être les jeunes de l'année précédente qui reconnoissent le lieu de leur naissance. Ces petits problêmes sont d'autant plus difficiles à résoudre, que les femelles ont à peu près le même plumage que les mâles, et qu'on a rarement l'occasion de suivre et d'observer de près leurs allures.

Ces oiseaux, pendant leur court séjour dans notre pays, n'ont que le temps de faire une seule ponte; elle est communément de cinq œufs blancs, pointus, de forme très-alongée. J'en ai vu le 28 mai qui n'étoient pas encore éclos. Lorsque les petits ont percé la coque, bien différens des petits des autres hirondelles, ils sont presque muets et ne demandent rien: heureusement leurs père et mère en-

tendent le cri de la Nature, et leur donnent tout ce qu'il leur faut. Ils ne leur portent à manger que deux ou trois fois par jour; mais à chaque fois ils reviennent au nid avec une ample provision, ayant leur large gosier rempli de mouches, de papillons, de scarabées, qui s'y prennent comme dans une nasse, mais une nasse mobile, qui s'avance à leur rencontre et les engloutit *. Ils vivent aussi d'araignées qu'ils trouvent dans leurs trous et aux environs : leur bec a si peu de force, qu'ils ne peuvent s'en servir pour briser cette foible proie, ni même pour la serrer et l'assujettir.

Vers le milieu de juin, les petits commencent à voler, et quittent bientôt le nid; après quoi les père et mère ne paroissent plus s'occuper d'eux. Les uns et les autres ont quantité de vermine qui ne paroît pas les incommoder beaucoup.

* Le seul martinet qu'ait pu tuer M. Hébert, avoit une quantité d'insectes ailés dans son gosier. Cet oiseau les prend, selon M. Frisch, en fondant dessus avec impétuosité, le bec ouvert de toute sa largeur.

Ces oiseaux sont bons à manger, comme tous les autres de la même famille, lorsqu'ils sont gras ; les jeunes sur-tout, pris au nid, passent en Savoie et dans le Piémont pour un morceau délicat. Les vieux sont difficiles à tirer, à cause de leur vol également élevé et rapide : mais comme par un effet de cette rapidité même ils ne peuvent aisément se détourner de leur route, on en tire parti pour les tuer, non seulement à coups de fusil, mais à coups de baguette ; toute la difficulté est de se mettre à portée d'eux et sur leur passage, en montant dans un clocher, sur un bastion, etc. ; après quoi il ne s'agit plus que de les attendre et de leur porter le coup lorsqu'on les voit venir directement à soi *, ou bien lorsqu'ils sortent de leur trou. Dans l'île de Zante, les enfans les prennent à la ligne ; ils se mettent aux fenêtres d'une tour élevée, et se servent, pour toute amorce, d'une plume que ces oiseaux veulent saisir pour

* On en tue beaucoup de cette manière dans la petite ville que j'habite, sur-tout de ceux qui nichent sous le cintre du portail dont j'ai parlé.

porter à leur nid * : une seule personne en prend de cette manière cinq ou six douzaines par jour. On en voit beaucoup sur les ports de mer : c'est là qu'on peut les ajuster plus à son aise, et que les bons tireurs en démontent toujours quelques uns.

Les martinets craignent la chaleur, et c'est par cette raison qu'ils passent le milieu du jour dans leur nid, dans les fentes de muraille ou de rocher, entre l'entablement et les derniers rangs de tuiles d'un bâtiment élevé ; et le matin et le soir ils vont à la provision, ou voltigent sans but et par le seul besoin d'exercer leurs ailes ; ils rentrent le matin sur les dix heures, lorsque le soleil paroît, et le soir, une demi-heure après le coucher de cet astre. Ils vont presque toujours en troupes plus ou moins nombreuses, tantôt décrivant sans fin des cercles dans des cercles sans nombre, tantôt suivant à rangs serrés la direction d'une rue, tan-

* Peut-être aussi prennent-ils cette plume pour un insecte : ils ont la vue bonne ; mais en allant vîte, on ne distingue pas toujours bien.

tôt tournant autour de quelque grand édifice, en criant tous à la fois et de toutes leurs forces ; souvent ils planent sans remuer les ailes, puis tout-à-coup ils les agitent d'un mouvement fréquent et précipité. On connoît assez leurs allures ; mais on ne connoît pas si bien leurs intentions.

Dès les premiers jours de juillet on apperçoit parmi ces oiseaux un mouvement qui annonce le départ ; leur nombre grossit considérablement, et c'est du 10 au 20, par des soirées brûlantes, que se tiennent les grandes assemblées ; à Dijon, c'est constamment autour des mêmes clochers *. Ces assemblées sont fort nombreuses, et, malgré cela, on ne voit pas moins de martinets qu'à l'ordinaire autour des autres édifices : ce sont donc des étrangers qui viennent probablement des pays méridionaux, et qui ne font que passer. Après le coucher du soleil, ils se divisent par petits pelotons, s'élèvent au haut des airs en poussant de grands cris,

* Ceux de Saint-Philibert et de Saint-Bénigne.

et prennent un vol tout autre que leur vol d'amusement. On les entend encore long-temps après qu'on a cessé de les voir, et ils semblent se perdre du côté de la campagne. Ils vont sans doute passer la nuit dans les bois : car on sait qu'ils y nichent, qu'ils y chassent aux insectes; que ceux qui se tiennent dans la plaine pendant le jour, et même quelques uns de ceux qui habitent la ville, s'approchent des arbres sur le soir, et y demeurent jusqu'à la nuit. Les martinets, habitans des villes, s'assemblent aussi bientôt après, et tous se mettent en route pour passer dans des climats moins chauds. M. Hébert n'en a guère vu après le 27 juillet; il croit que ces oiseaux voyagent la nuit, qu'ils ne voyagent pas loin, et qu'ils ne traversent pas les mers : ils paroissent en effet trop ennemis de la chaleur pour aller au Sénégal *. Plusieurs naturalistes pré-

* Ce que dit Aristote de son *apode*, qu'il paroît en Grèce toute l'année, sembleroit supposer qu'il ne craint pas tant la chaleur : mais l'*apode* d'Aristote ne seroit-il pas notre hirondelle de rivage? Cette habitation constante dans un même pays est

tendent qu'ils s'engourdissent dans leur trou pendant l'hiver ; mais cela ne peut avoir lieu dans nos climats, puisqu'ils s'en vont long-temps avant l'hiver, et même avant la fin des plus grandes chaleurs de l'été. Je puis assurer d'ailleurs que je n'en ai pas trouvé un seul dans les nids que j'ai fait enlever vers le milieu d'avril, douze ou quinze jours avant leur première apparition.

Indépendamment des migrations périodiques et régulières de ces oiseaux, on en voit quelquefois en automne des volées nombreuses qui ont été détournées de leur route par quelques cas fortuits : telle étoit la troupe que M. Hébert a vue paroître tout-à-coup en Brie, vers le commencement de novembre. Elle prit un peuplier pour le centre de ses mouvemens ; elle tourna long-temps autour de cet arbre, et finit par s'éparpiller, s'élever fort haut, et disparoître avec le jour

plus analogue à la nature de cette hirondelle qu'à celle de notre martinet ; et celui-ci d'ailleurs, qui craint le chaud et l'évite tant qu'il peut, s'accommoderoit difficilement des étés de la Grèce.

pour ne plus revenir. M. Hébert en a vu encore une autre volée, sur la fin de septembre, aux environs de Nantua, où l'on n'en voit pas ordinairement. Dans ces deux troupes égarées, il a remarqué que plusieurs des oiseaux qui les composoient, avoient un cri différent des cris connus des martinets, soit qu'ils aient une autre voix pendant l'hiver, soit que ce fût celle des jeunes ou celle d'une autre race de cette même famille dont je vais parler dans un moment.

En général, le martinet n'a point de ramage; il n'a qu'un cri ou plutôt un sifflement aigu, dont les inflexions sont peu variées, et il ne le fait guère entendre qu'en volant. Dans son trou, c'est-à-dire, dans son repos, il est tout-à-fait silencieux: il craindroit, ce semble, en élevant la voix, de se déceler. On doit cependant excepter, comme on a vu, le temps de l'amour. Dans toute autre circonstance, son nid est bien différent de ces nids babillards dont parle le Poète*.

* Pabula parva legens, nidisque loquacibus escas.

VIRGILE.

Des oiseaux dont le vol est si rapide, ne peuvent manquer d'avoir la vue perçante, et ils sont en effet une confirmation du principe général établi ci-devant dans le Discours sur la nature des oiseaux. Mais tout a ses bornes, et je doute qu'ils puissent appercevoir une mouche à la distance d'un demi-quart de lieue, comme dit Belon, c'est-à-dire, de vingt-huit mille fois le diamètre de cette mouche, en lui supposant neuf lignes d'envergure; distance neuf fois plus grande que celle où l'homme qui auroit la meilleure vue, pourroit l'appercevoir *. Les martinets ne sont pas seulement répandus dans toute l'Europe; M. le vicomte de Querhoent en a vu au cap de Bonne-Espérance, et je ne doute pas qu'ils ne se trouvent aussi en Asie, et même dans le nouveau continent.

Si l'on réfléchit un moment sur ce singulier oiseau, on reconnoîtra qu'il a une existence en effet bien singulière, et toute

* On sait qu'un objet disparoît à nos yeux lorsqu'il est à la distance de trois mille quatre cent trente-six fois son diamètre.

partagée entre les extrêmes opposés du mouvement et du repos ; on jugera que, privé tant qu'il vole (et il vole long-temps) des sensations du tact, ce sens fondamental, il ne les retrouve que dans son trou ; que là elles lui procurent, dans le recueillement, des jouissances préparées, comme toutes les autres, par l'alternative des privations, et dont ne peuvent bien juger les êtres en qui ces mêmes sensations sont nécessairement émoussées par leur continuité : enfin l'on verra que son caractère est un mélange assez naturel de défiance et d'étourderie. Sa défiance se marque par toutes les précautions qu'il prend pour cacher sa retraite, dans laquelle il se trouve réduit à l'état de reptile, sans défense, exposé à toutes les insultes : il y entre furtivement ; il y reste long-temps ; il en sort à l'improviste ; il y élève ses petits dans le silence : mais, lorsqu'ayant pris son essor il a le sentiment actuel de sa force ou plutôt de sa vîtesse, la conscience de sa supériorité sur les autres habitans de l'air, c'est alors qu'il devient étourdi, téméraire ; il ne

craint plus rien, parce qu'il se croit en état d'échapper à tous les dangers, et souvent, comme on l'a vu, il succombe à ceux qu'il auroit évités facilement s'il eût voulu s'en appercevoir ou s'en défier.

Le martinet noir est plus gros que nos autres hirondelles, et pèse dix à douze gros; il a l'œil enfoncé, la gorge d'un blanc cendré; le reste du plumage noirâtre avec des reflets verds; la teinte du dos et des couvertures inférieures de la queue plus foncée; celles-ci vont jusqu'au bout des deux pennes intermédiaires; le bec est noir; les pieds de couleur de chair rembrunie; le devant et le côté intérieur du tarse sont couverts de petites plumes noirâtres.

Longueur totale, sept pouces trois quarts; bec, huit à neuf lignes; langue, trois lignes et demie, fourchue; narines de la forme d'une oreille humaine alongée, la convexité en dedans, leur axe incliné à l'arête du bec supérieur; les deux paupières nues, mobiles, se rencontrent en se fermant vers le milieu du globe de l'œil; tarse, près de cinq lignes; les quatre

doigts tournés en avant [1], et composés chacun de deux phalanges seulement (conformation singulière et propre aux martinets); vol, environ quinze pouces; queue, près de trois pouces, composée de douze pennes inégales [2], fourchue de plus d'un pouce, dépassée de huit à dix lignes par les ailes, qui ont dix-huit pennes, et représentent assez bien, étant pliées, une lame de faux.

Œsophage, deux pouces et demi, forme vers le bas une petite poche glanduleuse; gésier musculeux à sa circonférence, doublé d'une membrane ridée, non adhérente, contenoit des débris d'insectes, et pas une petite pierre; une vésicule de fiel, point de cœcum; tube intestinal, du gésier à l'anus, sept pouces et demi; ovaire garni d'œufs d'inégale grosseur (le 20 mai).

[1] Comment donc a-t-on pu donner pour caractère du genre auquel on a rapporté ces oiseaux, d'avoir trois doigts tournés en avant et un en arrière?

[2] Je ne sais pourquoi Willughby ne lui en donne que dix; peut-être confond-il cette espèce avec la suivante.

Ayant eu depuis peu l'occasion de comparer plusieurs individus mâles et femelles, j'ai reconnu que le mâle pèse davantage, que ses pieds sont plus forts, que la plaque blanche de sa gorge a plus d'étendue, et que presque toutes les plumes blanches qui la composent ont la côte noire.

L'insecte parasite de ces oiseaux est une espèce de pou, de forme oblongue, de couleur orangée, mais de différentes teintes, ayant deux antennes filiformes, la tête plate, presque triangulaire, et le corps composé de neuf anneaux hérissés de quelques poils rares.

---

# LE GRAND MARTINET A VENTRE BLANC *.

Je retrouve dans cet oiseau, et les caractères généraux des hirondelles, et les attributs particuliers du martinet noir; entre autres, les pieds extrêmement courts, les quatre doigts tournés en avant, et tous quatre composés seulement de deux phalanges. Il ne se pose jamais à terre et ne se perche jamais sur les arbres, non plus que le martinet. Mais je trouve aussi qu'il s'en éloigne par des disparités assez considérables pour constituer une espèce à part : car, indépendamment des différences du plumage, il est une fois plus gros; il a les ailes plus longues, et seulement dix pennes à la queue.

Ces oiseaux se plaisent dans les mon-

* En Savoie, le peuple l'appelle *jacobin*.

tagnes, et nichent dans des trous de rocher; il en vient tous les ans dans ceux qui bordent le Rhône en Savoie, dans ceux de l'île de Malte, des Alpes suisses, etc. Celui dont parle Edwards avoit été tué sur les rochers de Gibraltar; mais on ignore s'il y étoit de résidence, ou s'il ne faisoit qu'y passer: et quand il y auroit été domicilié, ce n'étoit pas une raison suffisante pour lui donner le nom d'*hirondelle d'Espagne*; 1°. parce qu'il se trouve en beaucoup d'autres pays, et probablement dans tous ceux où il y a des montagnes et des rochers; 2°. parce que c'est plutôt un martinet qu'une hirondelle. On en tua, en 1775, dans nos cantons, sur un étang qui est au pied d'une montagne assez élevée.

M. le marquis de Piolenc (à qui je dois la connoissance de ces oiseaux, et qui m'en a envoyé plusieurs individus), me mande qu'ils arrivent en Savoie vers le commencement d'avril; qu'ils volent d'abord au-dessus des étangs et des marais; qu'au bout de quinze jours ou trois semaines, ils gagnent les hautes montagnes;

que leur vol est encore plus élevé que celui de nos martinets noirs, et que l'époque de leur départ est moins fixe que celle de leur arrivée, et dépend davantage du froid et du chaud, du beau et du mauvais temps[1]. Enfin M. de Piolenc ajoute qu'ils vivent de scarabées, de mouches et de moucherons, d'araignées, etc.; qu'ils sont difficiles à tirer; que la chair des adultes n'est rien moins qu'un bon morceau[2], et que l'espèce en est peu nombreuse.

Il est vraisemblable que ces martinets nichent aussi dans les rochers escarpés qui bordent la mer, et qu'on doit leur appliquer, comme aux martinets noirs, ce que Pline a dit de certains apodes qui se voyoient souvent en pleine mer, à toutes distances des côtes, jouant et voltigeant autour des vaisseaux. Leur cri est à peu près le même que celui de notre martinet.

[1] Dans le pays de Genève, il reste moins longtemps que le martinet noir.

[2] Les chasseurs disent ordinairement que ces oiseaux sont très-durs, soit à tuer, soit à manger.

Ils ont le dessus de la tête et toute la partie supérieure gris brun, plus foncé sur la queue et les ailes, avec des reflets rougeâtres et verdâtres; la gorge, la poitrine et le ventre, blancs; sur le cou un collier gris brun, varié de noirâtre; les flancs variés de cette dernière couleur et de blanc; le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue, du même brun que le dos; le bec noir; les pieds couleur de chair, garnis de duvet sur le devant et le côté intérieur; le fond des plumes étoit brun sous le corps, et gris clair dessus; presque toutes les plumes blanches avoient la côte noire, et les brunes étoient bordées finement de blanchâtre par le bout. Un mâle que j'ai observé, avoit les plumes de la tête plus rembrunies que deux autres individus avec lesquels je le comparai; il pesoit deux onces cinq gros.

Longueur totale, huit pouces et demi; bec, un pouce, un peu crochu; langue, quatre lignes, de forme triangulaire; iris brun; paupières nues; tarse, cinq lignes et demie; ongles forts, l'intérieur

le plus court; vol, vingt pouces et plus; les ailes composées de dix-huit pennes; queue, trois pouces et demi, composée de dix pennes inégales, fourchue de huit à neuf lignes, dépassée par les ailes de deux pouces au moins.

Gésier peu musculeux, très-gros, doublé d'une membrane sans adhérence, contenoit des débris d'insectes et des insectes tout entiers, entre autres un dont les ailes membraneuses avoient plus de deux pouces de long; tube intestinal, neuf à dix pouces; l'œsophage formoit à sa partie inférieure une poche glanduleuse; point de cœcum; je n'ai pas apperçu de vésicule du fiel; testicules très-alongés et très-petits (18 juin). Il m'a semblé que le mésentère étoit plus fort, la peau plus épaisse, les muscles plus élastiques, et que le cerveau avoit plus de consistance que dans les autres oiseaux; tout annonçoit la force dans celui-ci, et l'extrême vîtesse du vol en suppose en effet beaucoup.

Il est à remarquer que l'individu décrit par M. Edwards étoit moins gros que le

nôtre. Cet observateur avance qu'il ressembloit tellement à l'hirondelle de rivage, que la description de l'un auroit pu servir pour tous deux; c'est que le plumage est à très-peu près le même, et que d'ailleurs tous les martinets et même toutes les hirondelles se ressemblent beaucoup: mais M. Edwards auroit dû prendre garde que l'hirondelle de rivage n'a pas les doigts conformés ni disposés comme l'oiseau dont il s'agit ici.

---

# OISEAUX ÉTRANGERS

## QUI ONT RAPPORT AUX HIRONDELLES ET AUX MARTINETS.[1]

QUOIQUE les hirondelles des deux continens ne fassent qu'une famille, et qu'elles se ressemblent toutes par les formes et les qualités principales[2], cependant il

[1] Je ne mettrai point au rang des hirondelles étrangères plusieurs oiseaux à qui les auteurs ont bien voulu appliquer ce nom, quoiqu'ils appartinssent à des genres tout-à-fait différens. Tels sont, l'oiseau dont M. Linnæus a fait une hirondelle, sous le nom de *praticola ;* l'oiseau appelé au cap de Bonne-Espérance, *hirondelle de montagne,* et qui nous a été envoyé sous ce nom, quoique ce soit une espèce de martin-pêcheur; l'*hirondelle de la mer Noire* de M. Hasselquist, ou plutôt de son traducteur; et l'*hirondelle du Nil,* du même.

[2] Il y a peut-être une exception à faire pour le bec, qui est plus fort dans quelques hirondelles de l'Amérique.



faut avouer qu'elles n'ont pas toutes le même instinct ni les mêmes habitudes naturelles. Dans notre Europe et sur les frontières de l'Afrique et de l'Asie les plus voisines de l'Europe, elles sont presque toutes de passage. Au cap de Bonne-Espérance et dans l'Afrique méridionale, une partie seulement est de passage, et l'autre sédentaire. A la Guiane, où la température est assez uniforme, elles restent toute l'année dans les mêmes contrées, sans avoir pour cela les mêmes allures : car les unes ne se plaisent que dans les endroits habités et cultivés ; les autres se tiennent indifféremment autour des habitations ou dans la solitude la plus sauvage ; les unes dans les lieux élevés, les autres sur les eaux ; d'autres paroissent attachées à certains cantons par préférence, et aucune de ces espèces ne construit son nid avec de la terre, comme les nôtres : mais il y en a qui nichent dans des arbres creux, comme nos martinets, et d'autres dans des trous en terre, comme nos hirondelles de rivage.

Une chose remarquable, c'est que les

observateurs modernes s'accordent presque tous à dire que dans cette partie de l'Amérique, et dans les îles contiguës, telles que Cayenne, Saint-Domingue, etc., les espèces d'hirondelles sont et plus nombreuses et plus variées que celles de notre Europe, et qu'elles y restent toute l'année, tandis qu'au contraire le P. du Tertre, qui parcourut les Antilles dans le temps où les établissemens européens commençoient à peine à s'y former, nous assure que les hirondelles sont fort rares dans ces îles, et qu'elles y sont de passage comme en Europe. En supposant ces deux observations bien constatées, on ne pourroit s'empêcher de reconnoître l'influence de l'homme civilisé sur la Nature, puisque sa seule présence suffit pour attirer des espèces entières, et pour les multiplier et les fixer. Une observation intéressante de M. Hagstraem, dans sa *Lapponie suédoise*, vient à l'appui de cette conjecture. Il rapporte que beaucoup d'oiseaux et d'autres animaux, soit par un penchant secret pour la société de l'homme, soit pour profiter de son travail,

s'assemblent et se tiennent auprès des nouveaux établissemens : il excepte néanmoins les oies et les canards, qui se conduisent tout autrement, et dont les migrations sur la montagne ou dans la plaine se font en sens contraire de celles des Lappons.

Je finis par remarquer, d'après M. Bajon et plusieurs autres observateurs, que, dans les îles et le continent de l'Amérique, il y a souvent une grande différence de plumage entre le mâle et la femelle de la même espèce, et une plus grande encore dans le même individu observé à différens âges ; ce qui doit justifier la liberté que j'ai prise de réduire souvent le nombre des espèces, et de donner comme de simples variétés celles qui, se ressemblant par leurs principaux attributs, ne diffèrent que par les couleurs du plumage.

I.

## LE PETIT MARTINET NOIR.

Cet oiseau de Saint-Domingue est modelé sur des proportions un peu différentes de celles de notre martinet : il a le bec un peu plus court, les pieds un peu plus longs, la queue aussi et moins fourchue, les ailes beaucoup plus longues ; enfin les pieds ne paroissent pas, dans la figure, avoir les quatre doigts tournés en avant. M. Brisson ne dit pas combien les doigts ont de phalanges.

Cette espèce est sans doute la même que l'espèce presque toute noire de M. Bajon, laquelle se plaît dans les savanes sèches et arides, niche dans des trous en terre, comme font quelquefois nos martinets, et se perche souvent sur les arbres secs, ce que nos martinets ne font point. Elle est aussi plus petite et plus uniformément noirâtre, la plupart des individus n'ayant pas une seule tache d'une autre couleur dans tout leur plumage.

Longueur totale, cinq pouces dix lignes; bec, six lignes; tarse, cinq lignes; vol, quinze pouces et demi; queue, deux pouces et demi, fourchue de six lignes, dépassée par les ailes de quatorze lignes, et dans quelques individus de dix-huit. Un de ces individus avoit sur le front un petit bandeau blanc fort étroit. J'en ai vu un autre [1] dans le beau cabinet de M. Mauduit, venant de la Louisiane, de la même taille et à très-peu près du même plumage; c'étoit un gris noirâtre sans aucun reflet. Ses pieds n'étoient point garnis de plumes.

## II.

## LE GRAND MARTINET NOIR A VENTRE BLANC [2].

Je regarde cet oiseau comme un martinet, d'après le récit du P. Feuillée, qui

[1] Voyez les planches enluminées, n° 725, fig. 1.

[2] Voyez les planches enluminées, n° 545, fig. 1, où cet oiseau est représenté sous le nom d'*hirondelle d'Amérique*.

l'a vu à Saint-Domingue, et qui lui donne, à la vérité, le nom d'*hirondelle*, mais qui le compare à nos martinets, et pour la taille, et pour la figure, et pour les couleurs. Il le vit au mois de mai, un matin, posé sur un rocher, et l'avoit pris à son chant pour une alouette, avant que le jour lui permît de le distinguer. Il assure qu'on voit quantité de ces oiseaux dans les îles de l'Amérique, aux mois de mai, juin et juillet.

La couleur dominante du plumage est un beau noir, avec des reflets d'acier poli; elle règne non seulement sur la tête et tout le dessus du corps, compris les couvertures supérieures de la queue, mais encore sur la gorge, le cou, la poitrine, les côtés, les jambes et les petites couvertures des ailes; les pennes, les grandes couvertures supérieures et inférieures des ailes et les pennes de la queue, sont noirâtres; les couvertures inférieures de la queue et le ventre, blancs; le bec et les pieds bruns.

Longueur totale, sept pouces; bec, huit lignes; tarse, six; vol, quatorze

pouces deux lignes ; queue, deux pouces trois quarts, fourchue de neuf lignes, composée de douze pennes, ne dépasse point les ailes.

M. Commerson a rapporté d'Amérique trois individus fort approchans de celui qu'a décrit M. Brisson, et qui semblent appartenir à cette espèce.

## III.

## LE MARTINET NOIR ET BLANC A CEINTURE GRISE.

Trois couleurs principales font tout le plumage de cet oiseau : le noir règne sur le dos, jusques et compris les couvertures supérieures de la queue ; un blanc de neige sur le dessous du corps ; un cendré clair sur la tête, la gorge, le cou, les couvertures supérieures des ailes, leurs pennes et celles de la queue. Toutes ces pennes sont bordées de gris jaunâtre, et l'on voit sur le ventre une ceinture cendré clair.

Cet oiseau se trouve au Pérou, où il

a été décrit par le P. Feuillée. Il a, comme tous les martinets, les pieds courts, le bec très-court et très-large à sa base, les ongles crochus et forts, noirs comme le bec, et la queue fourchue.

## IV.

## LE MARTINET A COLLIER BLANC *.

CETTE espèce est nouvelle, et nous a été envoyée de l'île de Cayenne. Nous l'avons rangée avec les martinets, parce qu'elle paroît avoir, comme notre martinet, les quatre doigts tournés en avant.

Le collier qui la caractérise est d'un blanc pur, et tranche vivement sur le noir bleuâtre, qui est la couleur dominante du plumage; la partie de ce collier qui passe sur le cou, forme une bande étroite, et tient de chaque côté à une grande plaque blanche qui occupe la gorge et tout le dessous du cou; des coins du

* Voyez les planches enluminées, nº 725, fig. 2, où cet oiseau est représenté sous le nom de *martinet à collier de Cayenne.*

bec partent deux petites bandes blanches divergentes, dont l'une s'étend au-dessus de l'œil comme une espèce de sourcil, l'autre passe sous l'œil à quelque distance; enfin il y a encore sur chaque côté du bas-ventre une tache blanche, placée de manière qu'elle paroît par-dessus et par-dessous; le reste de la partie supérieure et inférieure, compris les petites et les moyennes couvertures des ailes, est d'un noir velouté, avec des reflets violets; ce qui paroît des grandes couvertures des ailes, les plus proches du corps, brun, bordé de blanc; les grandes pennes et celles de la queue, noires; les premières bordées intérieurement de brun roussâtre; le bec et les pieds noirs; ceux-ci couverts de plumes jusqu'aux ongles. M. Bajon dit que ce martinet fait son nid dans les maisons. J'ai vu ce nid chez M. Mauduit: il étoit très-grand, très-étoffé, et construit avec l'ouate de l'apocyn; il avoit la forme d'un cône tronqué, dont l'une des bases avoit cinq pouces de diamètre, et l'autre trois pouces; sa longueur étoit de neuf pouces; il paroissoit avoir été adhérent

par sa grande base, composée d'une espèce de carton fait de la même matière; la cavité de ce nid étoit partagée obliquement, depuis environ la moitié de sa longueur, par une cloison qui s'étendoit sur l'endroit du nid où étoient les œufs, c'est-à-dire, assez près de la base, et l'on voyoit en cet endroit un petit amas d'apocyn bien mollet qui formoit une espèce de soupape, et paroissoit destiné à garantir les petits de l'air extérieur. Tant de précautions dans un pays aussi chaud font croire que ces martinets craignent beaucoup le froid. Ils sont de la grosseur de nos hirondelles de fenêtre.

Longueur totale, prise sur plusieurs individus, cinq pouces trois à huit lignes; bec, six à sept; tarse, trois à cinq; ongle postérieur foible; queue, deux pouces à deux pouces deux lignes, fourchue de huit lignes, dépassée par les ailes de sept à douze lignes.

---

V.

## LA PETITE HIRONDELLE NOIRE A VENTRE CENDRÉ.

CETTE hirondelle du Pérou, selon le P. Feuillée, est beaucoup plus petite que nos hirondelles d'Europe. Elle a la queue fourchue; le bec très-court, presque droit; les yeux noirs, entourés d'un cercle brun; la tête et tout le dessus du corps, compris les couvertures supérieures des ailes et de la queue, d'un noir brillant; tout le dessous du corps cendré; enfin les pennes des ailes et de la queue, d'un cendré obscur, bordées de gris jaunâtre.

## VI.

## L'HIRONDELLE BLEUE DE LA LOUISIANE *.

Un bleu foncé règne en effet dans tout le plumage de cet oiseau : cependant ce plumage n'est pas absolument uniforme ; il se varie sans cesse par des reflets qui jouent entre différentes teintes de violet : les grandes pennes des ailes ont aussi du noir, mais c'est seulement sur leur côté intérieur, et ce noir ne paroît que quand l'aile est déployée ; le bec et les pieds sont noirs ; le bec est un peu crochu.

Longueur totale, six pouces six lignes ; bec, sept lignes et demie ; tarse, sept lignes ; queue très-fourchue, et dépassée de cinq lignes par les ailes, qui sont fort longues.

M. Lebeau a rapporté du même pays

* Voyez les planches enluminées, n° 722, où cet oiseau est représenté sous le nom d'*hirondelle de la Louisiane.*

un individu qui appartient visiblement à cette espèce, quoiqu'il soit plus grand et qu'il ait les pennes de la queue et des ailes, et les grandes couvertures de celles-ci, simplement noirâtres, sans aucun reflet d'acier poli.

Longueur totale, huit pouces et demi; bec, neuf lignes, assez fort et un peu crochu; queue, trois pouces, fourchue d'un pouce, un peu dépassée par les ailes.

*Variétés.*

L'*hirondelle bleue de la Louisiane* semble être la tige principale de quatre races ou variétés, dont deux sont répandues dans le Midi, et les deux autres dans le Nord.

I. L'*hirondelle de Cayenne* de nos planches enluminées, n° 545, fig. 2. C'est l'espèce la plus commune dans l'île de Cayenne, où elle reste toute l'année. On dit qu'elle se pose communément dans les abattis, sur les troncs à demi brûlés qui n'ont plus de feuilles. Elle ne construit point de nid; mais elle fait sa ponte dans des trous

d'arbre. Elle a le dessus de la tête et du corps d'un noirâtre lustré de violet ; les ailes et la queue de même, mais bordées d'une couleur plus claire ; tout le dessous du corps gris roussâtre, veiné de brun, et qui s'éclaircit sur le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue.

Longueur totale, six pouces ; bec, neuf lignes et demie, plus fort que celui de nos hirondelles ; tarse, cinq à six lignes ; doigt et ongle postérieurs les plus courts ; vol, quatorze pouces ; queue, deux pouces et demi, fourchue de six à sept lignes, dépassée par les ailes d'environ trois lignes.

II. J'AI vu quatre individus rapportés de l'Amérique méridionale par M. Commerson, lesquels étoient d'une taille moyenne entre ceux de Cayenne et ceux de la Louisiane, et qui en différoient par les couleurs du dessous du corps. Trois de ces individus avoient la gorge gris brun, et le dessous du corps blanc ; le quatrième, qui venoit de Buenos-Ayres, avoit la gorge et tout le dessous du corps

blancs, semés de taches brunes, plus fréquentes sur les parties antérieures, et qui devenoient plus rares sur le bas-ventre.

III. L'*oiseau de la Caroline*, que Catesby a nommé *martinet couleur de pourpre*. Il appartient au même climat. Sa taille est celle de l'oiseau de Buenos-Ayres dont je viens de parler. Un beau violet foncé règne sur tout son plumage, et les pennes de la queue et des ailes sont encore plus foncées que le reste; il a le bec et les pieds un peu plus longs que les précédens, et sa queue, quoique plus courte, dépasse un peu les ailes. Il niche dans des trous qu'on laisse ou qu'on fait exprès pour lui autour des maisons, et dans des calebasses qu'on suspend à des perches pour l'attirer. On le regarde comme un animal utile, parce qu'il éloigne par ses cris les oiseaux de proie et autres bêtes voraces, ou plutôt parce qu'il avertit de leur apparition. Il se retire de la Virginie et de la Caroline aux approches de l'hiver, et y revient au printemps.

Longueur totale, sept pouces huit

lignes ; bec, dix lignes ; tarse, huit lignes ; queue, deux pouces huit lignes, fourchue de quatorze, dépasse peu les ailes.

IV. L'*hirondelle de la baie d'Hudson* * de M. Edwards, pl. CXX. Elle a, comme les précédentes, le bec plus fort que ne l'ont ordinairement les oiseaux de cette famille. Son plumage ressemble à celui de l'hirondelle de Cayenne ; mais elle la surpasse beaucoup en grosseur. Elle a le dessus de la tête et du corps d'un noir brillant et pourpré, un peu de blanc à la base du bec ; les grandes pennes des ailes et toutes celles de la queue, noires sans reflets, bordées d'une couleur plus claire ; le bord supérieur de l'aile blanchâtre ; la gorge et la poitrine gris foncé ; les flancs bruns ; le dessous du corps blanc, ombré d'une teinte brune ; le bec et les pieds noirâtres.

Longueur totale, près de huit pouces ; bec, huit lignes ; les bords de la pièce supérieure échancrés près de la pointe ;

* Les habitans de la baie d'Hudson l'appellent dans leur langue *sashaun-pashu.*

tarse, sept lignes; queue, près de trois pouces, fourchue de sept à huit lignes, dépasse les ailes de trois lignes.

## VII.

## LA TAPÈRE.

Marcgrave dit que cette hirondelle du Bresil a beaucoup de rapports avec la nôtre; qu'elle est de la même taille, qu'elle voltige de la même manière, et que ses pieds sont aussi courts et conformés de même. Elle a le dessus de la tête et du corps, compris les ailes et la queue, gris brun, mais les pennes des ailes et l'extrémité de la queue plus brunes que le reste; la gorge et la poitrine gris mêlé de blanc; le ventre blanc, ainsi que les couvertures inférieures de la queue; le bec et les yeux noirs; les pieds bruns.

Longueur totale, cinq pouces trois quarts; bec, huit lignes; son ouverture se prolonge au-delà des yeux; tarse, six lignes; vol, douze pouces et demi; queue, deux pouces un quart, composée

de douze pennes, fourchue de trois ou quatre lignes, est un peu dépassée par les ailes.

Cet oiseau, suivant M. Sloane, appartient à l'espèce de notre martinet; seulement il est d'un plumage moins rembruni. Les savanes, les plaines, sont les lieux qu'il fréquente le plus volontiers. On ajoute que de temps en temps il se perche sur la cime des arbustes; ce que ne fait pas notre martinet, ni aucune de nos hirondelles. Une différence si marquée dans les habitudes suppose d'autres différences dans la conformation, et me feroit croire, malgré l'autorité de M. Sloane et celle d'Oviedo, que la tapère est une espèce propre à l'Amérique, ou du moins une espèce distincte et séparée de nos espèces européennes.

M. Edwards la soupçonne d'être de la même espèce que son hirondelle de la baie d'Hudson; mais, en comparant les descriptions, je les ai trouvées différentes par le plumage, la taille et les dimensions relatives.

## VIII.

## L'HIRONDELLE BRUNE ET BLANCHE A CEINTURE BRUNE *.

En général, toute la partie supérieure est brune, toute l'inférieure blanche ou blanchâtre, excepté une large ceinture brune qui embrasse la poitrine et les jambes. Il y a encore une légère exception ; c'est une petite tache blanche qui se trouve de chaque côté de la tête, entre le bec et l'œil. Cet oiseau a été envoyé du cap de Bonne-Espérance.

Longueur totale, six pouces ; bec, huit lignes, plus fort qu'il n'est ordinairement dans les hirondelles, le supérieur un peu crochu, ayant ses bords échancrés près de la pointe ; queue, vingt-sept lignes, quarrée ; dépassée de huit lignes par les ailes, qui deviennent fort étroites vers leurs extrémités, sur une longueur d'environ deux pouces.

* Voyez les planches enluminées, n° 723, fig. 1, où cet oiseau est représenté sous le nom d'*hirondelle brune à collier du cap de Bonne-Espérance*.

## IX.

## L'HIRONDELLE A VENTRE BLANC DE CAYENNE *.

Un blanc argenté règne non seulement sur tout le dessous du corps, compris les couvertures inférieures de la queue, mais encore sur le croupion, et il borde les grandes couvertures des ailes ; ce bord blanc s'étend plus ou moins dans différens individus ; le dessus de la tête, du cou et du corps, et les petites couvertures supérieures des ailes, sont cendrés, avec des reflets plus ou moins apparens qui jouent entre le verd et le bleu, et dont on retrouve encore quelques traces sur les pennes des ailes et de la queue, dont le fond est brun.

Cette jolie hirondelle rase la terre comme les nôtres, voltige dans les savanes noyées de la Guiane, et se perche sur les branches les plus basses des arbres sans feuilles.

* Voyez les planches enluminées, n° 546, fig. 2.

Longueur totale, prise sur différens individus, de quatre pouces un quart à cinq pouces; bec, six à huit lignes; tarse, cinq à six; ongle postérieur le plus fort après celui du milieu; queue, un pouce et demi, fourchue de deux à trois lignes, dépassée de trois à six lignes par les ailes.

On peut regarder comme une variété dans cette espèce, l'hirondelle à ventre tacheté de Cayenne*, qui n'en diffère que par le plumage, encore le fond des couleurs est-il à peu près le même; c'est toujours du brun, ou du gris brun et du blanc : mais ici le dessus du corps et les pennes des ailes et de la queue sont d'un brun uniforme, sans reflets, sans mélange de blanc; la partie inférieure, au contraire, qui dans l'autre est d'un blanc uniforme, est dans celle-ci d'un blanc parsemé de taches brunes ovales, plus serrées sur le devant du cou et la poitrine, plus rares en approchant de la

* Voyez les planches enluminées, n° 546, où cet oiseau est représenté sous le nom d'*hirondelle tachetée de Cayenne*.

queue. Mais il ne faut pas croire que ces différences soient toujours aussi marquées que dans nos planches : il y a parmi les hirondelles à ventre blanc des individus qui ont moins de blanc sur les couvertures supérieures des ailes, et dont le gris ou le brun du dessus du corps a moins de reflets.

## X.

## LA SALANGANE [1].

C'est le nom que donnent les habitans des Philippines à une petite hirondelle de rivage fort célèbre, et dont la célébrité est due aux nids singuliers qu'elle sait construire. Ces nids se mangent [2] et

[1] Quelques uns, comme Kæmpfer, l'ont nommée *alcyon*, à cause des rapports observés entre son nid et celui qu'on nomme en Europe, *nid d'alcyon;* en sorte que dans la Méditerranée c'est l'oiseau qui a donné le nom au prétendu nid, et dans l'Océan indien c'est le nid qui a donné le nom à l'oiseau.

[2] A Patane et à la Chine, ces nids se nomment

sont fort recherchés, soit à la Chine, soit dans plusieurs autres pays voisins situés à cette extrémité de l'Asie. C'est un morceau, ou, si l'on veut, un assaisonnement très-estimé, très-cher, et qui par conséquent a été très-altéré, très-falsifié; ce qui, joint aux fables diverses et aux fausses applications dont on a chargé l'histoire de ces nids, n'a pu qu'y répandre beaucoup d'embarras et d'obscurité.

On les a comparés à ceux que les anciens appeloient *nids d'alcyons*, et plusieurs ont cru mal-à-propos que c'étoit la même chose. Les anciens regardoient ces derniers comme de vrais nids d'oiseaux, composés de limon, d'écume et d'autres impuretés de la mer. Ils en distinguoient plusieurs espèces. Celui dont parle Aristote étoit de forme sphérique, à bouche étroite, de couleur roussâtre, de substance spongieuse, celluleuse, et composé

*saroi bouras*, *enno*; au Japon, *jenwa*, *joniku*; en langue vulgaire, *jens*; aux Indes, *patong*; *nidus avium Schroderi*; *tragacanthum indicum venereum*.

en grande partie d'arêtes de poisson *. Il ne faut que comparer cette description avec celle que le docteur Vitâliano Donati a faite de l'*alcyonium* de la mer Adriatique, pour se convaincre que le sujet de ces deux descriptions est le même; qu'il a, dans l'une et dans l'autre, la même forme, la même couleur, la même substance, les mêmes arêtes; en un mot, que c'est un *alcyonium*, un polypier, une ruche d'insectes de mer, et non un nid d'oiseaux. La seule différence remarquable que l'on trouve entre les deux descriptions, c'est qu'Aristote dit que son nid d'alcyon a l'ouverture étroite, au lieu que Donati assure que son *alcyonium* a la bouche grande. Mais ces mots *grand*, *petit*, expriment, comme on sait, des idées relatives à telle ou telle unité de mesure qui les détermine, et nous igno-

* Il y a presque toujours des arêtes et des écailles de poisson dans le nid de notre alcyon ou martin-pêcheur: mais elles sont éparses dans la poussière sur laquelle cet oiseau pond ses œufs, et n'entrent pas dans la composition du nid; car notre martin-pêcheur ne fait point de nid.

rons l'unité que le docteur Donati s'étoit choisie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le diamètre de cette bouche n'étoit que la sixième partie de celui de son *alcyonium* ; ouverture médiocrement grande pour un nid : remarquez qu'Aristote croyoit parler d'un nid.

Celui de salangane est un nid véritable, construit par la petite hirondelle qui porte le nom de *salangane* aux îles Philippines. Les écrivains ne sont d'accord ni sur la matière de ce nid, ni sur la forme, ni sur les endroits où on le trouve : les uns disent que les salanganes l'attachent aux rochers, fort près du niveau de la mer ; les autres, dans les creux de ces mêmes rochers ; d'autres, qu'elles les cachent dans des trous en terre. Gemelli Carreri ajoute « que les matelots sont toujours en quête « sur le rivage, et que quand ils trouvent « la terre remuée, ils l'ouvrent avec un « bâton, et prennent les œufs et les pe- « tits, qui sont également estimés, pour « les manger. »

Quant à la forme de ces nids, les uns assurent qu'elle est hémisphérique : les

autres nous disent « qu'ils ont plusieurs « cellules ; que ce sont comme de grandes « coquilles qui y sont attachées, et qu'ils « ont, ainsi que les coquilles, des stries « ou rugosités. »

A l'égard de leur matière, les uns prétendent qu'on n'a pu la connoître jusqu'à présent ; les autres, que c'est une écume de mer, ou du frai de poisson ; qu'elle est fortement aromatique ; les autres, qu'elle n'a aucun goût ; d'autres, que c'est un suc recueilli par les salanganes sur l'arbre appelé *calambouc ;* d'autres, une humeur visqueuse qu'elles rendent par le bec au temps de l'amour ; d'autres, qu'elles les composent de ces holothuries ou poissons-plantes qui se trouvent dans ces mers. Le plus grand nombre s'accorde à dire que la substance de ces nids est transparente et semblable à la colle de poisson ; ce qui est vrai. Les pêcheurs chinois assurent, suivant Kæmpfer, que ce qu'on vend pour ces nids, n'est autre chose qu'une préparation faite avec la chair des polypes. Enfin Kæmpfer ajoute qu'en effet cette chair de polypes, marinée suivant

une recette qu'il donne, a la même couleur et le même goût que ces nids. Il est bien prouvé par toutes ces contrariétés, qu'en différens temps et en différens pays on a regardé comme nids de salangane différentes substances, soit naturelles, soit artificielles. Pour fixer toutes ces incertitudes, je ne puis mieux faire que de rapporter ici les observations de M. Poivre, ci-devant intendant des îles de France et de Bourbon *. Je m'étois adressé à ce voyageur philosophe avec toute la confiance due à ses lumières, pour savoir à quoi m'en tenir sur ces nids, presque aussi défigurés dans leur histoire par les auteurs européens, qu'altérés ou falsifiés dans leur substance par les marchands chinois. Voici la réponse que M. Poivre a bien voulu me faire,

* On sait que M. Poivre a parcouru la partie orientale de notre continent en philosophe, recueillant sur sa route, non les opinions des hommes, mais les faits de la Nature. Combien ne seroit-il pas à desirer que ce célèbre observateur se déterminât à publier le journal d'un voyage aussi intéressant!

d'après ce qu'il a vu lui-même sur les lieux.

« M'étant embarqué, en 1741, sur le vaisseau *le Mars*, pour aller en Chine, nous nous trouvâmes, au mois de juillet de la même année, dans le détroit de la Sonde, très-près de l'île de Java, entre deux petites îles qu'on nomme *la grande et la petite Tocque*. Nous fûmes pris de calme en cet endroit; nous descendîmes sur la petite Tocque, dans le dessein d'aller à la chasse des pigeons verds. Tandis que mes camarades de promenade gravissoient les rochers pour chercher des ramiers verds, je suivis les bords de la mer pour y ramasser des coquillages et des coraux articulés qui y abondent. Après avoir fait presque le tour entier de l'îlot, un matelot chaloupier qui m'accompagnoit, découvrit une caverne assez profonde, creusée dans les rochers qui bordent la mer : il y entra. La nuit approchoit. A peine eut-il fait deux ou trois pas, qu'il m'appela à grands cris. En arrivant, je vis l'ouverture de la caverne obscurcie

par une nuée de petits oiseaux qui en sortoient comme des essaims. J'entrai en abattant avec ma canne plusieurs de ces pauvres petits oiseaux que je ne connoissois pas encore. En pénétrant dans la caverne, je la trouvai toute tapissée, dans le haut, de petits nids en forme de bénitiers *. Le matelot en avoit déja arraché plusieurs, et avoit rempli sa chemise de nids et d'oiseaux. J'en détachai aussi quelques uns; je les trouvai très-adhérens au rocher. La nuit vint...... nous nous rembarquâmes, emportant chacun nos chasses et nos collections.

Arrivés dans le vaisseau, nos nids furent reconnus par les personnes qui avoient fait plusieurs voyages en Chine, pour être de ces nids si recherchés des Chinois. Le matelot en conserva quelques livres, qu'il vendit très-bien à Canton. De mon

* Chacun de ces nids contenoit deux ou trois œufs ou petits, posés mollement sur des plumes semblables à celles que les père et mère avoient sur la poitrine. Comme ces nids sont sujets à se ramollir dans l'eau, ils ne pourroient subsister à la pluie ni près de la surface de la mer.

côté, je dessinai et peignis en couleurs naturelles les oiseaux avec leurs nids et leurs petits dedans; car ils étoient tous garnis de petits de l'année, ou au moins d'œufs. En dessinant ces oiseaux, je les reconnus pour de vraies hirondelles. Leur taille étoit à peu près celle des colibris.

Depuis j'ai observé en d'autres voyages, que, dans les mois de mars et d'avril, les mers qui s'étendent depuis Java jusqu'en Cochinchine, au nord et depuis la pointe de Sumatra à l'ouest, jusqu'à la nouvelle Guinée à l'est, sont couvertes de *rogue* ou frai de poisson, qui forme sur l'eau comme une colle forte à demi délayée. J'ai appris des Malais, des Cochinchinois, des Indiens bissagas des îles Philippines et des Moluquois, que la salangane fait son nid avec ce frai de poisson *. Tous

* Elle le ramasse, soit en rasant la surface de la mer, soit en se posant sur les rochers où ce frai vient se déposer et se coaguler. On a vu quelquefois des fils de cette matière visqueuse pendans au bec de ces oiseaux, et on a cru, mais sans aucun fondement, qu'ils la tiroient de leur estomac au temps de l'amour.

s'accordent sur ce point. Il m'est arrivé, en passant aux Moluques en avril, et dans le détroit de la Sonde en mars, de pêcher avec un seau de ce frai de poisson dont la mer étoit couverte, de le séparer de l'eau, de le faire sécher, et j'ai trouvé que ce frai ainsi séché ressembloit parfaitement à la matière des nids de salangane......

C'est à la fin de juillet et au commencement d'août que les Cochinchinois parcourent les îles qui bordent leurs côtes, sur-tout celles qui forment leur *paracel*, à vingt lieues de distance de la terre ferme, pour chercher les nids de ces petites hirondelles.

Les salanganes ne se trouvent que dans cet archipel immense qui borne l'extrémité orientale de l'Asie......

Tout cet archipel où les îles se touchent, pour ainsi dire, est très-favorable à la multiplication du poisson; le frai s'y trouve en très-grande abondance; les eaux de la mer y sont aussi plus chaudes qu'ailleurs; ce n'est plus la même chose dans les grandes mers. »

J'ai observé quelques nids de salanganes ; ils représentoient par leur forme la moitié d'un ellipsoïde creux, alongé et coupé à angles droits par le milieu de son grand axe. On voyoit bien qu'ils avoient été adhérens au rocher par le plan de leur coupe. Leur substance étoit d'un blanc jaunâtre, à demi transparente : ils étoient composés à l'extérieur de lames très-minces, à peu près concentriques, et couchées en recouvrement les unes sur les autres, comme cela a lieu dans certaines coquilles ; l'intérieur présentoit plusieurs couches de réseaux irréguliers, à mailles fort inégales, superposés les uns aux autres, formés par une multitude de fils de la même matière que les lames extérieures, et qui se croisoient et recroisoient en tout sens.

Dans ceux de ces nids qui étoient bien entiers, on ne découvroit aucune plume : mais en fouillant avec précaution dans leur substance, on y trouvoit plus ou moins de plumes engagées, et qui diminuoient leur transparence à l'endroit qu'elles occupoient ; quelquefois, mais

beaucoup plus rarement, on y appercevoit des débris de coquilles d'œuf; enfin dans presque tous il y avoit des vestiges plus ou moins considérables de fiente d'oiseau*.

J'ai tenu dans ma bouche, pendant une heure entière, une petite lame qui s'étoit détachée d'un de ces nids : je lui ai trouvé d'abord une saveur un peu salée; après quoi ce n'étoit plus qu'une pâte insipide qui s'étoit ramollie sans se dissoudre, et s'étoit renflée en se ramollissant. M. Poivre ne lui a trouvé non plus d'autre saveur que celle de la colle de poisson, et il assure que les Chinois estiment ces nids uniquement parce que c'est une nourriture substancielle et qui fournit beaucoup de sucs prolifiques, comme fait la chair de tout bon poisson. M. Poivre ajoute qu'il n'a jamais rien mangé de plus nourrissant, de plus restaurant, qu'un potage de ces nids, fait

* La plupart de ces observations ont été faites en premier lieu par M. Daubenton le jeune, qui me les a communiquées avec plusieurs nids de salanganes où j'ai vu les mêmes choses.

avec de la bonne viande *. Si les salanganes se nourrissent de la même matière dont elles construisent leurs nids, et que cette matière abonde, comme disent les Chinois, en sucs prolifiques, il ne faut pas s'étonner de ce que l'espèce est si nombreuse. On prétend qu'il s'exporte tous les ans de Batavia mille picles de ces nids, venant des îles de la Cochinchine et de celles de l'Est. Chaque picle pesant cent vingt-cinq livres, et chaque nid une demi-once, cette exportation seroit donc, dans l'hypothèse, de cent vingt-cinq mille livres pesant, par conséquent de quatre millions de nids; et en passant pour chaque nid cinq oiseaux, savoir, le père, la mère, et trois petits seulement, il s'ensuivroit encore qu'il y auroit sur les seules côtes de ces îles vingt millions de ces oiseaux, sans compter ceux dont les nids auroient échappé aux recherches, et encore ceux qui auroient niché sur les côtes du continent. N'est-il pas singulier qu'une

* Ce bouillon fait avec de la bonne viande n'entreroit-il pas pour quelque chose dans les effets attribués ici aux nids de salanganes?

espèce aussi nombreuse soit restée si long-temps inconnue ?

Au reste, je ne dois pas dissimuler que le philosophe Redi, s'appuyant sur des expériences faites par d'autres, et peut-être incomplètes, doute beaucoup de la vertu restaurante de ces nids, attestée d'ailleurs par plusieurs écrivains qui s'accordent en cela avec M. Poivre.

Je viens de dire que la salangane avoit été long-temps inconnue, et rien ne le prouve mieux que les différens noms spécifiques qu'on lui a donnés, et les différentes descriptions qu'on en a faites. On l'a appelée *hirondelle de mer, alcyon*. En sa qualité d'alcyon, on lui a supposé des plumes d'un beau bleu ; on lui a fait une taille tantôt égale, tantôt au-dessus et tantôt au-dessous de celle de nos hirondelles ; en un mot, avant M. Poivre, on n'en avoit qu'une connoissance très-imparfaite.

Kircher avoit dit que ces hirondelles ne paroissoient sur les côtes que dans le temps de la ponte, et qu'on ne savoit où elles passoient le reste de l'année : mais

M. Poivre nous apprend qu'elles vivent constamment toute l'année dans les îlots et sur les rochers où elles ont pris naissance ; qu'elles ont le vol de nos hirondelles, avec cette seule différence qu'elles vont et viennent un peu moins : elles ont en effet les ailes plus courtes.

Elles n'ont que deux couleurs, du noirâtre qui règne sur la partie supérieure, et du blanchâtre qui règne sur toute la partie inférieure et termine les pennes de la queue ; de plus, l'iris est jaune ; le bec noir, et les pieds bruns.

Leur taille est au-dessous de celle du troglodyte. Longueur totale, deux pouces trois lignes ; bec, deux lignes et demie ; tarse, autant ; doigt postérieur le plus petit de tous ; queue, dix lignes, fourchue de trois, composée de douze pennes, dépasse les ailes des trois quarts de sa longueur.

## X I.

## LA GRANDE HIRONDELLE BRUNE A VENTRE TACHETÉ, ou L'HIRONDELLE DES BLÉS.

Ce dernier nom est celui sous lequel on connoît cette espèce à l'île de France. Elle habite les lieux ensemencés de froment, les clairières des bois, et par préférence les endroits élevés. Elle se pose fréquemment sur les arbres et les pierres; elle suit les troupeaux, ou plutôt les insectes qui les tourmentent; on la voit aussi de temps en temps voler en grand nombre pendant quelques jours derrière les vaisseaux qui se trouvent dans la rade de l'île, et toujours à la poursuite des insectes. Son cri a beaucoup de rapport avec celui de notre hirondelle de cheminée.

M. le vicomte de Querhoent a observé que les hirondelles des blés voltigeoient fréquemment sur le soir aux environs d'une coupure qui avoit été faite dans

une montagne, d'où il a jugé qu'elles passent la nuit dans des trous en terre ou des fentes de rocher, comme nos hirondelles de rivage et nos martinets. Elles nichent sans doute dans ces mêmes trous; cela est d'autant plus probable, que leurs nids ne sont point connus à l'île de France. M. de Querhoent n'a trouvé de renseignemens sur la ponte de ces oiseaux qu'auprès d'un ancien créole de l'île Bourbon, qui lui a dit qu'elle avoit lieu dans les mois de septembre et d'octobre; qu'il avoit pris plusieurs fois de ces nids dans des cavernes, des trous de rocher, etc.; qu'ils sont composés de paille et de quelques plumes, et qu'il n'y avoit jamais vu que deux œufs gris, pointillés de brun.

Cette hirondelle est de la taille de notre martinet; elle a le dessus du corps d'un brun noirâtre, le dessous gris, semé de longues taches brunes; la queue quarrée; le bec et les pieds noirs.

---

*Variété.*

*La petite hirondelle brune à ventre tacheté de l'île Bourbon** doit être regardée comme une variété de grandeur dans l'espèce précédente. On trouvera aussi quelques légères différences de couleurs en comparant les descriptions. Elle a le dessus de la tête, les ailes et la queue, d'un brun noirâtre; les trois dernières pennes des ailes terminées de blanc sale, et bordées de brun verdâtre; cette dernière couleur règne sur tout le reste de la partie supérieure; la gorge et tout le dessous du corps, compris les couvertures inférieures de la queue, ont des taches longitudinales brunes, sur un fond gris.

Longueur totale, quatre pouces neuf lignes; bec, sept à huit lignes; tarse, six lignes; tous les ongles courts et peu crochus; queue, près de deux pouces, quarrée, et dépassée par les ailes d'environ sept lignes.

* Voyez les planches enluminées, n° 544, fig. 2, où cet oiseau est représenté sous le nom d'*hirondelle de l'île Bourbon.*

## XII.

## LA PETITE HIRONDELLE NOIRE A CROUPION GRIS.

C'EST M. Commerson qui a rapporté cette espèce nouvelle de l'île de France. Elle y est peu nombreuse, quoiqu'elle y trouve beaucoup d'insectes; elle a même très-peu de chair, et n'est point un bon manger. Elle se tient indifféremment à la ville et à la campagne, mais toujours dans le voisinage des eaux douces. On ne la voit jamais se poser. Son vol est très-prompt; sa taille est celle de la mésange, et son poids deux gros et demi. M. le vicomte de Querhoent l'a trouvée fréquemment le soir à la lisière des bois; d'où il présume que c'est dans les bois qu'elle passe la nuit.

Elle a tout le dessus du corps, ou plutôt toute la partie supérieure, d'un noirâtre uniforme, excepté le croupion, qui est blanchâtre, de même que toute la partie inférieure.

Longueur totale, quatre pouces deux lignes; bec, cinq lignes; tarse, quatre lignes; vol, neuf pouces; queue, près de deux pouces (n'avoit dans l'individu décrit par M. Commerson que dix pennes à peu près égales); dépassée de dix lignes par les ailes, qui sont composées de seize ou dix-sept pennes.

Un individu rapporté des Indes par M. Sonnerat m'a semblé appartenir à cette espèce, ou plutôt faire la nuance entre cette espèce et la petite hirondelle brune à ventre tacheté de l'île Bourbon; car il avoit le dessous du corps tacheté comme celle-ci, et il se rapprochoit de la première par la couleur du dessus du corps et par ses dimensions; seulement les ailes dépassoient la queue de dix-sept lignes, et les ongles étoient grêles et crochus.

## XIII.

## L'HIRONDELLE A CROUPION ROUX ET QUEUE QUARRÉE.

Elle a toute la partie supérieure, excepté le croupion, d'un brun noirâtre, avec des reflets qui jouent entre le verd brun et le bleu foncé; la couleur rousse du croupion un peu mêlée, chaque plume étant bordée de blanchâtre; les pennes de la queue brunes; celles des ailes du même brun, avec quelques reflets verdâtres; les grandes bordées intérieurement de blanchâtre, et les secondaires bordées de cette même couleur qui remonte un peu sur le côté extérieur; tout le dessous du corps blanc sale, et les couvertures inférieures de la queue roussâtres.

Longueur totale, six pouces et demi; bec, neuf à dix lignes; tarse, cinq à six lignes; doigts disposés trois et un; ongle postérieur le plus fort de tous; vol, environ dix pouces; queue, deux pouces, presque quarrée par le bout, un peu dépassée par les ailes.

M. Commerson a vu cette hirondelle sur les bords de la Plata, au mois de mai 1765. Il a rapporté du même pays un autre individu que l'on peut regarder comme une variété dans cette espèce : il n'en différoit qu'en ce qu'il avoit la gorge roussâtre ; plus de blanc que de roux sur le croupion et les couvertures inférieures de la queue ; toutes les pennes de la queue et des ailes plus foncées, avec des reflets plus distincts ; point de blanc sur les grandes pennes des ailes, qui dépassoient la queue de six lignes ; la queue un peu fourchue, et onze pouces de vol.

## X I V.

## L'HIRONDELLE BRUNE ACUTIPENNE DE LA LOUISIANE *.

Il se trouve en Amérique quelques races d'hirondelles qu'on peut nommer *acutipennes*; parce que les pennes de leur

* Voyez les planches enluminées, n° 726, fig. 2, où cet oiseau est représenté sous le nom d'*hirondelle à queue pointue de la Louisiane*.

queue sont entièrement dénuées de barbes par le bout et finissent en pointe.

L'individu dont il est ici question, a été envoyé de la Louisiane par M. Lebeau. Il a la gorge et le devant du cou blanc sale, tacheté de brun verdâtre; tout le reste du plumage paroît d'un brun assez uniforme, sur-tout au premier coup d'œil: mais en y regardant de plus près, on reconnoît que la tête et le dessus du corps, compris les couvertures supérieures des ailes, sont d'une teinte plus foncée; le croupion et le dessous du corps d'une teinte plus claire; les ailes noirâtres, bordées intérieurement de ce même brun plus clair; le bec noir, et les pieds bruns.

Longueur totale, quatre pouces trois lignes; bec, sept lignes; tarse, six lignes; doigt du milieu, six lignes; doigt postérieur le plus court; queue, dix-sept à dix-huit lignes, compris les piquans, un peu arrondie par le bout; les piquans noirs, longs de quatre à cinq lignes; ceux des pennes intermédiaires les plus grands; dépassés par les ailes de vingt-deux lignes.

L'hirondelle d'Amérique de Catesby, et de la Caroline de M. Brisson, a les ailes beaucoup plus courtes que celle de la Louisiane; à cela près, elle lui ressemble fort par la taille, par la plupart des dimensions, par les piquans, par le plumage: d'ailleurs, elle est à peu près du même climat; et si l'on pouvoit se persuader que cette grande différence dans la longueur des ailes ne fût pas constante, on seroit porté à regarder cette hirondelle comme une variété dans la même espèce. Les temps de son arrivée à la Caroline et à la Virginie, et de son départ de ces contrées, s'accordent, dit Catesby, avec ceux de l'arrivée et du départ des hirondelles en Angleterre. Il soupçonne qu'elle va passer l'hiver au Bresil, et il nous apprend qu'elle niche à la Caroline dans les cheminées.

Longueur totale, quatre pouces trois lignes; bec, cinq lignes; tarse de même; doigt du milieu, six; queue, dix-huit lignes, dépassée de trois lignes par les ailes.

L'hirondelle acutipenne de Cayenne,

appelée *camaria* *, ressemble plus par ses dimensions à celle de la Louisiane, que l'hirondelle de la Caroline ; car elle a les ailes plus longues que celle-ci, mais cependant moins longues que celle-là. D'un autre côté, elle s'en éloigne un peu davantage par les couleurs du plumage : car elle a le dessus du corps d'un brun plus foncé et tirant au bleu ; le croupion gris ; la gorge et le devant du cou, d'un gris teinté de roussâtre ; le dessous du corps grisâtre, nuancé de brun. En général, la couleur des parties supérieures tranche un peu plus sur celle des parties inférieures, et a plus d'éclat ; mais ce peut être une variété de sexe, d'autant plus que l'individu de Cayenne a été donné pour un mâle.

On dit qu'à la Guiane elle n'approche pas des lieux habités, et certainement elle n'y niche pas dans les cheminées ; car il n'y a point de cheminées à la Guiane.

Longueur totale, quatre pouces sept

* Voyez les planches enluminées, n° 726, fig. 1, où cet oiseau est représenté sous le nom d'*hirondelle à queue pointue de Cayenne*.

lignes ; bec, quatre lignes ; tarse, cinq ; queue, vingt lignes, compris les piquans, qui en ont deux à trois ; dépassée par les ailes d'environ un pouce.

## X V.

## L'HIRONDELLE NOIRE ACUTIPENNE DE LA MARTINIQUE *.

C'EST la plus petite de toutes les acutipennes connues ; elle n'est pas plus grosse qu'un roitelet : les pointes qui terminent les pennes de sa queue sont très-fines.

Elle a tout le dessus de la tête et du corps noir sans exception ; la gorge d'un brun gris, et le reste du dessous du corps d'un brun obscur ; le bec noir, et les pieds bruns.

L'individu représenté dans nos planches avoit le dessous du corps d'un brun rougeâtre.

Longueur totale, trois pouces huit lignes ; bec, quatre lignes ; tarse de même ;

* Voyez les planches enluminées, n° 544, fig. 1.

doigt du milieu, quatre lignes et demie; vol, huit pouces huit lignes; queue, vingt lignes, composée de douze pennes égales, dépassée par les ailes de huit lignes.

---

# LES PICS *.

Les animaux qui vivent des fruits de la terre, sont les seuls qui entrent en société ; l'abondance est la base de l'instinct social, de cette douceur de mœurs et de cette vie paisible qui n'appartient qu'à ceux qui n'ont aucun motif de se rien disputer : ils jouissent sans trouble du riche fonds de substance qui les environne ; et, dans ce grand banquet de la Nature, l'abondance du lendemain est égale à la profusion de la veille. Les autres animaux, sans cesse occupés à pourchasser une proie qui les fuit toujours, pressés par le besoin, retenus par le danger, sans provision, sans moyens que dans leur industrie, sans aucune ressource que leur activité, ont à peine le

* Le pic, en général, se nomme, en latin, *picus;* dans Pline, *picus arborarius* (le nom de *picus martius* appartient exclusivement au pic verd); en italien, *pico, picchio;* en allemand, *specht;* en anglois, *wood-pecker.*

temps de se pourvoir, et n'ont guère celui d'aimer. Telle est la condition de tous les oiseaux chasseurs; et, à l'exception de quelques lâches qui s'acharnent sur une proie morte, et s'attroupent plutôt en brigands qu'ils ne se rassemblent en amis, tous les autres se tiennent isolés et vivent solitaires: chacun est tout entier à soi; nul n'a de biens ni de sentimens à partager.

Et de tous les oiseaux que la Nature force à vivre de la grande ou de la petite chasse, il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus laborieuse, plus dure que celle du pic: elle l'a condamné au travail, et, pour ainsi dire, à la galère perpétuelle, tandis que les autres ont pour moyens la course, le vol, l'embuscade, l'attaque; exercices libres où le courage et l'adresse prévalent. Le pic, assujetti à une tâche pénible, ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent; occupé sans relâche à ce travail de nécessité, il ne connoît ni délassement ni repos; souvent même il dort et passe

la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour : il ne partage pas les doux ébats des autres habitans de l'air ; il n'entre point dans leurs concerts, et n'a que des cris sauvages, dont l'accent plaintif, en troublant le silence des bois, semble exprimer ses efforts et la peine. Ses mouvemens sont brusques ; il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel sauvage et farouche : il fuit toute société, même celle de son semblable ; et quand le besoin physique de l'amour le force à rechercher une compagne, c'est sans aucune des graces dont ce sentiment anime les mouvemens de tous les êtres qui l'éprouvent avec un cœur sensible.

Tel est l'instinct étroit et grossier d'un oiseau borné à une vie triste et chétive. Il a reçu de la Nature des organes et des instrumens appropriés à cette destinée, ou plutôt il tient cette destinée même des organes avec lesquels il est né. Quatre doigts épais, nerveux, tournés deux en avant, deux en arrière, celui qui représente l'ergot étant le plus alongé et même

le plus robuste, tous armés de gros ongles arqués, implantés sur un pied très-court et puissamment musclé, lui servent à s'attacher fortement et grimper en tout sens autour du tronc des arbres. Son bec tranchant, droit, en forme de coin, quarré à sa base, cannelé dans sa longueur, applati et taillé verticalement à sa pointe comme un ciseau, est l'instrument avec lequel il perce l'écorce et entame profondément le bois des arbres où les insectes ont déposé leurs œufs : ce bec, d'une substance solide et dure, sort d'un crâne épais. De forts muscles dans un cou raccourci portent et dirigent les coups réitérés que le pic frappe incessamment pour percer le bois et s'ouvrir un accès jusqu'au cœur des arbres : il y darde une longue langue effilée, arrondie, semblable à un ver de terre, armée d'une pointe dure, osseuse, comme d'un aiguillon, dont il perce dans leurs trous les vers, qui sont sa seule nourriture. Sa queue, composée de dix pennes roides, fléchies en dedans, tronquées à la pointe, garnies de soies rudes, lui sert de point

d'appui dans l'attitude souvent renversée qu'il est forcé de prendre pour grimper et frapper avec avantage. Il niche dans les cavités qu'il a en partie creusées lui-même; et c'est du sein des arbres que sort cette progéniture qui, quoiqu'ailée, est néanmoins destinée à ramper alentour, à y rentrer de nouveau pour se reproduire, et à ne s'en séparer jamais.

Le genre du pic est très-nombreux en espèces qui varient pour les couleurs, et diffèrent par la grandeur. Les plus grands pics sont de la taille de la corneille, et les plus petits de celle de la mésange; mais chaque espèce en particulier paroît peu nombreuse en individus, ainsi qu'il en doit être de tous les êtres dont la vie peu aisée diminue la multiplication. Cependant la Nature a placé des pics dans toutes les contrées où elle a produit des arbres, et en plus grande quantité dans les climats plus chauds. Sur douze espèces que nous connoissons en Europe et dans le nord de l'un et de l'autre continent, nous en compterons vingt-sept dans les régions chaudes de l'Amérique, de l'Afrique et

de l'Asie. Ainsi, malgré les réductions que nous avons dû faire aux espèces trop multipliées par les nomenclateurs, nous en aurons en total trente-neuf, dont seize n'étoient pas connues des naturalistes avant nous; et nous observerons qu'en général tous les pics de l'un et de l'autre continent diffèrent des autres oiseaux par la forme des plumes de la queue, qui sont toutes terminées en pointe plus ou moins aiguë.

Les trois espèces de pics connues en Europe, sont *le pic verd*, *le pic noir* et *l'épeiche* ou *pic varié*; et ces trois espèces, qui sont presque isolées et sans variétés dans nos climats, semblent s'être échappées chacune de leur famille, dont les espèces sont nombreuses dans les climats chauds des deux continens. Nous réunirons donc à la suite de chacune de ces trois espèces d'Europe, tous les pics étrangers qui peuvent y avoir rapport.

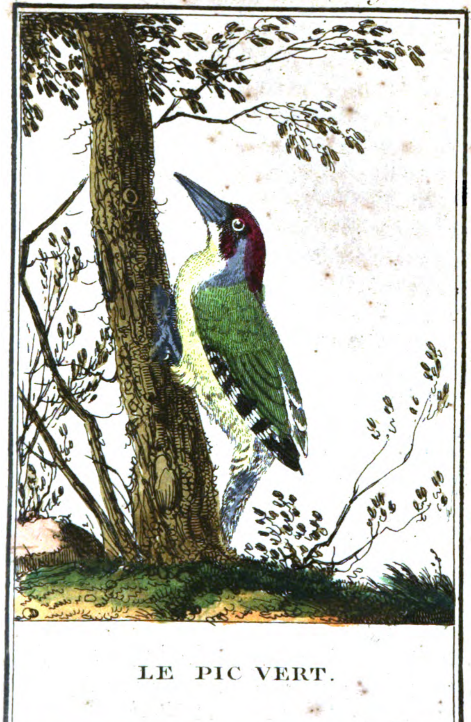
---

# LE PIC VERD*.

Le pic verd est le plus connu des pics, et le plus commun dans nos bois. Il arrive au printemps, et fait retentir les forèts des cris aigus et durs, *tiacacan*, *tiacacan*, que l'on entend de loin, et qu'il jette sur-tout en volant par élans et par bonds. Il plonge, se relève et trace en l'air des arcs ondulés, ce qui n'empêche

* Voyez les planches enluminées, n° 371 et n° 879, le vieux mâle.

En latin, *picus martius;* en italien, *pico verde, picozo;* en allemand, *grun-specht;* en anglois, *green-wood pecker, green-wood spise, high-hoo, hew-hole, rain-fowl;* en suédois, *groen-spick, groen-gjoeling, wedknari;* en polonois, *dzieciol zielony;* en danois, *gron-spœt, gnul-spœt;* en lappon, *zhiaine;* en françois, *pic-mart, pic verd, pic jaune, picumart;* en Poitou, *picosseau;* en Périgord, *picolat;* en Guienne, *bivay;* en Picardie, *becquebo;* en quelques endroits, *pleu-pleu* ou *plui plui,* d'après un de ses cris.



LE PIC VERT.

L. Pouquet S.

pas qu'il ne s'y soutienne assez long-temps ; et quoiqu'il ne s'élève qu'à une petite hauteur, il franchit d'assez grands intervalles de terres découvertes pour passer d'une forêt à l'autre. Dans le temps de la pariade, il a, de plus que son cri ordinaire, un appel d'amour qui ressemble, en quelque manière, à un éclat de rire bruyant et continu, *tio ; tio, tio, tio, tio,* répété jusqu'à trente et quarante fois de suite *.

Le pic verd se tient à terre plus souvent que les autres pics, sur-tout près des fourmilières, où l'on est assez sûr de le trouver, et même de le prendre avec des lacets. Il attend les fourmis au passage, couchant sa longue langue dans le petit sentier qu'elles ont coutume de tracer et de suivre à la file ; et lorsqu'il sent sa langue couverte de ces insectes, il la retire pour les avaler : mais si les fourmis ne sont pas assez en mouvement,

* Aldrovande dit qu'il se tait en été, *æstate silere aiunt.* Apparemment qu'il reprend sa voix à l'automne ; car nous l'avons ouï dans cette saison remplir les bois de ses cris.

et lorsque le froid les tient encore renfermées, il va sur la fourmilière, l'ouvre avec les pieds et le bec, et, s'établissant au milieu de la brèche qu'il vient de faire, il les saisit à son aise, et avale aussi leurs chrysalides.

Dans tous les autres temps, il grimpe contre les arbres, qu'il attaque et qu'il frappe à coups de bec redoublés : travaillant avec la plus grande activité, il dépouille souvent les arbres secs de toute leur écorce ; on entend de loin ses coups de bec, et l'on peut les compter. Comme il est paresseux pour tout autre mouvement, il se laisse aisément approcher, et ne sait se dérober au chasseur qu'en tournant autour de la branche, et se tenant sur la face opposée. On a dit qu'après quelques coups de bec, il va de l'autre côté de l'arbre pour voir s'il l'a percé : mais c'est plutôt pour recueillir sur l'écorce les insectes qu'il a réveillés et mis en mouvement ; et ce qui paroît encore plus certain, c'est que le son rendu par la partie du bois qu'il frappe, semble lui faire connoître les endroits

creux où se nichent les vers qu'il recherche, ou bien une cavité dans laquelle il puisse se loger lui-même et disposer son nid.

C'est au cœur d'un arbre vermoulu qu'il le place, à quinze ou vingt pieds au-dessus de terre, et plus souvent dans les arbres de bois tendre, comme trembles ou marsauts, que dans les chênes. Le mâle et la femelle travaillent incessamment, et tour-à-tour, à percer la partie vive de l'arbre, jusqu'à ce qu'ils rencontrent le centre carié; ils le vident et le creusent, rejetant au-dehors avec les pieds les copeaux et la poussière du bois; ils rendent quelquefois leur trou si oblique et si profond, que la lumière du jour ne peut y arriver. Ils y nourrissent leurs petits à l'aveugle. La ponte est ordinairement de cinq œufs, qui sont verdâtres, avec de petites taches noires. Les jeunes pics commencent à grimper tout petits, et avant de pouvoir voler. Le mâle et la femelle ne se quittent guère, se couchent de bonne heure, avant les autres oiseaux, et restent dans leur trou jusqu'au jour.

Quelques naturalistes ont pensé que le pic verd est l'oiseau pluvial (*pluviæ avis*) des anciens, parce qu'on croit vulgairement qu'il annonce la pluie par un cri très-différent de sa voix ordinaire. Ce cri est plaintif et traîné, *plieu, plieu, plieu*, et s'entend de très-loin. C'est dans le même sens que les Anglois le nomment *rain-fowl* (oiseau de pluie), et que dans quelques unes de nos provinces, comme en Bourgogne, le peuple l'appelle *procureur du meunier* [1]. Ces observateurs prétendent même avoir reconnu dans le pic verd quelque pressentiment marqué du changement de la température et des autres affections de l'air; et c'est apparemment d'après cette prévision naturelle à cet oiseau, que la superstition lui a supposé des connoissances encore plus merveilleuses. Le pic tenoit le premier rang dans les auspices; son histoire, ou plutôt sa fable, mêlée à la mythologie des anciens héros du *Latium* [2], présente un être mys-

[1] Comme annonçant la pluie et la crue d'eau qui fait moudre le moulin.

[2] Picus, fils de Saturne, et père de Faunus, fut

térieux et augural, dont les signes étoient interprétés, les mouvemens significatifs et les apparitions fatales. Pline nous en offre un trait frappant, et qui montre en même temps dans les anciens Romains deux caractères qu'on croiroit incompatibles, l'esprit superstitieux et la grandeur d'ame *.

L'espèce du pic verd se trouve dans les deux continens; et quoiqu'assez peu nombreuse en individus, elle est très-répan-

aïeul du roi Latinus. Pour avoir méprisé l'amour de Circé, il fut changé en pic verd; il devint un des dieux champêtres sous le nom de *Picumnus*. Tandis que la louve allaitoit Romulus et Remus, on vit ce pic sacré se poser sur leur berceau.

* Un pic vint se poser sur la tête du préteur Ælius Tubero, tandis qu'il étoit assis sur son tribunal dans la place publique, et se laissa prendre à la main : les devins, consultés sur ce prodige, répondirent que l'empire étoit menacé de destruction si on relâchoit l'oiseau, et le préteur de mort si on le retenoit. Tubero à l'instant le déchira de ses mains : peu après, ajoute Pline, il accomplit l'oracle.

due. Le pic verd de la Louisiane est le même que celui d'Europe ; le pic verd des Antilles n'en est qu'une variété. M. Gmelin parle d'un pic verd cendré qu'il vit chez les Tunguses, qui est une espèce très-voisine ou une variété de celui d'Europe. Nous n'hésiterons pas de lui rapporter aussi le pic à tête grise de Norvége, donné par Edwards, et dont MM. Klein et Brisson ont fait une espèce particulière. Il ne diffère en effet de notre pic verd qu'en ce que ses couleurs sont plus pâles, et sa tête sans rouge décidé, quoiqu'il y en ait quelque teinte sur le front. Edwards remarque avec raison que cette diversité de couleurs provient uniquement de la différence des climats, qui influent sur le plumage des oiseaux comme sur le pelage des quadrupèdes, que le froid du pole blanchit ou pâlit également. M. Brisson fait encore une espèce particulière du pic jaune de Perse, lequel, suivant toute apparence, n'est aussi qu'un pic verd : il en a la taille et presque les couleurs. Aldrovande ne parle de ce pic jaune de Perse que sur une

figure qui lui fut montrée à Venise. Ce n'est point sur une notice aussi incertaine, et sur laquelle ce naturaliste paroît peu compter lui-même, qu'on doit établir une espèce particulière, et c'est même peut-être trop que de l'indiquer ici.

Belon a fait du pic noir une espèce de pic verd, et cette erreur a été adoptée par Ray, qui compte deux espèces de pic verd. Mais l'origine de ces méprises est dans l'abus du nom de *pic verd*, que les anciens ornithologistes et quelques modernes, tels que les traducteurs de Catesby et d'Edwards, appliquent indistinctement à tous les pics. Il en est de même du nom de *picus martius*, qu'ils donnent souvent aux pics en général, quoiqu'originairement il appartienne exclusivement au pic verd, comme oiseau dédié au dieu Mars.

Gesner a dit avec raison, et Aldrovande a tâché de prouver, que le *colios* d'Aristote est le pic verd; mais presque tous les autres naturalistes ont soutenu que le *colios* est le loriot. Nous croyons devoir discuter leurs opinions, tant pour

compléter l'histoire naturelle de ces oiseaux que pour expliquer deux passages d'Aristote qui présentent plus d'une difficulté.

Théodore Gaza traduit également par *galgulus* (loriot) un mot qui se trouve deux fois (du moins suivant sa leçon) au chapitre premier du livre IX d'Aristote ; mais il est évident qu'il se trompe au moins une, et que le *celeos* qui combat avec le *libyos* dans le premier passage, ne peut point être le même qui dans le second est ami du *libyos*. Ce dernier *celeos* habite les rives des eaux et les taillis *, genre de vie qui n'est point attribué au premier ; et pour qu'Aristote ne se contredise pas dans la même page, il faut lire dans le premier passage *colios* au lieu de *celeos*. Le *celeos* sera donc un oiseau d'eau ou de rivage ; et le *colios* sera ou le loriot, comme l'a rendu Gaza, et comme l'ont répété les nomenclateurs, ou le pic verd, comme l'ont soutenu Gesner

* Παρὰ ποταμὸν καὶ λόχμας (*juxta amnes et fruteta*), en quoi Gaza s'est encore trompé de rendre *fruteta et nemora*.

et Aldrovande. Or, par la comparaison du second passage d'Aristote, où il parle plus amplement du *colios*, tout ce qu'il lui attribue, comme la grandeur approchante de la tourterelle, la voix forte, etc., convient parfaitement au pic verd; et il y a même un trait qui ne convient qu'à lui; savoir, l'habitude de frapper les arbres à coups de bec, et d'y chercher sa nourriture. De plus, le mot *chloron* dont ce philosophe se sert pour marquer la couleur du *colios*, signifie plutôt *verd* qu'il ne signifie *jaune*, comme l'a rendu Gaza; et si l'on considère après cela qu'Aristote, en cet endroit, parle du *colios* après deux pics, et avant le grimpereau, on ne pourra guère douter qu'il n'ait entendu le pic verd, et non pas le loriot.

Albert et Scaliger ont assuré que le pic verd apprend à parler, et qu'il articule quelquefois parfaitement la parole; Willughby le nie avec raison: la structure de la langue des pics, longue comme un ver, paroît se refuser entièrement au mécanisme de l'articulation des sons; outre que leur caractère sauvage et indocile les

rend peu susceptibles d'éducation, car l'on ne peut guère nourrir en domesticité des oiseaux qui ne vivent que des insectes cachés sous les écorces.

Selon Frisch, les mâles seuls ont du rouge sur la tête. Klein dit la même chose. Salerne prétend qu'ils se trompent, et que les petits ont tous le dessus de la tête rouge, même dans le nid. Suivant l'observation de Linnæus, ce rouge varie, et paroît mêlé, tantôt de taches noires, tantôt de grises, et quelquefois sans taches dans différens individus. Quelques uns, et ce sont vraisemblablement les vieux mâles, prennent du rouge dans les deux moustaches noires qui partent des angles du bec, et ils ont en tout les couleurs plus vives, comme on le voit dans celui qui est représenté dans nos planches enluminées, n°. 879.

Frisch raconte qu'en Allemagne, pendant l'hiver, le pic verd fait ravage dans les ruches d'abeilles. Nous doutons de ce fait, d'autant qu'il reste bien peu de ces oiseaux en France pendant l'hiver, si même il en reste aucun; et comme il

fait encore plus froid en Allemagne, nous ne voyons pas pourquoi ils y resteroient de préférence.

En les ouvrant, on leur trouve ordinairement le jabot rempli de fourmis. Il n'y a point de cœcum, et tous les oiseaux de ce genre en manquent également; mais en place du cœcum, il y a un renflement dans l'intestin. La vésicule du fiel est grande; le tube intestinal est long de deux pieds. Le testicule droit est rond; le gauche oblong et courbé en arc, ce qui est naturel, et non accidentel, comme il a été vérifié sur un grand nombre d'individus.

Mais le mécanisme de la langue du pic a été un sujet d'admiration pour tous les naturalistes. Borelli et Aldrovande ont décrit la forme et le jeu de cet organe. *Olaüs Jacobœus* dans les *Actes de Copenhague*, et Méry dans les *Mémoires de l'académie des sciences* de Paris, en ont donné la curieuse anatomie. La langue du pic verd, proprement dite, n'est que cette pointe osseuse qui ne paroît en faire que l'extrémité : ce que l'on prend pour la

langue est l'os hyoïde lui-même engagé dans un fourreau membraneux et prolongé en arrière en deux longs rameaux, d'abord osseux, puis cartilagineux, lesquels, après avoir embrassé la trachée-artère, fléchissent, se courbent sur la tête, se couchent dans une rainure tracée sur le crâne, et vont s'implanter dans le front à la racine du bec. Ce sont ces deux rameaux ou filets élastiques, garnis d'un appareil de ligamens et de muscles extenseurs et rétracteurs, qui fournissent à l'alongement et au jeu de cette espèce de langue. Tout le faisceau de cet appareil est enveloppé, comme dans une gaine, d'une membrane qui est le prolongement de celle dont la mandibule inférieure du bec est tapissée, de manière qu'elle s'étend et se défile comme un ver lorsque l'os hyoïde s'élance, et qu'elle se ride et se replisse en anneaux quand cet os se retire. La pointe osseuse, qui tient seule la place de la véritable langue, est implantée immédiatement sur l'extrémité de cet os hyoïde, et recouverte d'un cornet écailleux hérissé de petits crochets

tournés en arrière; et afin qu'il ne manque rien à cette espèce d'aiguillon pour retenir comme pour percer la proie, il est naturellement enduit d'une glu que distillent, dans le fond du bec, deux canaux excrétoires venant d'une double glande. Cette structure est le modèle de celle de la langue de tous les pics. Sans l'avoir vérifié sur tous, nous le conclurons du moins par analogie, et même nous croyons qu'on peut l'étendre à tous les oiseaux qui lancent leur langue en l'alongeant.

Le pic verd a la tête fort grosse et la faculté de relever les petites plumes rouges qui en couvrent le sommet, et c'est de là que Pline lui prête une huppe. On le prend quelquefois à la pipée, mais c'est par une espèce de hasard; il y vient moins répondant à l'appeau qu'attiré par le bruit que fait le pipeur en frappant contre l'arbre qui soutient sa loge, et qui ressemble assez au bruit que fait un pic avec son bec. Quelquefois il se prend par le cou aux sauterelles, en grimpant le long du piquet. Mais c'est un mauvais

gibier : ces oiseaux sont toujours extrêmement maigres et secs, quoiqu'Aldrovande dise qu'on en mange en hiver à Bologne, et qu'ils sont alors assez gras; ce qui nous apprend du moins qu'il en reste en Italie dans cette saison, tandis qu'ils disparoissent alors dans nos provinces de France.

# OISEAUX ÉTRANGERS
## DE L'ANCIEN CONTINENT
## QUI ONT RAPPORT AU PIC VERD.

## LE PALALACA,
## OU
## GRAND PIC VERD DES PHILIPPINES.

*Première espèce.*

CAMEL, dans sa notice des oiseaux des Philippines, et Gemelli Carreri, s'accordent à placer dans ces îles une espèce de pic verd qu'ils disent grand comme une poule; ce qui doit s'entendre apparemment de la longueur, comme nous le remarquerons aussi au sujet du grand pic noir, et non de la masse du corps. Ce pic, nommé *palalaca* par les insulaires, est appelé par les Espagnols *herrero*, ou

*le forgeron*, à cause du grand bruit qu'il fait en frappant les arbres à coups redoublés, et qui s'entendent, dit Camel, à trois cents pas. Sa voix est grosse et rauque; sa tête rouge et huppée; le verd fait le fond de son plumage; et son bec, qui est d'une solidité à toute épreuve, lui sert à creuser les arbres les plus durs pour y placer son nid.

---

# AUTRE PALALACA*,

## OU

# PIC VERD TACHETÉ DES PHILIPPINES.

*Seconde espèce.*

Ce second pic des Philippines est tout différent du précédent par la grandeur et par les couleurs. M. Sonnerat l'appelle *pic grivelé*. Il est de grandeur moyenne entre l'épeiche et le pic verd, et plus approchant de la taille de ce dernier. Sur chaque plume, dans tout le devant du corps, on voit une tache d'un blanc terne encadrée de brun noirâtre; ce qui forme à l'œil un assez riche émail. Le manteau des ailes est d'un roux teint de jaune aurore, qui devient sur le dos d'un

* Voyez les planches enluminées, nº 691.

aurore plus brillant et tirant au rouge. Le croupion est rouge de carmin; la queue est d'un gris roussâtre; et la tête est chargée d'une huppe ondée de roux jaunâtre sur son fond brun.

---

# LE PIC VERD DE GOA *.

*Troisième espèce.*

Ce pic verd d'Asie est moins grand que le pic verd d'Europe. La coiffe rouge de sa tête, troussée en huppe et en arrière, est bordée à la tempe d'une raie blanche qui s'élargit sur le haut du cou ; une zone noire descend depuis l'œil, et, traçant un zigzag, tombe jusque sur l'aile ; les petites couvertures sont également noires ; une belle tache d'un jaune doré couvre le reste de l'aile, et se termine en jaune verdâtre sur les petites pennes ; les grandes sont comme dentelées de taches d'un blanc verdâtre sur un fond noir ; la queue est noire ; le ventre, la poitrine et le devant du cou, jusque sous le bec, sont entremêlés et comme maillés légèrement

* Voyez les planches enluminées, nº 696.

de blanc et de noir. Tous ces effets sont très-bien rendus dans notre planche enluminée; et ce pic est un de ceux dont le plumage est le plus beau : il a beaucoup de rapports avec le suivant; la ressemblance, jointe à la proximité des climats, nous porteroit aisément à croire que ces deux espèces sont très-voisines, ou même n'en font qu'une.

---

## LE PIC VERD DE BENGALE [1].

*Quatrième espèce.*

Il est de la même taille que le pic verd de Goa, et lui ressemble assez. Le jaune doré des ailes a plus d'étendue dans celui de Bengale, et couvre aussi le dos ; une ligne blanche, prise de l'œil, descend au côté du cou, comme le zigzag noir de celui de Goa. La huppe, quoique plus étalée, ne se trouve qu'au derrière de la tête [2], dont le sommet et le devant sont couverts de petites plumes noires, tachetées joliment de gouttes blanches. Même plumage dans ces deux oiseaux sous le bec et sur la gorge ; la poitrine et l'estomac sont blancs, traversés et maillés de noirâtre et de brun, mais moins dans celui-ci que

[1] Voyez les planches enluminées, n° 695.

[2] Caractère plus remarquable que celui du noir qui se trouve au haut du cou sous cette huppe, et dont M. Linnæus se sert pour désigner ce pic, *nuchâ nigrâ*.

dans le précédent. Ces différences légères ne distingueroient peut-être pas assez ces deux espèces, sans celle du bec, qui dans le pic de Goa est d'un tiers plus long que dans celui de Bengale.

Nous rapporterons à ce dernier, non seulement le pic verd de Bengale de M. Brisson, mais encore son pic du cap de Bonne-Espérance, qui ressemble beaucoup plus à notre pic de Bengale que le premier de ces deux pics donnés par M. Brisson : la raison en est, ce me semble, que la description de celui du cap de Bonne-Espérance est faite d'après nature, et que celle de l'autre a été tirée sur la figure d'Edwards, qui est bien celle de notre pic verd de Bengale, et qui n'en diffère qu'en ce qu'il est un peu plus grand. Mais Albin, qui a décrit le même oiseau, le fait plus grand que celui d'Edwards, et lui donne la grandeur du pic verd d'Europe; ce qui est en effet la taille de ce pic de Bengale. Quoi qu'il en soit, ces petites différences de taille et de couleurs ne nous empêchent pas de reconnoître le même oiseau sous ces trois descriptions.

# LE GOERTAN,

## OU

## PIC VERD DU SÉNÉGAL *.

*Cinquième espèce.*

Ce pic, appelé au Sénégal *goertan*, est moins grand que le pic verd, et ne l'est guère plus que l'épeiche. Le dessus du corps du goertan est d'un gris brun, teint de verdâtre sombre, tacheté sur les ailes d'ondes d'un blanc obscur, et coupé sur la tête et le croupion par deux plaques d'un beau rouge; tout le dessous du corps est d'un gris lavé de jaunâtre. Cette espèce et les deux suivantes n'étoient pas connues des naturalistes.

* Voyez les planches enluminées, nº 320.

# LE PETIT PIC RAYÉ DU SÉNÉGAL *.

*Sixième espèce.*

Ce pic n'est pas plus gros qu'un moineau : il a le dessus de la tête rouge ; un demi-masque brun lui passe sur le front et s'étend derrière l'œil ; le plumage ondulé sur le devant du corps présente de petits festons alternativement gris brun et blanc obscur ; le dos est d'un beau fauve jaune doré, qui teint également les grandes pennes de l'aile, dont les couvertures, ainsi que le croupion, sont verdâtres. Quoique fort au-dessous des pics d'Europe pour la grandeur, ce pic d'Afrique n'est pas, à beaucoup près, comme nous le verrons, le plus petit de cette grande famille.

* Voyez les planches enluminées, n° 345, fig. 2.

# LE PIC A TÊTE GRISE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE *.

*Septième espèce.*

PRESQUE tous les pics ont le plumage bariolé; celui-ci seul n'a point de couleurs opposées ou tranchées : du brun olivâtre obscur couvre le dos, le cou et la poitrine; le reste du plumage est d'un gris foncé, et cette couleur grise est seulement plus claire sur la tête; on voit une teinte de rouge sur l'origine de sa queue. Ce pic n'est pas aussi grand qu'une alouette.

* Voyez les planches enluminées, nº 786, fig. 2.

# OISEAUX DU NOUVEAU CONTINENT QUI ONT RAPPORT AU PIC VERD.

## LE PIC RAYÉ DE SAINT-DOMINGUE *.

*Première espèce.*

M. Brisson donne deux fois ce même oiseau, d'abord sous le nom de *pic rayé de Saint-Domingue*, et ensuite sous celui de *petit pic rayé de Saint-Domingue*, en le disant moins gros que le premier, quoique dans le détail les dimensions qu'il donne se trouvent être les mêmes; et tout en observant que le second pourroit bien

* Voyez les planches enluminées, nº 614, sous le nom de *pic rayé à tête noire de Saint-Domingue*, et nº 281.

n'être que la femelle du premier, il ne laisse pas d'en faire deux espèces différentes. Mais il ne faut que jeter un coup d'œil sur les planches enluminées, nos 614 et 281, pour se convaincre que les deux variétés qui y sont représentées, ne marquent de différences que celles qui peuvent appartenir au sexe ou à l'âge. Dans le premier, le sommet de la tête est noir, la gorge grise, la teinte olive du corps est plus claire, et les raies noires du dos sont moins larges que dans le second, qui a tout le haut de la tête rouge, et le devant du corps assez terne, avec la gorge blanche : mais, du reste, la forme et le plumage se ressemblent parfaitement. Ce pic rayé de Saint-Domingue est à peu près de la grosseur de notre épeiche ou pic varié : tout son manteau est coupé transversalement de bandes noires et olive ; la teinte verte se marque sur le gris du ventre, et plus vivement sur le croupion, dont l'extrémité est rouge ; la queue est noire.

# LE PETIT PIC OLIVE
## DE SAINT-DOMINGUE.

*Seconde espèce.*

Ce petit pic a six pouces de longueur, et il est à peu près de la grosseur de l'alouette : il a le sommet de la tête rouge, dont les côtés sont d'un gris roussâtre ; tout le manteau est olive jaunâtre ; tout le dessous du corps est rayé transversalement de blanchâtre et de brun ; les pennes de l'aile, olivâtres comme le dos, du côté extérieur, ont l'intérieur brun et dentelé d'un bord de taches blanchâtres engrenées assez profondément, caractère qui l'assimile encore au pic verd ; les plumes de la queue sont d'un gris mélangé de brun. Malgré sa petite taille, ce pic ne laisse pas d'être des plus robustes ; il perce les arbres les plus durs. C'est à lui que se rapporte cette notice extraite de l'*Histoire*

*des aventuriers flibustiers* : « Le charpen-
« tier est un oiseau qui n'est pas plus gros
« qu'une alouette ; il a le bec long d'en-
« viron un pouce, et si dur, que, dans
« un jour de temps, il perce un palmiste
« jusqu'au cœur. Il est à remarquer que
« le bois de cet arbre est si dur, que les
« meilleurs instrumens de fer rebroussent
« dessus. »

---

# LE GRAND PIC RAYÉ DE CAYENNE *.

*Troisième espèce.*

Nous ne faisons aucun doute que ce pic ne soit le même que le *pic varié huppé d'Amérique*, décrit incomplétement par M. Brisson, sur un passage de Gesner. La huppe d'un fauve doré ou plutôt d'un rouge aurore, la tache pourpre à l'angle du bec, les plumes fauves et noires dont tout le corps est alternativement varié, sont des caractères suffisans pour le faire reconnoître ; et la grandeur donnée, qui est celle du pic verd, convient à ce grand pic rayé de Cayenne. Son plumage est très-richement émaillé par le fauve jaunâtre et le beau noir qui s'y entremêlent en ondes, en taches et en festons ; un espace

* Voyez les planches enluminées, n° 719.

blanc dans lequel l'œil est placé, et un toupet noir sur le front, donnent du caractère à la physionomie de cet oiseau, et la huppe rouge et la moustache pourpre semblent la relever encore.

---

# LE PETIT PIC RAYÉ DE CAYENNE *.

*Quatrième espèce.*

Entre les pics rayés que M. Brisson range tous à la suite de l'épeiche ou pic varié, il en est plusieurs qui appartiennent certainement au pic verd. Cela est sensible pour les pics rayés de Saint-Domingue et de Cayenne que nous venons de décrire, et pour celui-ci. En effet, ces trois pics portent tous un reste de la teinte de verd jaunâtre, plus ou moins obscure, qui caractérise le pic verd; et les raies ondulées qui s'étendent sur le plumage, semblent prolongées sur le modèle de celles dont l'aile du pic verd est marquée.

Le petit pic rayé de Cayenne a sept pouces cinq lignes de longueur; il a beau-

* Voyez les planches enluminées, n° 513.

coup de rapport dans les couleurs avec le pic rayé de Saint-Domingue, mais il est moins grand : des bandes noires ondulées s'étendent sur le fond gris brun olivâtre de son plumage ; le gris dentelé de noir couvre encore les deux plumes extérieures de la queue de chaque côté ; les six autres sont noires ; l'occiput est rouge ; le front et la gorge sont noirs ; seulement ce noir est coupé par une tache blanche tracée sous l'œil et prolongée en arrière.

---

## LE PIC JAUNE DE CAYENNE *.

*Cinquième espèce.*

Les espèces d'oiseaux qui cherchent la solitude et ne peuvent vivre qu'au désért, sont multipliées dans les vastes forêts du nouveau monde, d'autant plus que l'homme s'est encore moins emparé de ces antiques domaines de la Nature. Nous avons jusqu'à dix espèces de pics venus des bois de la Guiane, et les pics jaunes paroissent propres et particuliers à cette région. La plupart de ces espèces sont encore peu connues des naturalistes, et Barrère n'a fait qu'en indiquer quelques unes. Le premier de ces pics, que M. Brisson a décrit sous le nom de *pic blanc*, a le plumage du corps d'un jaune tendre; la queue noire; les grandes pennes

* Voyez les planches enluminées, nº 509.

de l'aile brunes, et les moyennes rousses, et non pas noires, comme on les a, par méprise, représentées dans la planche enluminée ; les couvertures des ailes sont d'un gris brun, et frangées de blanc jaunâtre. Ce pic est huppé jusque sur le cou : dans le jaune pâle qui colore cette huppe, ainsi que toute la tête, tranche vivement le rouge de ses moustaches. Ces deux pinceaux rouges et sa belle huppe lui donnent une physionomie remarquable, et la couleur douce et peu commune de son plumage en fait, dans son genre, un oiseau distingué. Les créoles de Cayenne l'appellent *le charpentier jaune ;* il est moins grand que notre pic verd, et sur-tout beaucoup moins épais ; sa longueur est de neuf pouces. Il fait son nid dans les grands arbres dont le cœur est pourri, après avoir percé horizontalement jusqu'à la cavité, et continue son excavation en descendant jusqu'à un pied et demi plus bas que l'ouverture. Au fond de cet antre obscur, la femelle pond trois œufs blancs et presque ronds. Les petits éclosent au commencement d'avril. Le mâle partage

la sollicitude de la femelle, et, en son absence, se tient constamment à l'embouchure de sa galerie horizontale. Son cri est un sifflement en six temps, dont les premiers accens sont monotones, et les deux ou trois derniers plus graves. La femelle n'a pas aux côtés de la tête cette bande de rouge vif que porte le mâle.

On trouve dans cette espèce une variété dont les individus ont toutes les petites couvertures des ailes d'un beau jaune, et les grandes bordées de cette couleur; dans quelques autres individus, tels apparemment que celui que M. Brisson a décrit, tout le plumage décoloré et d'une teinte affoiblie n'offre plus qu'un blanc sale et jaunâtre.

# LE PIC MORDORÉ *.

*Sixième espèce.*

Un beau rouge vif, brillant et doré, forme un superbe habillement à ce pic, presque aussi grand que le pic verd, mais de taille moins forte ; une longue huppe jaune en effilés pendans lui couvre la tête et se jette en arrière ; des angles du bec partent deux moustaches d'un beau rouge clair et bien tracé entre l'œil et la gorge ; quelques gouttes blanches et citrines enrichissent et varient le fond roux du milieu du manteau ; le croupion est jaune, et la queue noire. La femelle, dans cette espèce comme dans celle du pic jaune des mêmes contrées, n'a pas de rouge sur les joues. Un individu envoyé de Cayenne, et placé au Cabinet du roi, sous le nom de *pic roux tacheté de Cayenne*, paroît être cette femelle.

* Voyez les planches enluminées, n° 524, sous le nom de *pic jaune tacheté de Cayenne*.

# LE PIC A CRAVATE NOIRE *.

*Septième espèce.*

C'est encore ici un de ces charpentiers jaunes des créoles de Cayenne. Il porte un beau plastron noir qui lui engage le cou par-derrière, en couvre tout le devant comme une cravate, et tombe sur la poitrine ; le reste du dessous du corps est d'un fauve roussâtre, ainsi que la gorge et toute la tête, qui est huppée jusque sur le cou ; le dos est d'un roux vif ; l'aile est de la même couleur, mais traversée dans les pennes de quelques traits noirs assez distans ; quelques uns de ces traits s'étendent sur la queue, dont la pointe est noire, et que la planche enluminée représente un peu trop courte. La grandeur de ce pic de Cayenne est la même que celle du pic jaune, et la même

* Voyez les planches enluminées, nº 863.

encore que celle du pic mordoré de ce contrées : tous trois ont le corps mince e sont huppés de même ; en sorte que ce trois espèces paroissent avoir beaucou d'affinité. Les naturels de la Guiane leu donnent, en langue garipanne, le nom commun de *toucoumari*. Il paroît que c pics sont aussi grands travailleurs que l autres, et que ces oiseaux charpentie se trouvent également à Saint-Domingu puisque le P. Charlevoix assure que sou vent des bois employés aux édifices dan cette île se sont trouvés tellement cribl des trous de ces charpentiers sauvages qu'ils ont paru hors de service.

---

# LE PIC ROUX*.

*Huitième espèce.*

Il y a dans le plumage de ce petit pic une singularité; c'est que la teinte du dessous du corps est plus forte que celle du dessus, au contraire de tous les autres oiseaux : un roux plus ou moins sombre ou clair en fait tout le fond; ce roux est foncé sur les ailes, plus lavé sur le croupion et le dos, plus chargé sur la poitrine et le ventre, et mêlé sur tout le corps d'ondes noires très-pressées, et qui font l'effet du plus bel émail; la tête est d'un roux éclairci, et traversé de petites ondes noires. Ce pic, qu'on trouve à Cayenne, n'est guère plus grand que le torcol; mais il est un peu plus épais : son plumage, quoique composé de deux teintes sombres, est cependant un des plus beaux et des plus agréablement variés.

* Voyez les planches enluminées, n° 694.

# LE PETIT PIC A GORGE JAUNE *.

*Neuvième espèce.*

Ce pic n'est pas plus gros que le torcol. Le fond de son plumage est d'un brun teint d'olivâtre, avec de petites taches blanches en écailles sur le devant du corps, jusque sous la gorge, qu'un beau jaune enveloppe, en se portant sous l'œil et sur le haut du cou; une calotte rouge couvre le sommet de la tête, et une moustache de cette couleur affoiblie se trace aux angles du bec. Ce pic, comme les précédens, se trouve à la Guiane.

* Voyez les planches enluminées, n° 784.

# LE TRÈS-PETIT PIC DE CAYENNE *.

*Dixième espèce.*

CET oiseau, aussi petit que notre roitelet, est le nain de la grande famille des pics. Ce n'est point un grimpereau, mais un véritable pic au bec droit et quarré. Son cou et sa poitrine ondés distinctement de zones noires et blanches, son dos brun, tacheté de gouttes blanches ombrées de noir, ces mêmes taches beaucoup plus serrées et plus fines sur le beau noir qui couvre le haut du cou, enfin une petite tête dorée comme celle du roitelet, en font un oiseau aussi joli qu'il est délicat. Tout le blanc de son plumage n'est pas pur, mais couvert d'une ombre jaunâtre qui se marque plus vers la queue,

* Voyez les planches enluminées, n° 786, fig. 1.

et jusque sur le brun des ailes et du dos. Ce petit oiseau, autant du moins qu'on en peut juger sur sa dépouille, est plus leste et plus gai que tous les autres pics: il semble que la Nature l'ait dédommagé de sa petitesse en lui accordant plus de vivacité, de légéreté, et toutes les ressources qu'elle donne aux êtres foibles. On le trouve communément de compagnie avec les grimpereaux, et il va comme eux grimpant contre le tronc des arbres, et se suspendant aux branches.

---

# LE PIC AUX AILES DORÉES *.

*Onzième espèce.*

En plaçant ce bel oiseau à la suite de la famille du pic verd, nous remarquerons d'abord qu'il semble sortir et s'éloigner du genre même des pics par ses habitudes, comme par quelques traits de conformation. En effet, Catesby, qui l'a observé à la Caroline, dit qu'il se tient le plus souvent à terre, et ne grimpe pas contre le tronc des arbres, mais se perche sur leurs branches comme les autres oiseaux : cependant il a les doigts disposés deux en avant, deux en arrière, comme les pics ; comme eux, les plumes de la queue roides et rudes ; et par une singularité qui lui est propre, la côte de chacune est terminée par deux petits filets : mais son bec s'éloigne de la forme du bec

* Voyez les planches enluminées, nº 693, sous le nom de *pic rayé du Canada*.

des pics ; il n'est point taillé quarrément, mais arrondi et un peu courbé, ni terminé en ciseau, mais en pointe. L'on voit donc que si cette espèce tient au genre des pics par les pieds et la queue, elle s'en éloigne par la forme du bec et par les habitudes naturelles, qui sont une suite nécessaire de la conformation de ce principal organe des oiseaux. Celui-ci semble faire une espèce moyenne entre le pic et le coucou, avec lequel quelques naturalistes l'ont rangé : c'est un exemple de plus de ces nuances que la Nature a mises par-tout entre ses productions. Ce pic demi-coucou est à peu près grand comme le pic verd, et remarquable par une belle forme et de belles couleurs, disposées d'une manière élégante ; des taches noires en croissant et en cœur parsèment l'estomac et le ventre sur un fond blanc ombré de roussâtre ; le devant du çou est d'un cendré vineux ou lilas, et sur le milieu de la poitrine est une large zone noire en croissant ; le croupion est blanc ; la queue, noire en-dessus, est doublée en-dessous d'un beau jaune feuille

morte ; le dessus de la tête et le haut du cou sont d'un gris plombé, et à l'occiput est une belle tache écarlate ; des angles du bec partent deux grandes moustaches noires qui descendent sur les côtés du cou ; la femelle ne porte pas ces moustaches ; le dos, fond brun, est moucheté de noirâtre : les grandes pennes de l'aile sont de cette même couleur ; mais ce qui les relève et qui suffit seul pour distinguer cet oiseau, c'est que la côte de toutes ces pennes est d'une vive couleur d'or. Cet oiseau se trouve en Canada et en Virginie, aussi-bien qu'à la Caroline.

---



LE PIC NOIR.

L. Pauquet S.

# LE PIC NOIR *.

La seconde espèce de pic qui se trouve en Europe, est celle du pic noir; elle paroît confinée dans quelques contrées particulières, et sur-tout en Allemagne. Les Grecs néanmoins connoissent, comme nous, trois espèces de pics; Aristote les indique toutes trois. L'une, dit-il, moindre que le merle, c'est le pic varié ou l'épeiche; l'autre, plus grande que le merle, et qu'il appelle ailleurs *colios*, et c'est notre pic verd; la troisième enfin, qu'il dit presque égale à la poule en grandeur, ce qu'il faut entendre de la longueur et non de l'épaisseur du corps, et c'est notre pic noir, le plus grand de tous les pics de l'ancien continent. Il a seize pouces de longueur du bout du bec à l'ex-

* Voyez les planches enluminées, n° 296.

En italien, *picchio*, *sgiaia*; en anglois, *great black wood-pecker*; en allemand, *holtz krae*, *krae-specht*, *grosser specht*, *schwartzer-specht*, *holtzhum*.

trémité de la queue; le bec, long de deux pouces et demi, est de couleur de corne; une calotte d'un rouge vif couvre le sommet de la tête; le plumage de tout le corps est d'un noir profond. Les noms de *krae-specht* et de *holtz-krae*, pic-corneille, corneille de bois, que lui donnent les Allemands, désignent en même temps sa couleur et sa taille.

On le trouve dans les hautes futaies, sur les montagnes en Allemagne, en Suisse et dans les Vosges. Il n'est pas connu dans la plupart de nos provinces de France, et il ne vient guère dans les pays de plaine. Willughby assure qu'il ne se trouve point en Angleterre. En effet, cet oiseau de forêt a dû quitter une contrée trop découverte et trop dénuée de bois : c'est la seule cause qui l'ait pu bannir de l'Angleterre comme de la Hollande, où l'on assure qu'il ne se trouve pas; car on le voit dans des climats plus septentrionaux, et jusqu'en Suède: mais on ne peut guère deviner pourquoi il ne se trouveroit pas en Italie, où Aldrovande dit ne l'avoir jamais vu.

Il y a aussi dans la même contrée des cantons que le pic noir affecte de préférence, et ce sont les lieux solitaires et sauvages. Frisch nomme une forêt de Franconie, fameuse par la quantité des pics noirs qui l'habitent *. Ils ne sont pas si communs dans le reste de l'Allemagne. L'espèce en général paroît peu nombreuse, et il est rare que, dans une étendue de demi-lieue, on rencontre plus d'un couple de ces oiseaux. Ils sont cantonnés dans un certain arrondissement qu'ils ne quittent guère, et où l'on est presque sûr de les retrouver toujours.

Cet oiseau frappe contre les arbres de si grands coups de bec, qu'on l'entend, dit Frisch, d'aussi loin qu'une hache. Il les creuse profondément pour se loger dans le cœur, où il se met fort au large: On voit souvent au pied de l'arbre, sous son trou, un boisseau de poussière et de petits copeaux. Quelquefois il creuse et excave l'intérieur des arbres, au point qu'ils sont bientôt rompus par les vents:

* La forêt de Spessert.

cet oiseau feroit donc grand tort aux forêts si l'espèce en étoit plus nombreuse. Il s'attache de préférence aux arbres dépérissans. Les gens soigneux de leurs bois cherchent à le détruire ; car il ne laisse pas d'attaquer aussi beaucoup d'arbres sains. M. Deslandes, dans son *Essai sur la marine des anciens*, se plaint de ce qu'il y avoit peu d'arbres propres à fournir des rames de quarante pieds de long, sans être percés de trous faits par les pics *.

Le pic noir pond au fond de son trou deux ou trois œufs blancs, et cette couleur est celle des œufs de tous les pics, suivant Willughby. Celui-ci se voit rarement à terre ; les anciens ont même dit qu'aucun pic n'y descendoit, et en effet ils n'y descendent pas souvent. Quand ils grimpent contre les arbres, le long doigt postérieur se trouve tantôt de côté, et tantôt en avant ; ce doigt est mobile dans son articulation avec le pied, et peut se

* Mais M. Deslandes se trompe beaucoup au même endroit, lorsqu'il dit que le pic se sert de sa langue comme d'une tarière pour percer les plus gros arbres.

prêter à toutes les positions nécessaires au point d'appui, et favorables à l'équilibre. Cette faculté est commune à tous les pics.

Lorsque le pic noir a percé son trou et s'est ouvert l'entrée d'un creux d'arbre, il y pousse un grand cri ou sifflement aigu et prolongé qui retentit au loin ; il fait entendre aussi par intervalles un craquement ou plutôt un frôlement qu'il fait avec son bec en le secouant et le frottant rapidement contre les parois de son trou.

La femelle diffère du mâle par sa couleur ; elle est d'un noir moins profond, et n'a de rouge qu'à l'occiput, et quelquefois elle n'en a point du tout. On observe que le rouge descend plus bas sur la nuque du cou dans quelques individus, et ce sont les vieux mâles.

Le pic noir disparoît pendant l'hiver. Agricola croit qu'il demeure caché dans des trous d'arbre ; mais Frisch assure qu'il part et fuit la rigueur de la saison, pendant laquelle toute subsistance lui manque, parce que, dit-il, les vers du bois s'enfoncent alors davantage, et que

les fourmilières restent ensevelies sous la glace ou la neige.

Nous ne connoissons aucun oiseau dans l'ancien continent, ni en Asie ni en Afrique, dont l'espèce ait du rapport avec celle du pic noir d'Europe, et il semble qu'il nous soit arrivé du nouveau continent, où l'on trouve plusieurs espèces qu'on doit rapporter presque immédiatement à celle de notre pic noir. Voici l'énumération de ces espèces.

---

# OISEAUX

# DU NOUVEAU CONTINENT

## QUI ONT RAPPORT AU PIC NOIR.

## LE GRAND PIC NOIR A BEC BLANC[1].

*Première espèce.*

Ce pic se trouve à la Caroline, et il est plus grand que celui d'Europe, et même plus grand que tous les oiseaux de ce genre ; il égale ou surpasse la corneille[2]. Son bec, d'un blanc d'ivoire, est long

[1] Voyez les planches enluminées, n° 690.

[2] M. Brisson avoit apparemment mesuré un individu fort petit, lorsqu'il ne donne à ce pic que seize pouces : celui du Cabinet du roi, représenté dans la planche, en a dix-huit.

de trois pouces, et cannelé dans toute sa longueur. Ce bec est si tranchant et si fort, dit Catesby, que dans une heure ou deux l'oiseau taille souvent un boisseau de copeaux : aussi les Espagnols l'ont-ils nommé *carpenteros*, le charpentier.

Sa tête est ornée par-derrière d'une grande huppe écarlate, divisée comme en deux touffes, dont l'une est tombante sur le cou, et l'autre relevée ; celle-ci est couverte par de longs filets noirs qui partent du sommet de la tête, qu'ils recouvrent en entier; car les plumes écarlates ne prennent qu'en arrière : une raie blanche, en descendant sur le côté du cou, et faisant un angle sur l'épaule, va se rejoindre au blanc qui couvre le bas du dos et les pennes moyennes de l'aile ; tout le reste du plumage est d'un noir pur et profond.

Il creuse son nid dans les plus gros arbres, et fait sa couvée dans la saison des pluies. Ce grand pic à bec blanc se trouve dans des climats encore plus chauds que celui de la Caroline ; car nous le

reconnoissons dans le *picus imbrifœtus* de Nieremberg et le *quatotomomi* de Fernandès, quoique la grandeur totale soit mal désignée par ces auteurs, et qu'il y ait quelques différences qui semblent indiquer une variété dans l'espèce; mais le bec blanc, long de trois pouces, la caractérise assez. Ce pic habite, dit Fernandès, les plages qui avoisinent la mer du Sud. Les Américains des contrées septentrionales font avec les becs de ces pics des couronnes pour leurs guerriers; et comme ils n'ont point de ces oiseaux dans leur pays, ils les achètent des habitans du Sud, et donnent jusqu'à trois peaux de chevreuil pour un bec de pic.

# LE PIC NOIR A HUPPE ROUGE *.

*Seconde espèce.*

Ce pic, qui est assez commun à la Louisiane, se trouve également à la Caroline et à la Virginie : il ressemble fort au précédent ; mais il n'a pas le bec blanc, et il est un peu moins grand, quoiqu'il le soit un peu plus que le pic noir d'Europe. Le sommet de la tête, jusque sur les yeux, est orné d'une grande huppe écarlate, troussée en une seule touffe, et jetée en arrière en forme de flamme ; au-dessous règne une bande noire dans laquelle l'œil est placé ; une moustache rouge part de la racine du bec, et tranche sur les côtés noirs de la tête ; la gorge est blanche ; une bandelette de cette même couleur passe entre l'œil et la moustache, et s'étend

* Voyez les planches enluminées, nº 718.

sur le cou jusque sur l'épaule : tout le reste du corps est noir, avec quelques légères marques de blanc dans l'aile, et une plus grande tache de cette couleur sur le milieu du dos ; dessous le corps, le noir est un peu moins profond, et mêlé d'ondes grises. Dans la femelle, le devant de la tête est brun, et il n'y a de plumes rouges que sur la partie postérieure de la tête.

Catesby dit que ces oiseaux, non contens des insectes qu'ils tirent des arbres pourris dont ils font leur pâture ordinaire, attaquent encore les plantes de maïs et en détruisent beaucoup, parce que l'humidité qui entre par les trous qu'ils font dans l'enveloppe, gâte le grain qu'elle renferme : mais n'est-ce pas plutôt pour trouver quelque espèce de vers cachés dans les enveloppes du maïs que pour en manger le grain ? car aucun oiseau de ce genre ne se nourrit de graine.

Nous ne pouvons mieux rapporter qu'à cette espèce un pic dont M. Commerson nous a laissé la notice, et qu'il rencontra

dans les forêts des terres Magellaniques : la grandeur est la même, et les autres caractères sont assez semblables ; seulement ce dernier n'a de rouge que sur les joues et le devant de la tête, et l'occiput est huppé de plumes noires. Ainsi une espèce, ou la même, ou semblable, se trouveroit dans les latitudes correspondantes aux deux extrémités du grand continent de l'Amérique. M. Commerson remarque que cet oiseau avoit la voix forte et la vie très-dure ; ce qui convient à tous les pics, fortifiés et endurcis par leur vie laborieuse.

---

# L'OUANTOU, OU PIC NOIR HUPPE DE CAYENNE *.

*Troisième espèce.*

BARRÈRE a mal prononcé *ventou* le nom de ce pic, que les Américains appellent *ouantou ;* et en le rapportant à l'*hipecou* de Marcgrave, nous rectifierons deux méprises de nos nomenclateurs. L'ouantou est de la longueur du pic verd, avec moins d'épaisseur de corps ; il est entièrement noir en-dessus, à l'exception d'une ligne blanche qui part de la mandibule supérieure du bec, descend en ceinture sur le cou, et jette quelques plumes blanches dans les couvertures de l'aile ; l'estomac et le ventre sont ondés de bandes noires et grises, et la gorge est grivelée

* Voyez les planches enluminées, n° 717.

de même ; de la mandibule inférieure du bec part une moustache rouge ; une belle huppe de cette même couleur couvre la tête et retombe en arrière ; enfin, sous les longs filets de cette huppe, on apperçoit de petites plumes du même rouge qui garnissent le haut du cou.

Barrère a autant raison de rapporter à ce pic l'hipecou de Marcgrave, que M. Brisson paroît avoir de tort en le rapportant au grand pic de la Caroline de Catesby. Celui-ci est plus grand qu'une corneille, et l'hipecou pas plus grand qu'un pigeon. D'ailleurs le reste de la description de Marcgrave convient autant à l'ouantou qu'il convient peu au grand pic de la Caroline, qui n'a pas le dessous du corps varié de noir et de blanc comme l'ouantou et l'hipecou, qui a le bec long de trois pouces, et non pas de six lignes. Or ces caractères ne conviennent pas davantage au pic noir de la Louisiane, et M. Brisson paroît encore se tromper en rapportant à cette espèce l'ouantou, qui n'est, comme nous venons de le voir, que l'hipecou, et qu'il eût mieux placé

sous sa onzième espèce, à laquelle conviennent tous les caractères de l'hipecou et de l'ouantou.

L'ouantou de Cayenne est aussi le *tlauhquechultototl* de la nouvelle Espagne, de Fernandès : nous l'avons reconnu par un trait singulier ; c'est, dit Fernandès, un pic perceur d'arbres. Il a la tête et le dessus du cou garnis de plumes rouges. « Ces plumes, appliquées, dit-on, ou « plutôt collées contre la tête d'un ma- « lade, appaisent la douleur, soit qu'on « l'ait reconnu par l'expérience, soit qu'on « l'ait imaginé en les voyant collées de « près à la tête de l'oiseau ». Or, entre tous les pics, c'est à celui-ci que convient mieux ce caractère, d'avoir les petites plumes rouges qui lui garnissent l'occiput et le haut du cou, plaquées et comme collées contre la peau.

# LE PIC A COU ROUGE *.

*Quatrième espèce.*

Nous avons préféré, pour désigner ce pic, la dénomination de *cou rouge* à celle de *tête rouge*, parce que la plupart des pics ont la tête plus ou moins rouge. Celui-ci a de plus le cou entier, jusqu'à la poitrine, de cette belle couleur ; ce qui suffit pour le distinguer. Il est un peu plus long que le pic verd, son cou et sa queue étant plus alongés ; ce qui fait paroître son corps moins épais. Toute la tête et le cou sont garnis de plumes rouges jusque sur la poitrine, où des teintes de cette couleur vont encore se confondre avec le beau fauve qui la couvre, ainsi que le ventre et les flancs ; le reste du corps est d'un

* Voyez les planches enluminées, nº 612, sous la dénomination de *grand pic huppé à tête rouge de Cayenne.*

brun foncé presque noir, où le fauve se mêle sur les pennes des ailes. Ce pic se trouve à la Guiane, ainsi que le précédent et le suivant.

---

# LE PETIT PIC NOIR *.

*Cinquième espèce.*

Celui-ci est le plus petit des pics noirs ; il n'est que de la grandeur du torcol. Un noir profond, avec des reflets bleuâtres, enveloppe la gorge, la poitrine, le dos et la tête, à l'exception d'une tache rouge qui se trouve sur la tête du mâle ; il a aussi une légère trace de blanc sur l'œil, et quelques petites plumes jaunes vers l'occiput ; au-dessous du corps, le long du sternum, s'étend une bande d'un beau rouge ponceau ; elle finit au ventre, qui, comme les côtés, est très-bien émaillé de noir et de gris blanc ; la queue est noire.

Il y a une variété de ce pic, qui, au lieu de tache rouge au sommet de la tête,

* Voyez les planches enluminées, n° 694, fig. 2.

a tout alentour une couronne jaunâtre, qui est le développement de ces petites plumes jaunes qu'on voit dans le premier, et marque apparemment une variété d'âge. La femelle n'a ni tache rouge ni cercle jaune sur la tête.

Nous rapporterons à cette espèce le petit grimpereau noir d'Albin, dont M. Brisson a fait sa septième espèce, sous le nom de *pic noir de la nouvelle Angleterre*, mais qui a trop de rapports avec le petit pic noir de Cayenne pour qu'on doive les séparer.

# LE PIC NOIR A DOMINO ROUGE *.

*Sixième espèce.*

Ce pic, donné par Catesby, se trouve en Virginie. Il est à peu près de la grosseur de l'épeiche ou pic varié d'Europe. Il a toute la tête enveloppée d'un beau domino rouge, soyeux et lustré, qui tombe sur le cou ; tout le dessous du corps et le croupion sont blancs, de même que les petites pennes de l'aile, dont le blanc se joint à celui du croupion pour former sur le bas du dos une grande plaque blanche; le reste est noir, ainsi que les grandes plumes de l'aile et toutes celles de la queue.

On ne voit en Virginie que très-peu de ces oiseaux pendant l'hiver; il y en a

* Voyez les planches enluminées, n° 117.

davantage dans cette saison à la Caroline, mais non pas en si grand nombre qu'en été. Il paroît qu'ils passent au sud pour éviter le froid ; ceux qui restent s'approchent des villages, et vont même frapper contre les fenêtres des habitations. Catesby ajoute que ce pic mange quantité de fruits et de grains : mais c'est apparemment quand toute autre nourriture lui manque ; autrement il différeroit par cet appétit de tous les autres pics, pour qui les fruits et les grains ne peuvent être qu'une ressource de disette, et non un aliment de choix.

---

# L'ÉPEICHE,

## OU

# LE PIC VARIÉ [1].

*Première espèce.*

---

La troisième espèce de nos pics d'Europe est le pic varié ou l'épeiche, et ce dernier nom paroît venir de l'allemand *elster specht* [2], qui répond dans cette langue à celui de *pic varié* dans la nôtre ; il désigne l'agréable effet que font dans son plumage le blanc et le noir, relevés du rouge de la tête et du ventre. Le sommet de la tête est noir, avec une bande rouge sur l'occiput, et la coiffe se termine sur

[1] Voyez les planches enluminées, nº 596, le mâle ; et nº 595, la femelle.

En italien, *culrosso;* en allemand, *elster specht, bunt specht, veiss-specht ;* en anglois, *great spotted wood-pecker, witwal, french-pie.*

[2] Pic-pie.

le cou par une pointe noire ; de là partent deux rameaux noirs, dont une branche de chaque côté remonte à la racine du bec, y trace une moustache, et l'autre, descendant au bas du cou, le garnit d'un collier ; ce trait noir s'engage vers l'épaule, dans la pièce noire qui occupe le milieu du dos ; deux grandes plaques blanches couvrent les épaules ; dans l'aile, les grandes pennes sont brunes, les autres noires et toutes mêlées de blanc ; tout ce noir est profond, tout ce blanc est net et pur ; le rouge de la tête est vif, et celui du ventre est un beau ponceau. Ainsi le plumage de l'épeiche est très-agréablement diversifié, et on peut lui donner la prééminence en beauté sur tous les autres pics.

Cette description ne convient entièrement qu'au mâle : la femelle donnée dans nos planches enluminées, nº 595, n'a point de rouge à l'occiput. On connoît aussi des épeiches dont le plumage est moins beau, et même des épeiches tout blancs. Il y a de plus dans cette espèce une variété dont les couleurs paroissent

moins vives, moins tranchées, et dont tout le dessus de la tête et le ventre sont rouges, mais d'un rouge pâle et terne.

C'est de cette variété, représentée dans nos planches enluminées, n° 611, que M. Brisson a fait son second pic varié, après l'avoir déja donné une fois sous le nom de *grand pic varié*, quoique tous deux soient à peu près de la même grandeur, et qu'on ait de tout temps reconnu cette variété dans l'espèce. Belon, qui, à la vérité, vivoit dans le siècle où les formules de nomenclature et les erreurs scientifiques n'avoient point encore multiplié les espèces, parle de ces différences entre ces pics variés, et, ne les jugeant rien moins que spécifiques, les rapporte toutes à son épeiche : mais c'est avec raison qu'Aldrovande reprend ce naturaliste et Turner sur l'application qu'ils ont faite du nom de *picus martius* au pic varié; car ce nom n'appartient exactement qu'au pic verd. Aristote a connu l'épeiche; c'est celui de ses trois pics qu'il désigne comme un peu moins grand que le merle, et comme ayant dans le plumage un peu de rouge.

L'épeiche frappe contre les arbres des coups plus vifs et plus secs que le pic verd ; il grimpe ou descend avec beaucoup d'aisance, en haut, en bas, de côté et par-dessous les branches : les pennes rudes de sa queue lui servent de point d'appui quand, se tenant à la renverse, il redouble de coups de bec. Il paroît défiant ; car, lorsqu'il apperçoit quelqu'un, il se tient immobile après s'être caché derrière la branche. Il niche, comme les autres pics, dans un trou d'arbre creux. En hiver, dans nos provinces, il vient près des habitations, et cherche à vivre sur les écorces des arbres fruitiers, où les chrysalides et les œufs d'insectes sont déposés en plus grand nombre que sur les arbres des forêts.

En été, dans les temps de sécheresse, on tue souvent des épeiches auprès des mares d'eau qui se trouvent dans les bois, et où les oiseaux viennent boire. Celui-ci arrive toujours à la muette, c'est-à-dire, sans faire de bruit, et jamais d'un seul vol ; car il ne vient pour l'ordinaire qu'en voltigeant d'arbre en arbre. A chaque

pause qu'il fait, il semble chercher à reconnoître s'il n'y a rien à craindre pour lui dans les environs ; il a l'air inquiet, il écoute, il tourne la tête de tous côtés, et il la baisse aussi pour voir à terre à travers le feuillage des arbres ; et le moindre bruit qu'il entend, suffit pour le faire rétrograder. Lorsqu'il est arrivé sur l'arbre le plus voisin de la mare d'eau, il descend de branche en branche jusqu'à la plus basse, et de cette dernière branche sur le bord de l'eau. A chaque fois qu'il y trempe son bec, il écoute encore et regarde autour de lui ; et dès qu'il a bu, il s'éloigne promptement sans faire de pause comme lorsqu'il est venu. Quand on le tire sur un arbre, il est rare qu'il tombe jusqu'à terre, s'il lui reste encore un peu de vie, car il s'accroche aux branches avec ses ongles ; et pour le faire tomber, on est souvent obligé de le tirer une seconde fois.

Cet oiseau a le sternum très-grand, le conduit intestinal long de seize pouces et sans cœcum, l'estomac membraneux ; la pointe de la langue est osseuse sur

cinq lignes de longueur. Un épeiche adulte pesoit deux onces et demie ; c'étoit un mâle qui avoit été pris sur le nid avec six petits. Ils avoient tous les doigts disposés comme le père, et pesoient environ trois gros chacun. Leur bec n'avoit point les deux arêtes latérales, qui, dans l'adulte, prennent naissance au-delà des narines, passent au-dessous et se prolongent sur les deux tiers de la longueur du bec ; les ongles, encore blancs, étoient déja fort crochus. Le nid étoit dans un vieux tremble creux, à trente pieds de hauteur de terre.

# LE PETIT ÉPEICHE[1].

*Seconde espèce.*

Ce pic seroit en tout un diminutif de l'épeiche, s'il n'en différoit pas par le devant du corps, qui est d'un blanc sale ou même gris, et par le manque de rouge sous la queue, et de blanc sur les épaules. Du reste, tous les autres caractères sont semblables. Dans ce petit épeiche comme dans le grand, le rouge ne se voit que sur la tête du mâle[2].

[1] Voyez les planches enluminées, n° 598, fig. 1, le mâle; et fig. 2, la femelle.

En italien, *pipra, pipo;* en allemand, *spechile, grass-specht, klein bundter specht;* en anglois, *lesser spotted wood-spite or wood-pecker, piannet* et *hickwal.*

[2] Willughby remarque fort à propos qu'Aldrovande assure du petit pic varié en général, ce qui

Ce petit pic varié est à peine de la grandeur du moineau, et ne pèse qu'une once. On le voit venir pendant l'hiver près des maisons et dans les vergers. Il ne grimpe pas fort haut sur les grands arbres, et semble attaché alentour du tronc. Il niche dans un trou d'arbre, qu'il dispute souvent à la mésange charbonnière, qui n'est pas la plus forte, et qui est obligée de lui céder son domicile. On le trouve en Angleterre, où il a un nom propre. On le voit en Suède, et il paroît même que l'espèce, comme celle du grand épeiche, s'est étendue jusque dans l'Amériqué septentrionale; car l'on voit à la Louisiane un petit pic varié qui lui ressemble presque en tout, et à l'exception que le dessus de la tête, comme dans le pic varié du Canada, est couvert d'une calotte noire, bordée de blanc.

M. Salerne dit que cet oiseau n'est pas connu en France; cependant on le trouve dans la plupart de nos provinces. La mé-

n'est vrai que de la femelle; savoir, qu'il n'y a point de rouge sur la tête. Jonston est là-dessus dans la même erreur qu'Aldrovande.

prise vient de ce qu'il a confondu le petit pic varié avec le grimpereau de muraille, qu'il avoue lui-même ne pas connoître. Il se trompe également quand il dit que Frisch ne parle point de ce petit pic; et qu'il en conclut qu'il n'existe point en Allemagne. Frisch dit seulement qu'il y est rare, et il en donne deux belles figures.

M. Sonnerat a vu à Antigue un petit pic varié, que nous rapporterons à celui-ci; les caractères qu'il lui donne ne l'en distinguent pas assez pour en faire deux espèces. Il est de la même grandeur; le noir rayé, moucheté de blanc, couvre tout le dessus du corps; le dessous est tacheté de noirâtre sur un fond jaune pâle ou plutôt blanc jaunâtre; la ligne blanche se marque sur les côtés du cou. M. Sonnerat n'a point vu de rouge à la tête de cet oiseau; mais il remarque lui-même que c'étoit peut-être la femelle.

---

# OISEAUX
## DE L'ANCIEN CONTINENT
## QUI ONT RAPPORT A L'ÉPEICHE.

## L'ÉPEICHE DE NUBIE
## ONDÉ ET TACHETÉ *.

*Première espèce.*

Ce pic est d'un tiers moins grand que l'épeiche d'Europe ; tout son plumage est agréablement varié par gouttes et par ondes brisées, rompues et comme vermiculées de blanc et de roussâtre sur fond gris brun et noirâtre au dos, et de noirâtre en larmes sur le blanchâtre de la poitrine et du ventre ; une demi-huppe d'un beau rouge couvre en calotte le der-

* Voyez les planches enluminées, n° 667.

rière de la tête ; le sommet et le devant sont en plumes fines, noires, chacune tiquetée à la pointe d'une petite goutte blanche ; la queue est divisée transversalement par des ondes brunes et roussâtres. Cet oiseau est fort joli, et l'espèce est nouvelle.

# LE GRAND PIC VARIÉ DE L'ILE DE LUÇON.

*Seconde espèce.*

NOTRE épeiche n'est pas le plus grand des pics variés, puisque celui de Luçon, dont M. Sonnerat nous a donné la description, est de la taille du pic verd. Il a les plumes du dos et des couvertures de l'aile noires, mais le tuyau en est jaune; il y a aussi des taches jaunâtres sur les dernières; les petites couvertures de l'aile sont rayées transversalement de blanc; la poitrine et le ventre sont variés de taches longitudinales noires sur un fond blanc; on voit une bande blanche au côté du cou jusque sous l'œil; le sommet et le derrière de la tête sont d'un rouge vif; et, par ce caractère, M. Sonnerat voudroit nommer ce pic, *cardinal*:

mais il y auroit trop de pics cardinaux si l'on donnoit ce nom à tous ceux qui ont la calotte rouge ; et ce rouge sur la tête n'est point du tout un caractère spécifique, mais plutôt générique pour les pics, comme nous l'avons remarqué.

---

# LE PETIT ÉPEICHE BRUN DES MOLUQUES *.

*Troisième espèce.*

Ce petit pic n'a que deux teintes sombres et ternes. Son plumage est brun noirâtre, ondé de blanc au-dessus du corps, blanchâtre, tacheté de pinceaux bruns au-dessous ; la tête et la queue, ainsi que les pennes des ailes, sont toutes brunes. Il n'est que de la grandeur de notre petit épeiche, ou même un peu au-dessous.

* Voyez les planches enluminées, n° 748, fig. 2, sous le nom de *petit pic des Moluques*.

# OISEAUX
# DU NOUVEAU CONTINENT
## QUI ONT RAPPORT A L'ÉPEICHE.

## L'ÉPEICHE DU CANADA *.

*Première espèce.*

On trouve au Canada un épeiche qui nous paroît devoir être rapproché de celui d'Europe ; il est de la même grosseur , et n'en diffère que par la distribution des couleurs. Ce pic de Canada n'a de rouge nulle part ; son œil est environné d'un espace noir , au lieu que l'œil de notre épeiche est dans du blanc. Il y a plus de blanc sur le côté du cou , et du blanc

* Voyez les planches enluminées , n° 345 , fig. 1.

ou jaune foible à l'occiput; mais ces différences ne sont que de légères variétés, et ces deux espèces, très-voisines, ne font peut-être que le même oiseau, qui, en passant dans un climat différent et plus froid, aura subi ces petits changemens.

Le *quauhtotopotli alter* de Fernandès, qui est un pic varié de noir et de blanc, paroît être le même que ce pic du Canada, d'autant plus que cet auteur ne dit pas, dans sa description, qu'il ait du rouge nulle part, et qu'il semble indiquer que cet oiseau arrive du Nord à la nouvelle Espagne. Ce pays cependant doit avoir aussi ses pics variés, puisque les voyageurs en ont trouvé jusque dans l'isthme de l'Amérique.

---

# L'ÉPEICHE DU MEXIQUE.

*Seconde espèce.*

Je serois très-porté à croire que le *grand pic varié du Mexique* de M. Brisson, page 57, et son *petit pic varié du Mexique*, page 59, ne sont que le même oiseau. Il donne le premier d'après Seba; car ce n'est que sur sa foi que Klein et Moehring l'ont fait entrer dans leurs nomenclatures : or on sait combien sont infidèles la plupart des notices de ce compilateur. Klein donne deux fois le même oiseau, et c'est un de ceux que nous avons exclus du genre des pics. D'un autre côté, M. Brisson, par une raison qu'on ne peut deviner, applique à son second pic du Mexique l'épithète de *petit*, quoique Fernandès, auteur original, d'après lequel seul on peut parler, le dise *grand*, et le dise deux fois dans quatre lignes. Suivant cet auteur, c'est un pic de grande espèce,

et de la taille de la corneille du Mexique; son plumage est varié de lignes blanches transversales sur un fond noir et brun; le ventre et la poitrine sont d'un rouge de vermillon. Ce pic habite les cantons les moins chauds du Mexique, et perce les arbres comme les autres pics.

# L'ÉPEICHE,

## OU

# PIC VARIÉ DE LA JAMAIQUE *.

*Troisième espèce.*

Ce pic est d'une grandeur moyenne, entre celle du pic verd et de l'épeiche d'Europe. Catesby le fait trop petit en le comparant à l'épeiche, et Edwards le fait tróp grand en lui donnant la taille du pic verd. Ce même auteur ne lui compte que huit pennes à la queue ; mais c'est vraisemblablement par accident qu'il en manquoit deux dans l'individu qu'il a décrit, tous les pics ayant dix plumes à cette partie. Celui-ci porte une calotte rouge qui tombe en coiffe sur le haut du cou ; la

* Voyez les planches enluminées, nº 597, la femelle.

gorge et l'estomac sont d'un gris roussâtre qui entre par degrés dans un rouge terne sur le ventre ; le dos est noir, rayé transversalement d'ondes grises en festons, plus claires sur les ailes, plus larges et toutes blanches sur le croupion.

La figure de cet oiseau dans Hans-Sloane est fort défectueuse : c'est le seul pic que ce naturaliste et M. Browne aient trouvé dans l'île de la Jamaïque, quoiqu'il y en ait grand nombre d'autres dans le continent de l'Amérique. Celui-ci se trouve à la Caroline, et, malgré quelques différences, on le reconnoît dans le pic à ventre rouge de Catesby. Au reste, la femelle, dans cette espèce, a le front d'un blanc roussâtre, et le mâle l'a rouge.

---

# L'ÉPEICHE,

## OU

## PIC RAYE DE LA LOUISIANE *.

*Quatrième espèce.*

TOUT le manteau de ce pic, un peu plus grand que l'épeiche, est agréablement rayé et rubané de blanc et de noir par bandelettes transversales ; des pennes de la queue, les deux extérieures et les intermédiaires sont mêlées de blanc et de noir, les autres sont noires; tout le dessous et le devant du corps est gris blanc uniforme ; un peu de rouge lavé teint le bas-ventre. De deux individus que nous avons au Cabinet, l'un a le dessus de la tête entièrement rouge, avec quelques pinceaux de cette couleur à la

* Voyez les planches enluminées, n° 692.

gorge, et jusque sous les yeux; l'autre (et c'est celui que représente la planche enluminée) a le front gris, et n'a de rouge qu'à l'occiput : c'est vraisemblablement la femelle, cette différence revenant à celle qu'on observe généralement de la femelle au mâle dans le genre de ces oiseaux, qui est de porter moins de rouge, ou de n'en porter point du tout à la tête. Au reste, ce rouge est dans l'un et dans l'autre d'une teinte plus foible et plus claire que dans les autres épeiches.

# L'ÉPEICHE,

## OU

## PIC VARIÉ DE LA ENCÉNADA *.

*Cinquième espèce.*

CET oiseau n'est pas plus grand que notre petit pic varié, et il est un des plus jolis de ce genre : avec des couleurs simples, son plumage est émaillé d'une manière brillante ; du blanc et du gris brun composent toutes ses couleurs ; elles sont si agréablement coupées, interrompues et mêlées, qu'il en résulte un effet charmant à l'œil. Le mâle est bien huppé, et dans sa huppe percent quelques plumes rouges ; la femelle ne l'est pas, et sa tête est toute brune.

* Voyez les planches enluminées, n° 748, fig. 1, le mâle.

# L'ÉPEICHE,

## OU

## PIC CHEVELU DE VIRGINIE *.

*Sixième espèce.*

Nous emprunterons des Anglois de la Virginie le nom de *pic chevelu* qu'ils donnent à cet oiseau, pour exprimer un caractère distinctif, qui consiste en une bande blanche, composée de plumes effilées, qui règne tout le long du dos et s'étend jusqu'au croupion ; le reste du dos est noir ; les ailes sont noires aussi, mais marquetées avec assez de régularité de taches d'un blanc obscur, arrondies et en larmes ; une tache noire couvre le sommet, et une rouge le derrière de la tête ; de là jusqu'à l'œil s'étend une ligne

* Voyez les planches enluminées, nº 754.

blanche, et une autre est tracée au côté du cou ; la queue est noire ; tout le dessous du corps est blanc. Ce pic est un peu moins grand que l'épeiche.

---

# L'ÉPEICHE,

## OU

# PETIT PIC VARIÉ DE VIRGINIE.

*Septième espèce.*

CATESBY nous a encore fait connoître ce petit pic. Il pèse un peu plus d'une once et demie, et ressemble si fort, dit-il, au pic chevelu par ses taches et ses couleurs, que, sans la différence de grosseur, on pourroit croire que c'est la même espèce. La poitrine et le ventre de celui-ci sont d'un gris clair; les quatre pennes du milieu de la queue sont noires, et les autres barrées de noir et de blanc: ce sont là les seules différences de ce petit pic au pic chevelu. La femelle diffère du mâle, comme dans presque toutes les espèces de pics, en ce qu'elle n'a point de rouge sur la tête.

# L'ÉPEICHE,

## OU

# PIC VARIÉ DE LA CAROLINE *.

*Huitième espèce.*

QUOIQUE ce petit pic porte une teinte jaune sur le ventre, nous ne l'exclurons pas de la famille des pics variés de blanc et de noir, parce qu'il y est évidemment compris par les couleurs du manteau, qui sont celles qui décident le plumage. Il est à peine aussi grand que notre petit épeiche. Tout le dessus de la tête est rouge; quatre raies alternativement noires et blanches couvrent l'espace de la tempe à la joue, et la dernière de ces raies encadre la gorge, qui est du même rouge que la tête; le noir et le blanc se

* Voyez les planches enluminées, n° 785.

mêlent et se coupent agréablement sur le dos, les ailes et la queue ; le devant du corps est jaune clair, parsemé de quelques pinceaux noirs. La femelle n'a point de rouge. Ce pic se trouve en Virginie, à la Caroline et à Cayenne, selon M. Brisson.

---

## L'ÉPEICHE,

### OU

## PIC VARIÉ ONDÉ *.

*Neuvième espèce.*

Ce pic, donné dans les planches enluminées, sous la dénomination de *pic tacheté*, doit plutôt s'appeler *varié*; car son plumage, avec moins de blanc, ressemble fort à celui de l'épeiche : il est noir sur le dos, chargé de blanc en ondes, ou plutôt en écailles, sur les grandes pennes de l'aile; ces deux couleurs forment, quand elle est pliée, une bande en damier; le dessous du corps est blanc, varié sur les flancs d'écailles noires; deux traits blancs vont en arrière, l'un de l'œil, l'autre du bec, et le sommet de la tête est rouge.

* Voyez les planches enluminées, nº 553.

La figure de ce pic convient parfaitement avec la description du *pic varié de Cayenne* de M. Brisson, excepté que le premier a quatre doigts comme tous les pics, et que celui de M. Brisson n'en a que trois. Il existe donc réellement un pic à trois doigts; c'est de quoi, malgré le peu de rapport analogique, on ne peut guère douter. Edwards a reçu deux de ces pics à trois doigts de la baie de Hudson, et en a vu un troisième venu des mêmes contrées. Linnæus en décrit un trouvé en Dalécarlie; Schmit, un de Sibérie; et nous sommes informés par M. Lottinger, que ce pic à trois doigts se trouve aussi en Suisse. Il paroît donc que ce pic à trois doigts habite le nord des deux continens. Ce doigt de moins fait-il un caractère spécifique, ou n'est-il qu'un attribut individuel? C'est ce qu'on ne peut décider sans un plus grand nombre d'observations. Mais ce que l'on doit nier, c'est que cette même espèce qui habite le nord des deux continens, se trouve sous l'équateur à Cayenne, quoique, d'après M. Brisson, on l'ait nommé *pic tacheté de*

*Cayenne* dans la planche enluminée. Ces petites méprises dans quelques unes de nos planches viennent de ce que nous avons été obligés de les faire graver à mesure que nous pouvions nous procurer les oiseaux, et par conséquent avant d'en avoir composé l'histoire.

Après cette longue énumération de tous les oiseaux des deux continens qui ont rapport aux pics, et qui même semblent en constituer le genre, nous devons observer qu'il nous a paru nécessaire de rejeter quelques espèces indiquées par nos nomenclateurs; ces espèces sont la troisième, la huitième et la vingtième données par M. Brisson pour des pics, par Seba pour des hérons, et par Moehring pour des corneilles. Klein appelle ces mêmes oiseaux *harponneurs*, parce que, selon Seba, ils frappent et percent de leur bec les poissons en tombant du haut de l'air. Cette habitude est, comme l'on voit, bien différente de celles des pics; et d'ailleurs les caractères de ces oiseaux dans les figures de Seba, où les doigts sont disposés trois et un, démontrent

qu'ils sont d'un genre très-différent de celui des pics ; et l'on doit avouer qu'il faut avoir une grande passion de multiplier les espèces pour en établir ainsi sur des figures fautives, à côté de notices contradictoires.

---

# LES PICS-GRIMPEREAUX *.

Le genre de ces oiseaux, dont nous ne connoissons que deux espèces, nous paroît être assez différent de tous les autres genres pour l'en séparer. On nous a envoyé de Cayenne deux espèces de ces oiseaux, et nous avons cru devoir les nommer *pics-grimpereaux*, parce qu'ils font la nuance entre le genre des pics et celui des grimpereaux, la première et la plus grande espèce étant plus voisine des grimpereaux par son bec courbé, et la seconde étant au contraire plus voisine des pics par son bec droit. Toutes deux ont trois doigts en avant et un en arrière comme les grimpereaux, et en même temps les pennes de la queue roides et pointues comme les pics.

* Voyez les planches enluminées, nº 621, sous la dénomination de *picucule de Cayenne*; et nº 605, sous la dénomination de *talapio*. Ces noms nous avoient été donnés par des gens qui les avoient imaginés sans aucun fondement.

Le premier et le plus grand de ces pics-grimpereaux a dix pouces de longueur : il a la tête et la gorge tachetées de roux et de blanc ; le dessus du corps roux, et le dessous jaune, rayé transversalement de noirâtre ; le bec et les pieds noirs.

Le second et le plus petit n'a que sept pouces de longueur : il a la tête, le cou et la poitrine, tachetées de roux et de blanc ; le dessus du corps est roux, et le ventre d'un brun roussâtre ; son bec est gris, et ses pieds sont noirâtres.

Tous deux ont à très-peu près les mêmes habitudes naturelles : ils grimpent contre les arbres à la manière des pics, en s'aidant de leur queue, sur laquelle ils s'appuient ; ils percent l'écorce et le bois en faisant beaucoup de bruit ; ils mangent les insectes qui se trouvent dans le bois et les écorces qu'ils percent ; ils habitent les forêts, où ils cherchent le voisinage des ruisseaux et des fontaines. Les deux espèces vivent ensemble et se trouvent souvent sur le même arbre ; cependant elles ne se mêlent pas : seulement il paroît que ces oiseaux aiment fort la compa-

gnie; car ils s'attachent toujours, en grimpant, aux arbres sur lesquels il y a plusieurs autres petits oiseaux perchés. Ils sont très-vifs et voltigent d'un arbre à l'autre pour se coller et grimper; mais jamais ils ne se perchent ni ne font de longs vols. On les trouve assez communément dans l'intérieur des terres de la Guiane, où les naturels du pays les confondent avec les pics; et c'est par cette raison qu'ils ne leur ont point donné de nom particulier. Il est assez probable que ces oiseaux se trouvent aussi dans les autres climats chauds de l'Amérique; néanmoins aucun voyageur n'en a fait mention.

---



LE TORCOL.

L Pauquet

# LE TORCOL[1].

CET oiseau se reconnoît au premier coup d'œil par un signe ou plutôt par une habitude qui n'appartient qu'à lui ; c'est de tordre et de tourner le cou de côté et en arrière, la tête renversée vers le dos, et les yeux à demi fermés, pendant tout le temps que dure ce mouvement, qui n'a rien de précipité, et qui est au contraire lent, sinueux et tout semblable aux replis ondoyans d'un reptile[2] : il paroît être

[1] Voyez les planches enluminées, n° 698.

En latin moderne, *torquilla ;* en italien, *torto-collo, capotorto, verticella* (ces noms, dans presque toutes les langues, reviennent à celui de *torcol*); en espagnol, *torzicuello;* en allemand, *wind-halsz, nater-halsz, dreh-halsz, naterz-wang, nater-wendel;* en anglois, *wry-neck ; languard* ou *tire-langue*, en Provence ; *coutouille*, en Dauphiné ; *torticolis*, en Lorraine ; ailleurs, *trousse-col, longue-langue;* à Malte, *roi des cailles*, nom que l'on donne par-tout ailleurs au râle terrestre.

[2] Apparemment on lui a aussi trouvé de l'analogie avec ce tour de tête que se donnent certaines personnes pour affecter un maintien recueilli, et qui de là ont été vulgairement appelés *torcols*.

produit par une convulsion de surprise et d'effroi, ou par une crise d'étonnement à l'aspect de tout objet nouveau ; c'est aussi un effort que l'oiseau semble faire pour se dégager lorsqu'il est retenu. Cependant cet étrange mouvement lui est naturel et dépend en grande partie d'une conformation particulière, puisque les petits dans le nid se donnent les mêmes tours de cou ; en sorte que plus d'un dénicheur effrayé les a pris pour de petits serpens.

Le torcol a encore une autre habitude assez singulière : un de ces oiseaux, qui étoit en cage depuis vingt-quatre heures, lorsqu'on s'approchoit de lui, se tournoit vis-à-vis le spectateur ; puis le regardant fixement, s'élevoit sur ses ergots, se portoit en avant avec lenteur, en relevant les plumes du sommet de sa tête, la queue épanouie ; puis se retiroit brusquement en frappant du bec le fond de sa cage et rabattant sa huppe. Il recommençoit ce manége, que Schwenckfeld a observé comme nous, jusqu'à cent fois de suite et tant qu'on restoit en présence.

Ce sont apparemment ces bizarres attitudes et ces tortures naturelles qui ont anciennement frappé les yeux de la superstition quand elle adopta cet oiseau dans les enchantemens, et qu'elle en prescrivit l'usage comme du plus puissant des philtres *.

L'espèce du torcol n'est nombreuse nulle part, et chaque individu vit solitairement et voyage de même ; on les voit arriver seuls au mois de mai ; nulle

* Tellement que le nom de *jynx* en avoit pris la force de signifier toutes sortes d'enchantemens, de passions violentes, et tout ce qu'on appelle charme de la beauté, et ce pouvoir aveugle par lequel nous nous sentons entraînés. C'est dans ce sens qu'Héliodore, Lycophron, Pindare, Eschyle, Sophocle, s'en sont servis. L'enchanteresse de Théocrite (*pharmaceutria*) fait ce charme pour rappeler son amant. C'étoit Vénus elle-même qui, du mont Olympe, avoit apporté le *jynx* à Jason, et lui en avoit enseigné la vertu, pour forcer Médée à l'amour. L'oiseau fut jadis une nymphe fille de l'Écho : par ses enchantemens, Jupiter étoit passionné pour l'Aurore ; Junon en courroux opéra sa métamorphose.

société que celle de leur femelle : encore cette union est-elle de très-courte durée ; car ils se séparent bientôt, et repartent seuls en septembre. Un arbre isolé au milieu d'une large haie est celui que le torcol préfère ; il semble le choisir pour se percher plus solitairement. Sur la fin de l'été, on le trouve également seul dans les blés, sur-tout dans les avoines et dans les petits sentiers qui traversent les pièces de blé noir. Il prend sa nourriture à terre, et ne grimpe pas contre les arbres comme les pics, quoiqu'il ait le bec et les pieds conformés comme eux, et qu'il soit très-voisin du genre de ces oiseaux ; mais il paroît former une petite famille à part et isolée, qui n'a point contracté d'alliance avec la grande tribu des pics et des épeiches.

Le torcol est de la grandeur de l'alouette, ayant sept pouces de longueur et dix de vol *. Tout son plumage est un

* Mesure moyenne. Les proportions que donne M. Brisson sont prises sur un petit individu, puisqu'il ne donne que six pouces et demi de longueur, et nous en avons mesuré qui en avoient sept et demi.

mélange de gris, de noir et de tanné, par ondes et par bandes, tracées et opposées de manière à produire le plus riche émail avec ces teintes sombres; le dessous du corps, fond gris blanc, teint de roussâtre sous le cou, est peint de petites zones noires, qui, sur la poitrine, se détachent, s'alongent en fer de lance, et se parsèment en s'éclaircissant sur l'estomac; la queue, composée de dix pennes flexibles, et que l'oiseau épanouit en volant, est variée par-dessous de points noirs sur un fond gris feuille-morte, et traversée de deux ou trois larges bandes en ondes, pareilles à celles qu'on voit sur l'aile des papillons phalènes: le même mélange de belles ondes noires, brunes et grises, dans lesquelles on distingue des zones, des rhombes, des zigzags, peint tout le manteau sur un fond plus foncé et mêlé de roussâtre. Quelques descripteurs ont comparé le plumage du torcol à celui de la bécasse: mais il est plus agréablement varié; les teintes en sont plus nettes, plus distinctes, d'une touche plus moelleuse et d'un plus bel effet. Le ton de couleur,

plus roux dans le mâle, est plus cendré dans la femelle; c'est ce qui les distingue. Les pieds sont d'un gris roussâtre, les ongles aigus, et les deux extérieurs sont beaucoup plus longs que les deux intérieurs.

Cet oiseau se tient fort droit sur la branche où il se pose; son corps est même renversé en arrière : il s'accroche aussi au tronc d'un arbre pour dormir; mais il n'a pas l'habitude de grimper comme le pic, ni de chercher sa nourriture sous les écorces. Son bec, long de neuf lignes, et taillé comme celui des pics, ne lui sert pas à saisir et prendre sa nourriture; ce n'est, pour ainsi dire, que l'étui d'une grande langue qu'il tire de la longueur de trois ou quatre doigts, et qu'il darde dans les fourmilières : il la retire chargée de fourmis retenues par une liqueur visqueuse dont elle est enduite. La pointe de cette langue est aiguë et cornée; et pour fournir à son alongement, deux grands muscles partent de sa racine, embrassent le larynx, et, couronnant la tête, vont, comme aux

pics, s'implanter dans le front. Il a encore de commun avec ces oiseaux de manquer de cœcum. Willughby dit qu'il a seulement une espèce de renflement dans les intestins à la place du cœcum.

Le cri du torcol est un son de sifflement assez aigre et traîné, ce que les anciens appeloient proprement *stridor* : c'est de ce cri que le nom grec ἴυγξ paroît avoir été tiré. Le torcol se fait entendre huit ou dix jours avant le coucou. Il pond dans des trous d'arbre, sans faire de nid, et sur la poussière du bois pourri qu'il fait tomber au fond du trou en frappant les parois avec son bec ; on y trouve communément huit ou dix œufs d'un blanc d'ivoire *. Le mâle apporte des fourmis à sa femelle qui couve ; et les petits nouveau-nés, dans le mois de juin, tordent déja le cou, et soufflent avec force

* On nous a apporté, le 12 juin, dix œufs de torcol pris dans un trou de vieux pommier creux, à cinq pieds de hauteur, qui reposoient sur du bois vermoulu ; et depuis trois années on nous avoit apporté, dans la même saison, des œufs de torcol pris dans le même trou.

lorsqu'on les approche. Ils quittent bientôt leur nid, où ils ne prennent aucune affection les uns pour les autres ; car ils se séparent et se dispersent dès qu'ils peuvent se servir de leurs ailes.

On ne peut guère les élever en cage ; il est très-difficile de leur fournir une nourriture convenable : ceux qu'on a conservés pendant quelque temps, touchoient avec la pointe de la langue la pâtée qu'on leur présentoit avant de la manger, et, après en avoir goûté, ils la refusoient et se laissoient mourir de faim *. Un torcol

* Je fis prendre, le 10 juin, un nid de torcol dans le creux d'un pommier sauvage, à cinq pieds de terre. Le mâle étoit resté sur les hautes branches de l'arbre, et crioit très-fort, tandis qu'on prenoit sa femelle et ses petits. Je les fis nourrir avec de la pâtée faite de pain et de fromage; ils vécurent près de trois semaines. Ils s'étoient familiarisés avec la personne qui en avoit soin, et venoient manger dans sa main. Lorsqu'ils furent devenus grands, ils refusèrent la pâtée ordinaire ; et comme on n'avoit pas d'insectes à leur fournir, ils moururent de faim. (*Note communiquée par M. Gueneau de Montbeillard.*)

adulte que Gesner essaya de nourrir de fourmis, ne vécut que cinq jours; il refusa constamment tous les autres insectes, et mourut apparemment d'ennui dans sa prison.

Sur la fin de l'été, cet oiseau prend beaucoup de graisse, et il est alors excellent à manger; c'est pour cela qu'en plusieurs pays on lui donne le nom d'*ortolan*. Il se prend quelquefois à la sauterelle, et les chasseurs ne manquent guère de lui arracher la langue, dans l'idée d'empêcher que sa chair ne prenne le goût des fourmis. Cette petite chasse ne se fait qu'au mois d'août jusqu'au milieu de septembre, temps du départ de ces oiseaux, dont il n'en reste aucun dans nos contrées pendant l'hiver.

L'espèce est néanmoins répandue dans toute l'Europe, depuis les provinces méridionales jusqu'en Suède, et même en Lapponie; elle est assez commune en Grèce, en Italie. Nous voyons par un passage de Philostrate, que le torcol étoit connu des mages, et se trouvoit dans la Babylonie; et Edwards nous assure qu'on

le trouve au Bengale : en sorte que l'espèce, quoique peu nombreuse dans chaque contrée, paroît s'être étendue dans toutes les régions de l'ancien continent. Aldrovande seul parle d'une variété dans cette espèce ; mais il ne la donne que d'après un dessin, et les différences sont si légères, que nous avons cru ne devoir pas l'en séparer.

---

# LES OISEAUX BARBUS.

Les naturalistes ont donné le nom de *barbus* à plusieurs oiseaux qui ont la base du bec garnie de plumes effilées, longues, roides comme des soies, et toutes dirigées en avant; mais nous devons observer qu'on a confondu sous cette dénomination des oiseaux d'espèces diverses et de climats très-éloignés. Le *tamatia* de Marcgrave, qui est un oiseau du Bresil, a été mis à côté du barbu d'Afrique et de celui des Philippines; et toutes les espèces qui portent barbe sur le bec et qui ont deux doitgs en avant et deux en arrière, ont été mêlées par les nomenclateurs, quoique les barbus de l'ancien continent diffèrent de ceux du nouveau en ce qu'ils ont le bec beaucoup plus épais, plus raccourci et plus convexe en dessous. Pour les distinguer, nous appellerons *tamatias* ceux de l'Amérique, et nous ne laisserons le nom de *barbus* qu'à ceux de l'ancien continent.

# LE TAMATIA *.

*Première espèce.*

Nous avons déja averti que c'est par erreur que M. Brisson a placé cet oiseau avec la grivette ou petite grive de Catesby ; car il en est tout-à-fait différent, tant par la disposition des doigts que par la barbe et la forme du bec, et la grosseur de la tête, qui, dans tous les oiseaux de ce genre, est plus considérable, relativement au volume du corps, que dans aucun autre. Il est vrai que Marcgrave a fait aussi une faute à ce sujet, en disant que cet oiseau n'avoit pas de queue : il auroit dû dire qu'il ne l'avoit pas longue ; et il y a toute apparence qu'il a décrit un oiseau dont on avoit arraché la queue : mais, comme tous les autres caractères sont entiers et bien exprimés,

* Voyez les planches enluminées, n° 746, fig. 1, sous la dénomination de *barbu à ventre tacheté de Cayenne*.



LE TAMATIA.

J. Pauquet S.

il nous paroît qu'on peut compter sur son indication, d'autant que cet oiseau se trouvant à Cayenne comme au Bresil, et nous ayant été envoyé, il nous a été facile d'en faire la comparaison et la description.

Il a six pouces et demi de longueur totale; la queue a deux pouces; le bec, quinze lignes. L'extrémité supérieure du bec est crochue et comme divisée en deux pointes; la barbe qui le couvre s'étend à plus de moitié de sa longueur. Le dessus de la tête et le front sont roussâtres; il y a sur le cou un demi-collier varié de noir et de roux; tout le reste du plumage en dessus est brun, nuancé de roux; on voit de chaque côté de la tête, derrière les yeux, une tache noire assez grande; la gorge est orangée, et le reste du dessous du corps est tacheté de noir sur un fond blanc roussâtre; le bec et les pieds sont noirs.

Les habitudes naturelles de ce premier tamatia sont aussi celles de tous les oiseaux de ce genre dans le nouveau continent: ils ne se tiennent que dans les

endroits les plus solitaires des forêts, et restent toujours éloignés des habitations, même dans les lieux découverts; on ne les voit ni en troupes ni par paires. Ils ont le vol pesant et court, ne se posent que sur des branches basses, et cherchent de préférence celles qui sont les plus garnies de petits rameaux et de feuilles. Ils ont peu de vivacité; et quand ils sont une fois posés, c'est pour long-temps : ils ont même une mine triste et sombre; on diroit qu'ils affectent de se donner un air grave en retirant leur grosse tête entre leurs épaules; elle paroît alors couvrir tout le devant du corps. Leur naturel répond parfaitement à leur figure massive et à leur maintien sérieux. Leur corps est aussi large que long, et ils ont beaucoup de peine à se mettre en mouvement. On peut les approcher d'aussi près que l'on veut, et tirer plusieurs coups de fusil sans les faire fuir. Leur chair n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'ils vivent de scarabées et d'autres gros insectes. Enfin ils sont très-silencieux, très-solitaires, assez laids et fort mal faits.

# LE TAMATIA

## A TÊTE ET GORGE ROUGES *.

*Seconde espèce.*

CET oiseau, que nous avons indiqué dans la même planche sous deux dénominations différentes, ne nous paroît pas néanmoins former deux espèces, mais une simple variété ; car tous deux ont la tête et la gorge rouges, les côtés de la tête et tout le dessus du corps noirs, le bec noirâtre et les pieds cendrés. Ils ne diffèrent qu'en ce que celui représenté dans la figure première a la poitrine d'un blanc jaunâtre, tandis que l'autre l'a d'un brun lavé de jaune ; il a de plus que le premier des taches noires sur le haut de la

* Voyez les planches enluminées, nº 206, fig. 1, sous la dénomination de *barbu de Cayenne ;* et fig. 2, sous la dénomination de *barbu de Saint-Domingue.*

poitrine ; le premier a aussi une petite tache blanche au-dessus des yeux, et des taches blanches sur les ailes, que le second n'a pas : mais comme ils se ressemblent en tout le reste, et qu'ils sont précisément de la même grandeur, nous ne croyons pas que ces différences de couleur suffisent pour en faire deux espèces distinctes, comme l'ont fait nos nomenclateurs. Ces oiseaux se trouvent non seulement à la Guiane, mais à Saint-Domingue, et probablement dans les autres climats chauds de l'Amérique.

# LE TAMATIA A COLLIER *.

*Troisième espèce.*

CET oiseau a le plumage assez agréablement varié. Le dessus du corps est d'un orangé foncé, rayé transversalement de lignes noires. Il porte autour du cou un collier noir, qui est fort étroit au-dessus, et si large au-dessous, qu'il couvre tout le haut de la poitrine; de plus, ce collier noir est accompagné, sur le dessus du cou, d'un autre demi-collier de couleur fauve. La gorge est blanchâtre; le bas de la poitrine est d'un blanc roussâtre, qui devient toujours plus roux à mesure qu'il descend sous le ventre. La queue est longue de deux pouces trois lignes, et la grandeur totale de l'oiseau est de sept

* Voyez les planches enluminées, n° 395, sous la dénomination de *barbu à collier de Cayenne*.

pouces un quart; son bec est long d'un pouce cinq lignes; et les pieds, qui sont gris, ont sept lignes et demie de hauteur. On le trouve à la Guiane, où néanmoins il est rare.

---

# LE BEAU TAMATIA *.

*Quatrième espèce.*

CET oiseau est le plus beau, c'est-à-dire, le moins laid de ce genre ; il est mieux fait, plus petit, plus effilé que tous les autres, et son plumage est varié de manière qu'il seroit difficile de le décrire en détail. La planche enluminée le représente assez fidèlement. Il a cinq pouces huit lignes de longueur, y compris la queue, qui a près de deux pouces ; le bec a dix lignes de longueur, et les pieds dix lignes de hauteur. On le trouve sur les bords du fleuve des Amazones, dans la contrée des Maynas ; mais nous ne sommes pas informés s'il habite également les autres contrées de l'Amérique méridionale.

* Voyez les planches enluminées, n° 330, sous la dénomination de *barbu des Maynas*.

## LES TAMATIAS

## NOIRS ET BLANCS.

*Cinquième et sixième espèces.*

On ne peut guère séparer ces deux oiseaux, parce qu'ils ne diffèrent que par la grandeur, et que tous-deux, indépendamment de leur ressemblance par les couleurs, ont un caractère commun qui n'appartient qu'à ces deux espèces : c'est d'avoir le bec plus fort, plus gros et plus long que tous les autres tamatias, à proportion de leur corps ; et dans toutes deux encore, la mandibule supérieure du bec est fort crochue, et se divise en deux pointes, comme dans le tamatia première espèce.

Le plus grand de ces tamatias noirs et blancs * est très-gros pour sa longueur,

* Voyez les planches enluminées, n° 689, sous la dénomination de *barbu à gros bec de Cayenne*.

qui n'est guère que de sept pouces. C'est une espèce nouvelle, qui nous a été envoyée de Cayenne par M. Duval, aussi bien que la seconde espèce *, qui est plus petite, et qui n'a guère que cinq pouces de longueur. Nos planches les représentent assez fidèlement pour que nous puissions nous dispenser de les décrire plus au long; et l'on seroit porté à croire, par la grande ressemblance de ces deux oiseaux, qu'ils seroient de la même espèce si leur grandeur n'étoit pas trop différente.

* Voyez les planches enluminées, n° 588, sous la dénomination de *barbu à poitrine noire de Cayenne.*

---

# LES BARBUS.

En laissant, comme nous l'avons dit, le nom de *tamatia* aux oiseaux barbus de l'Amérique, nous appellerons simplement *barbus* ceux de l'ancien continent. Comme les uns et les autres volent très-mal, à cause de leurs ailes courtes et de leur corps épais et lourd, il n'est pas vraisemblable qu'ils aient passé d'un continent à l'autre, étant également habitans des climats les plus chauds : ainsi leurs espèces ni leur genre ne sont pas les mêmes, et c'est par cette raison que nous les avons séparés. Quoiqu'ils soient de différens continens et de climats très-éloignés, ces oiseaux se ressemblent néanmoins par beaucoup de caractères : car, indépendamment de leur barbe, c'est-à-dire, des longues soies effilées qui leur couvrent le bec en tout ou en partie, et de la disposition des pieds, qui est la même dans les uns et les autres ; indépendamment de ce qu'ils ont également



LE BARBU.

le corps trapu et la tête très-grosse, ils ont encore de commun la forme particulière du bec, qui est fort gros, un peu courbé en bas, convexe au-dessus, et comprimé sur les côtés. Mais ce qui distingue les barbus de l'ancien continent des tamatias de l'Amérique, c'est que ce bec est sensiblement plus court, plus épais et un peu plus convexe en-dessous dans les barbus. Ils paroissent aussi différer par le naturel, les tamatias étant des oiseaux tranquilles et presque stupides, au lieu que les barbus des grandes Indes attaquent les petits oiseaux, et ont à peu près les habitudes des pies-grièches.

# LE BARBU A GORGE JAUNE *.

*Première espèce.*

SA longueur est de sept pouces ; la queue n'a que dix-huit lignes ; le bec, douze à treize lignes de long ; et les pieds, huit lignes de hauteur. Il a la tête rouge, ainsi que la poitrine ; les yeux sont environnés d'une grande tache jaune ; la gorge est d'un jaune pur, et le reste du dessous du corps est d'une couleur jaunâtre, variée de taches longitudinales d'un verd obscur ; le dessus du corps, les ailes et la queue sont de cette même couleur de verd obscur. La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est un peu moins grosse, et qu'elle n'a point de rouge sur la tête ni sur la poitrine. Ils se trouvent aux îles Philippines.

* Voyez les planches enluminées, n° 331.

## LE BARBU A GORGE NOIRE.

*Seconde espèce.*

Cette espèce, qui se trouve, comme la première, aux Philippines, en est néanmoins très-différente; elle a été décrite par M. Sonnerat dans les termes suivans :

« Cet oiseau est un peu plus gros et sur-tout plus alongé que le gros-bec d'Europe. Le front ou la partie antérieure de la tête est d'un beau rouge; le sommet, le derrière de la tête, la gorge et le cou sont noirs. Il y a au-dessus de l'œil une raie demi-circulaire jaune; cette raie est continuée par une autre raie toute droite et blanche, qui descend jusque vers le bas du cou, sur le côté; au-dessous de la raie jaune et de la raie blanche qui la continue, il y a une raie verticale noire;

et entre celle-ci et la gorge, est une raie longitudinale blanche, qui se continue et se confond à sa base avec la poitrine, qui, ainsi que le ventre, les côtés, les cuisses et le dessous de la queue, est blanche. Le milieu du dos est noir ; mais les plumes de côté entre le cou et le dos sont noires, mouchetées chacune d'une tache ou point jaune : les quatre premières, en comptant du moignon, sont à leur extrémité en blanc, et la cinquième en jaune, ce qui forme une raie transversale au haut de l'aile ; au-dessous de cette raie sont des plumes noires, mouchetées chacune par un point jaune. Les dernières plumes enfin qui recouvrent les grandes plumes de l'aile, sont noires, terminées par un liséré jaune. Les plus grandes plumes de l'aile sont aussi tout-à-fait noires ; mais les autres ont, dans toute leur longueur, du côté où les barbes sont moins longues, un liséré jaune. La queue est noire dans son milieu, teinte en jaune sur les côtés ; le bec et les pieds sont noirâtres. »

# LE BARBU A PLASTRON NOIR *.

*Troisième espèce.*

Cette espèce est nouvelle, et nous a été envoyée du cap de Bonne-Espérance, mais sans aucune notice sur les habitudes naturelles de l'oiseau. Il a six pouces et demi de longueur; la queue, dix-huit lignes; les pieds, huit à neuf lignes de hauteur. Ce barbu est, comme l'on voit, de la taille médiocre; il est moins grand que le gros bec d'Europe. Son plumage est agréablement mêlé et tranché de blanc et de noir; il a le front rouge, une ligne jaune sur l'œil; et il y a des tàches en gouttes jaune clair et brillant, jetées sur les ailes et le dos; la même teinte de jaune est étendue en pinceaux sur le croupion; et les pennes de la queue et les moyennes de l'aile sont légèrement frangées de cette

* Voyez les planches enluminées, nº 688, fig. 1.

même couleur. Un plastron noir couvre la poitrine jusqu'à la gorge ; le derrière de la tête est aussi coiffé de noir, et une bande noire entre deux bandes blanches descend sur le côté du cou.

---

# LE PETIT BARBU *.

*Quatrième espèce.*

CETTE espèce est nouvelle, et l'oiseau est le plus petit de tous ceux de ce genre; il nous a été donné comme venant du Sénégal, mais sans aucun autre fait. Il n'a que quatre pouces de longueur; sa grosse tête, et son gros bec ombragé de longues soies, le caractérisent comme tous ceux de son genre; la queue est courte, et les ailes étant pliées la couvrent presque jusqu'à l'extrémité. Tout le dessus du corps est d'un brun noirâtre, ombré de fauve, et teint de verd sur les pennes de l'aile et de la queue; quelques petites ondes blanches forment des franges dans les premières; le dessous du corps est blanchâtre, avec quelques traces de brun; la gorge est jaune, et des angles

* Voyez les planches enluminées, n° 746, fig. 2.

du bec passe sous les yeux une petite bande blanche.

Au reste, cette description n'en dit pas plus qu'en peut dire à l'œil la figure enluminée, qui a été prise au cabinet de M. Mauduit sur un individu qui depuis a péri.

# LE GRAND BARBU *.

*Cinquième espèce.*

CET oiseau a près de onze pouces de longueur. La couleur dominante dans le plumage est un beau verd, qui se trouve mêlé avec d'autres couleurs sur différentes parties du corps, et principalement sur la tête et le cou; la tête en entier et la partie antérieure du cou sont d'un verd mêlé de bleu, de façon que ces parties paroissent plus ou moins vertes, ou plus ou moins bleues, selon les différens reflets de la lumière; la naissance du cou et le commencement du dos sont d'un brun marron, qui change aussi à différens aspects, parce qu'il est mêlé de verd; tout le dessus du corps est d'un très-beau verd, à l'exception des grandes plumes des ailes, qui sont en partie noires; tout le dessous

* Voyez les planches enluminées, n° 871.

du corps est d'un verd beaucoup plus clair; il y a quelques plumes du dessous de la queue d'un très-beau rouge. Le bec a un pouce dix lignes de longueur sur un pouce de largeur à sa base, où l'on voit des poils noirs et durs comme des crins : il est d'une couleur blanchâtre, mais noir à sa pointe. Les ailes sont courtes, et atteignent à peine à la moitié de la longueur de la queue. Il nous a été envoyé de la Chine.

---

# LE BARBU VERD *.

*Sixième espèce.*

Il a six pouces et demi de longueur. Le dos, les couvertures des ailes et de la queue sont d'un très-beau verd. Les grandes pennes des ailes sont brunes ; mais cette couleur n'est point apparente, étant cachée par les couvertures des ailes. La tête est d'un gris brun : le cou est de la même couleur ; mais chaque plume est bordée de blanchâtre, et il y a de plus, au-dessus et derrière chaque œil, une tache blanche. Le ventre est d'un verd beaucoup plus pâle que le dos. Le bec est blanchâtre, et la base de la mandibule supérieure est entourée de longs poils noirs et durs ; le bec a un pouce deux lignes de longueur sur environ sept lignes de largeur à sa base. Les ailes sont courtes, et ne s'étendent qu'à la moitié de la queue. Il nous a été envoyé des grandes Indes.

* Voyez les planches enluminées, n° 870.

# LES TOUCANS.

Ce qu'on peut appeler *physionomie* dans tous les êtres vivans, dépend de l'aspect que leur tête présente lorsqu'on les regarde de face : ce qu'on désigne par les noms de *forme*, de *figure*, de *taille*, etc., se rapporte à l'aspect du corps et des membres. Dans les oiseaux, si l'on recherche cette physionomie, on s'appercevra aisément que tous ceux qui, relativement à la grosseur de leur corps, ont une tête légère avec un bec court et fin, ont en même temps la physionomie fine, agréable, et presque spirituelle ; tandis que ceux au contraire qui, comme les barbus, ont une trop grosse tête, ou qui, comme les toucans, ont un bec aussi gros que la tête, se présentent avec un air stupide, rarement démenti par leurs habitudes naturelles. Mais il y a plus ; ces grosses têtes et ces becs énormes, dont la longueur excède quelquefois celle du



LE TOUCAN.

J. Pauquet S.

corps entier de l'oiseau, sont des parties si disproportionnées et des exubérances de nature si marquées, qu'on peut les regarder comme des monstruosités d'espèce, qui ne diffèrent des monstruosités individuelles qu'en ce qu'elles se perpétuent sans altération; en sorte qu'on est obligé de les admettre aussi nécessairement que toutes les autres formes des corps, et de les compter parmi les caractères spécifiques des êtres auxquels ces mêmes parties difformes appartiennent. Si quelqu'un voyoit un toucan pour la première fois, il prendroit sa tête et son bec, vus de face, pour un de ces masques à long nez dont on épouvante les enfans: mais, considérant ensuite sérieusement la structure et l'usage de cette production démesurée, il ne pourra s'empêcher d'être étonné que la Nature ait fait la dépense d'un bec aussi prodigieux pour un oiseau de médiocre grandeur; et l'étonnement augmentera en reconnoissant que ce bec mince et foible, loin de servir, ne fait que nuire à l'oiseau, qui ne peut en effet rien saisir, rien entamer, rien diviser, et

qui, pour se nourrir, est obligé de gober et d'avaler sa nourriture en bloc, sans la broyer ni même la concasser. De plus, ce bec, loin de faire un instrument utile, une arme, ou même un contre-poids, n'est au contraire qu'une masse en levier, qui gêne le vol de l'oiseau, et, lui donnant un air à demi culbutant, semble le ramener vers la terre, lors même qu'il veut se diriger en haut.

Les vrais caractères des erreurs de la Nature sont la disproportion jointe à l'inutilité. Toutes les parties qui, dans les animaux, sont excessives, surabondantes, placées à contre-sens, et qui sont en même temps plus nuisibles qu'utiles, ne doivent pas être mises dans le grand plan des vues directes de la Nature, mais dans la petite carte de ses caprices, ou, si l'on veut, de ses méprises, qui néanmoins ont un but aussi direct que les premières, puisque ces mêmes productions extraordinaires nous indiquent que tout ce qui peut être, est, et que, quoique les proportions, la régularité, la symétrie, règnent ordinairement dans tous les ou-

vrages de la Nature, les disproportions, les excès et les défauts nous démontrent que l'étendue de sa puissance ne se borne point à ces idées de proportion et de régularité auxquelles nous voudrions tout rapporter.

Et de même que la Nature a doué le plus grand nombre des êtres de tous les attributs qui doivent concourir à la beauté et à la perfection de la forme, elle n'a guère manqué de réunir plus d'une disproportion dans ses productions moins soignées. Le bec excessif, inutile, du toucan, renferme une langue encore plus inutile, et dont la structure est très-extraordinaire: ce n'est point un organe charnu ou cartilagineux comme la langue de tous les animaux ou des autres oiseaux, c'est une véritable plume bien mal placée, comme l'on voit, et renfermée dans le bec comme dans un étui.

Le nom même de *toucan* signifie *plume* en langue brasilienne; et les naturels de ce pays ont appelé *toucan tabouracé* l'oiseau dont ils prenoient les plumes pour se faire les parures qu'ils ne portoient que

les jours de fêtes. *Toucan tabouracé* signifie *plumes pour danser*. Ces oiseaux, si difformes par leur bec et par leur langue, brillent néanmoins par leur plumage. Ils ont en effet des plumes propres aux plus beaux ornemens, et ce sont celles de la gorge : la couleur en est orangée, vive, éclatante ; et quoique ces belles plumes n'appartiennent qu'à quelques unes des espèces de toucans, elles ont donné le nom à tout le genre. On recherche même en Europe ces gorges de toucans pour faire des manchons. Son bec prodigieux lui a valu d'autres honneurs, et l'a fait placer parmi les constellations australes, où l'on n'a guère admis que les objets les plus frappans et les plus remarquables. Ce bec est en général beaucoup plus gros et plus long, à proportion du corps, que dans aucun autre oiseau ; et ce qui le rend encore plus excessif, c'est que, dans toute sa longueur, il est plus large que la tête de l'oiseau : c'est, comme le dit Léry, le bec des becs : aussi plusieurs voyageurs ont-ils appelé le toucan *l'oiseau tout bec ;* et nos créoles de Cayenne ne le

désignent que par l'épithète de *gros bec.* Ce long et large bec fatigueroit prodigieusement la tête et le cou de l'oiseau, s'il n'étoit pas d'une substance légère : mais il est si mince, qu'on peut sans effort le faire céder sous les doigts. Ce bec n'est donc pas propre à briser les graines ni même les fruits tendres; l'oiseau est obligé de les avaler tout entiers : et de même il ne peut s'en servir pour se défendre, et encore moins pour attaquer; à peine peut-il serrer assez pour faire impression sur le doigt quand on le lui présente. Les auteurs qui ont écrit que ce toucan perçoit les arbres comme le pic, se sont donc bien trompés; ils n'ont rapporté ce fait que d'après la méprise de quelques Espagnols qui ont confondu ces deux oiseaux, et les ont également appelés *carpenteros* ( charpentiers ) ou *tacataças* en langue péruvienne, croyant qu'ils frappoient également contre les arbres. Néanmoins il est certain que les toucans n'ont ni ne peuvent avoir cette habitude, et qu'ils sont très-éloignés du genre des pics; et Scaliger avoit fort bien remarqué,

avant nous, que ces oiseaux ayant le bec crochu et courbé en bas, il ne paroissoit pas possible qu'ils entamassent les arbres.

La forme de ce gros et grand bec est fort différente dans chaque mandibule : la supérieure est recourbée en bas en forme de faux, arrondie en-dessus et crochue à son extrémité; l'inférieure est plus courte, plus étroite et moins courbée en bas que la supérieure : toutes deux sont dentelées sur leurs bords, mais les dentelures de la supérieure sont bien plus sensibles que celles de l'inférieure; et ce qui paroît encore singulier, c'est que ces dentelures, quoiqu'en égal nombre de chaque côté des mandibules, non seulement ne se correspondent pas du haut en bas ni de bas en haut, mais même ne se rapportent pas dans leur position relative, celles du côté droit ne se trouvant pas vis-à-vis de celles du côté gauche, car elles commencent plus près ou plus loin en arrière, et se terminent aussi plus ou moins près en avant.

La langue des toucans est, comme nous venons de le dire, encore plus extraor-

dinaire que le bec : ce sont les seuls oiseaux qui aient une plume au lieu de langue ; et c'est une plume dans l'acception la plus stricte, quoique le milieu ou la tige de cette *plume-langue* soit d'une substance cartilagineuse, large de deux lignes : mais elle est accompagnée, des deux côtés, de barbes très-serrées et toutes pareilles à celles des plumes ordinaires ; ces barbes, dirigées en avant, sont d'autant plus longues qu'elles sont situées plus près de l'extrémité de la langue, qui est elle-même tout aussi longue que le bec. Avec un organe aussi singulier et si différent de la substance et de l'organisation ordinaire de toute langue, on seroit porté à croire que ces oiseaux devroient être muets : néanmoins ils ont autant de voix que les autres, et ils font entendre très-souvent une espèce de sifflement qu'ils réitèrent promptement et assez long-temps pour qu'on les ait appelés *oiseaux prédicateurs*. Les sauvages attribuent aussi de grandes vertus à cette langue de plume *, et ils l'emploient

* M. de la Condamine parle d'un toucan qu'il a

comme remède dans plusieurs maladies. Quelques auteurs ont cru que les toucans n'avoient point de narines : cependant il ne faut, pour les voir, qu'écarter les plumes de la base du bec qui les couvrent dans la plupart des espèces ; et dans d'autres elles sont sur le bec nud, et par conséquent fort apparentes.

Les toucans n'ont rien de commun avec les pics que la disposition des doigts, deux en avant et deux en arrière ; et même, dans ce caractère qui leur est commun, on peut observer que les doigts des toucans sont bien plus longs, et tout autrement proportionnés que ceux des pics. Le doigt extérieur du devant est presque aussi long que le pied tout entier, qui est à la vérité fort court ; et les autres doigts sont aussi fort longs : les deux doigts intérieurs sont les moins longs de tous. Les pieds des toucans n'ont que la moitié de la longueur des jambes, en

vu sur les bords du Maragnon, dont le bec monstrueux est rouge et jaune ; sa langue, dit-il, qui ressemble à une plume déliée, passe pour avoir de grandes vertus.

sorte que ces oiseaux ne peuvent marcher, parce que le pied appuie dans toute sa longueur sur la terre; ils ne font donc que sautiller d'assez mauvaise grace : ces pieds sont dénués de plumes, et couverts de longues écailles douces au toucher. Les ongles sont proportionnés à la longueur des doigts, arqués, un peu applatis, obtus à leur extrémité, et sillonnés en-dessous suivant leur longueur par une cannelure; ils ne servent pas à l'oiseau pour attaquer ou se défendre, ni même pour grimper, mais uniquement pour se maintenir sur les branches, où il se tient assez-ferme.

Les toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale, et ne se trouvent point dans l'ancien continent : ils sont erratiques plutôt que voyageurs, ne changent de pays que pour suivre les saisons de la maturité des fruits qui leur servent de nourriture, ce sont sur-tout les fruits de palmiers; et comme ces espèces d'arbres croissent dans les terrains humides et près du bord des eaux, les toucans

habitent ces lieux de préférence, et se trouvent même quelquefois dans les palétuviers, qui ne croissent que dans la vase liquide; c'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils mangeoient du poisson : mais ils ne peuvent tout au plus qu'en avaler de très-petits; car leur bec n'étant propre ni pour entamer ni pour couper, ils ne peuvent qu'avaler en bloc les fruits même les plus tendres, saus les comprimer; et leur large gosier leur facilite cette habitude, dont on peut s'assurer en leur jetant un assez gros morceau de pain, car ils l'avalent sans chercher à le diviser.

Ces oiseaux vont ordinairement par petites troupes de six à dix; leur vol est lourd, et s'exécute péniblement, vu leurs courtes ailes et leur énorme bec, qui fait pencher le corps en avant : cependant ils ne laissent pas de s'élever au-dessus des grands arbres, à la cime desquels on les voit presque toujours perchés et dans une agitation continuelle, qui, malgré la vivacité de leurs mouvemens, n'ôte rien à leur air grave, parce que ce gros bec leur

donne une physionomie triste et sérieuse que leurs grands yeux fades et sans feu augmentent encore; en sorte que, quoique très-vifs et très-remuans, ils n'en paroissent que plus gauches et moins gais.

Comme ils font leur nid dans des trous d'arbre que les pics ont abandonnés, on a cru qu'ils creusoient eux-mêmes ces trous. Ils ne pondent que deux œufs, et cependant toutes les espèces sont assez nombreuses en individus. On les apprivoise très-aisément en les prenant jeunes; on prétend même qu'on peut les faire nicher et produire en domesticité. Ils ne sont pas difficiles à nourrir; car ils avalent tout ce qu'on leur jette, pain, chair ou poisson : ils saisissent aussi avec la pointe du bec les morceaux qu'on leur offre de près; ils les lancent en haut, et les reçoivent dans leur large gosier. Mais lorsqu'ils sont obligés de se pourvoir d'eux-mêmes et de ramasser les alimens à terre, ils semblent les chercher en tâtonnant, et ne prennent le morceau que de côté, pour le faire sauter ensuite et le recevoir. Au reste, ils paroissent si sensibles au

froid, qu'ils craignent la fraîcheur de la nuit dans les climats même les plus chauds du nouveau continent : on les a vus dans la maison se faire une espèce de lit d'herbes, de paille, et de tout ce qu'ils peuvent ramasser, pour éviter apparemment la fraîcheur de la terre. Ils ont en général la peau bleuâtre sous les plumes, et leur chair, quoique noire et assez dure, ne laisse pas de se manger.

Nous connoissons deux genres particuliers dans le genre entier de ces oiseaux, les toucans et les araçaris. Ils sont différens les uns des autres, 1°. par la grandeur, les toucans étant de beaucoup plus grands que les aracaris; 2°. par les dimensions et la substance du bec, lequel dans les aracaris est beaucoup moins alongé, et d'une substance plus dure et plus solide; 3°. par la différence de la queue, qui est plus longue dans les aracaris et très-sensiblement étagée, tandis qu'elle est arrondie dans les toucans *.

* Ce sont les Bresiliens qui les premiers ont distingué ces deux variétés, et qui ont appelé *toucans* les grands, et *aracaris* les petits oiseaux de ce

Nous séparerons donc ces oiseaux les uns des autres ; et, après cette division, il ne nous restera que cinq espèces dans les toucans.

genre; et cette distinction est si bien fondée, que les naturels de la Guiane l'ont faite de même, en appelant les toucans *kararouima*, et les aracaris *grigri*.

---

# LE TOCO *.

*Première espèce.*

Le corps de cet oiseau a neuf à dix pouces de longueur, y compris la tête et la queue ; son bec en a sept et demi. La tête, le dessus du cou, le dos, le croupion, les ailes, la queue en entier, la poitrine et le ventre sont d'un noir foncé ; les couvertures du dessus de la queue sont blanches, et celles du dessous sont d'un beau rouge ; le dessous du cou et la gorge sont d'un blanc mêlé d'un peu de jaune ; entre ce jaune sous la gorge et le noir de la poitrine, on voit un petit cercle rouge ; la base des deux mandibules du bec est noire ; le reste de la mandibule inférieure est d'un jaune rougeâtre ; la mandibule supérieure est

* Voyez les planches enluminées, nº 82.

de cette même couleur jaune rougeâtre jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur ; le reste de cette mandibule jusqu'à sa pointe est noir ; les ailes sont courtes et ne s'étendent guère qu'au tiers de la queue ; les pieds et les ongles sont noirs. Cette espèce est nouvelle, et nous lui avons donné le nom de *toco* pour la distinguer des autres.

---

## LE TOUCAN A GORGE JAUNE [1].

*Seconde espèce.*

L'ON a représenté, dans les planches enluminées, deux variétés de cette espèce, la première sous la dénomination de *toucan à gorge jaune de Cayenne*, la seconde sous celle de *toucan à gorge jaune du Bresil* [2]; mais elles se trouvent également dans ces deux contrées, et ne nous paroissent former qu'une seule et même espèce. Les différences dans la couleur du beq et dans l'étendue de la plaque jaune de la gorge, aussi-bien que la vivacité des couleurs, peuvent provenir de l'âge de l'oiseau; cela est très-certain pour la couleur des couvertures supérieures de la queue, qui sont jaunes dans

[1] Voyez les planches enluminées, n° 269, sous la dénomination de *toucan à gorge jaune de Cayenne.*

[2] Voyez les planches enluminées, n° 307.

quelques individus, et rouges dans d'autres. Ces oiseaux ont tous deux la tête, le dessus du corps, les ailes et la queue noirs; la gorge orangée et d'une couleur plus ou moins vive; au-dessous de la gorge ils portent sur la poitrine une bande rouge plus ou moins large; le ventre est noirâtre, et les couvertures inférieures de la queue sont rouges; le bec est noir avec une raie bleue à son sommet sur toute sa longueur; la base du bec est environnée d'une assez large bande jaune ou blanche; les narines sont cachées dans les plumes de la base du bec, leur ouverture est arrondie. Les pieds, longs de vingt lignes, sont bleuâtres; le bec a quatre pouces et demi de longueur sur dix-sept lignes de hauteur à sa base : l'oiseau entier, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, a dix-neuf pouces; sur quoi déduisant six pouces deux ou trois lignes pour la queue, et quatre pouces et demi pour le bec, il ne reste pas neuf pouces pour la longueur de la tête et du corps de l'oiseau.

C'est de cette espèce de toucan que l'on tire les plumes brillantes dont on fait des parures ; on découpe dans la peau toute la partie jaune de la gorge, et l'on vend ces plumes assez cher. Ce ne sont que les mâles qui portent ces belles plumes jaunes sur la gorge : les femelles ont cette même partie blanche, et c'est cette différence qui a induit les nomenclateurs en erreur ; ils ont pris la femelle pour une autre espèce ; et même ils se sont trompés doublement, parce que les couleurs variant dans la femelle comme dans le mâle, ils ont fait dans les femelles deux espèces ainsi que dans les mâles. Or nous réduisons ici ces quatre prétendues espèces à une seule, à laquelle même nous pouvons en rapporter une cinquième indiquée par Laet, qui ne diffère de ceux-ci que par la couleur blanche de la poitrine.

En général, les femelles sont à très-peu près de la grandeur des mâles ; elles ont les couleurs moins vives, et la bande rouge du dessous de la gorge très-étroite : mais du reste elles leur ressemblent par-

faitement. Nous avons fait représenter l'une de ces femelles dans la planche enluminée, n° 202, sous la dénomination de *toucan à gorge blanche de Cayenne*, parce que nous ignorions alors que ce fût une femelle. Au reste, cette seconde espèce est la plus commune et peut-être la plus nombreuse du genre de ces oiseaux ; il y en a quantité dans la Guiane, sur-tout dans les forêts humides et dans les palétuviers. Quoiqu'ils n'aient, comme tous les autres toucans, qu'une plume pour langue, ils jettent un cri articulé, qui semble prononcer *pinien-coin* ou *pignen-coin*, d'une manière si distincte que les créoles de Cayenne leur ont donné ce nom, que nous n'avons pas cru devoir adopter, parce que le toco ou toucan de l'espèce précédente prononce cette même parole, et qu'alors on les eût confondus.

---

## LE TOUCAN A VENTRE ROUGE.

*Troisième espèce.*

Ce toucan a la gorge jaune comme le précédent ; mais il a le ventre d'un beau rouge , au lieu que l'autre l'a noir. Thevet , qui le premier a parlé de cet oiseau , dit que son bec est aussi long que le corps. Aldrovande donne à ce bec deux palmes de longueur et une de largeur , et M. Brisson estime cette mesure six pouces pour les deux palmes. Comme nous n'avons pas vu cet oiseau, nous n'en pouvons parler que d'après les indications de ces deux premiers auteurs. Nous remarquerons néanmoins qu'Aldrovande s'est trompé en lui donnant trois doigts en avant et un en arrière , quoique Thevet dise expressément qu'il a deux doigts en devant et deux en arrière ; ce qui est conforme à la nature.

Il a la tête, le cou, le dos et les ailes noirs avec quelques reflets blanchâtres; la poitrine d'une belle couleur d'or avec du rouge au-dessus, c'est-à-dire, sous la gorge; il a aussi le ventre et les jambes d'un rouge très-vif, ainsi que l'extrémité de la queue, qui pour le reste est noire; l'iris de l'œil est noir, il est entouré d'un cercle blanc qui l'est lui-même d'un autre cercle jaune. La mandibule inférieure du bec est une fois moins large près de l'extrémité du bec, que ne l'est la mandibule supérieure; elles sont toutes les deux dentelées sur leurs bords.

Thevet assure que cet oiseau se nourrissoit de poivre; qu'il en avaloit même en si grande quantité, qu'il étoit obligé de le rejeter. Ce fait a été copié par tous les naturalistes : cependant il n'y a point de poivre en Amérique, et l'on ne sait pas trop quelle peut être la graine dont cet auteur a voulu parler, si ce n'est le piment, que quelques auteurs appellent *poivre long*.

# LE COCHICAT.

*Quatrième espèce.*

C'est par contraction le nom que cet oiseau porte dans son pays natal au Mexique. Fernandès est le seul auteur qui en ait parlé comme l'ayant vu, et voici la description qu'il en donne.

« Il est à peu près de la grandeur des autres toucans : il a, dit-il, le bec de sept pouces de long, dont la mandibule supérieure est blanche et dentelée, et l'inférieure noire; ses yeux sont noirs, et l'iris est d'un jaune rougeâtre; il a la tête et le cou noirs jusqu'à une ligne transversale rouge qui l'entoure en forme de collier; après quoi, le dessus du cou est encore noir, et le dessous est blanchâtre, semé de quelques taches rouges et de petites lignes noires; la queue et les

ailes sont noires aussi ; le ventre est verd ; les jambes sont rouges ; les pieds sont d'un cendré verdâtre, et les ongles noirs. Il habite les bords de la mer et se nourrit de poisson. »

---

# LE HOCHICAT.

*Cinquième espèce.*

C'EST de même le nom, par contraction, que cet oiseau porte au Mexique. Fernandès est encore le seul qui l'ait indiqué.

« Il est, dit-il, de la grandeur et de la forme d'un perroquet ; son plumage est presque entièrement verd, seulement semé de quelques taches rouges ; les jambes et les pieds sont noirs et courts : le bec a quatre pouces de longueur ; il est varié de jaune et de noir. »

Cet oiseau habite, comme le précédent, les bords de la mer dans la contrée la plus chaude du Mexique.

# LES ARACARIS.

Les aracaris, comme nous l'avons dit, sont bien plus petits que les toucans. On en connoît quatre espèces, toutes originaires des climats chauds de l'Amérique.

## LE GRIGRI [1].

*Première espèce.*

CET oiseau se trouve au Bresil, et très-communément à la Guiane, où on l'appelle *gri-gri*, parce que ce mot exprime à peu près son cri, qui est aigu et bref. Il a les mêmes habitudes naturelles que les toucans ; on le trouve dans les mêmes endroits humides et plantés de palmiers. On connoît, dans cette première espèce, une variété [2] dont nos nomenclateurs ont fait une espèce particulière : cependant ce n'est qu'une différence si légère, qu'on peut l'attribuer à l'âge plutôt qu'au climat; elle ne consiste que dans une bande transversale d'un beau rouge sur

[1] Voyez les planches enluminées, n° 166, sous la dénomination de *toucan verd du Bresil*.

[2] Voyez les planches enluminées, n° 727, sous la dénomination de *toucan verd de Cayenne*.

la poitrine. Il y a aussi quelque différence dans la couleur du bec : mais ce caractère est tout-à-fait équivoque, parce que, dans la même espèce, les couleurs du bec varient suivant l'âge, et sans aucun ordre constant, dans chaque individu ; en sorte que Linnæus a eu tort d'établir sur les couleurs du bec les caractères différentiels de ces oiseaux.

Ceux-ci ont la tête, la gorge et le cou noirs ; le dos, les ailes et la queue, d'un verd obscur ; le croupion rouge ; la poitrine et le ventre jaunes ; les couvertures inférieures de la queue et les plumes des jambes, d'un jaune olivâtre, varié de rouge et de fauve ; les yeux grands, et l'iris jaune. Le bec est long de quatre pouces un quart, épais de seize lignes en hauteur, et d'une texture plus solide et plus dure que celle du bec des toucans. La langue est semblable, c'est-à-dire, garnie de barbes comme le sont les plumes ; caractère particulier et commun aux toucans et aux aracaris. Les pieds de celui-ci sont d'un verd noirâtre ; ils sont très-courts, et les doigts sont très-longs. Toute

la grandeur de l'oiseau, y compris celle du bec et de la queue, est de seize pouces huit lignes.

La femelle * ne diffère du mâle que par la couleur de la gorge et du dessous du cou, qui est brune, tandis qu'elle est noire dans le mâle, lequel a ordinairement aussi le bec noir et blanc, au lieu que la femelle a la mandibule inférieure du bec noire, et la supérieure jaune, avec une bande longitudinale noire qui représente assez exactement la figure d'une longue plume étroite.

* Voyez les planches enluminées, n° 728, sous la dénomination de *femelle du toucan verd de Cayenne.*

# LE KOULIK*.

*Seconde espèce.*

Ce petit mot *koulik*, prononcé vîte, représente exactement le cri de cet oiseau, et c'est par cette raison que les créoles de Cayenne lui ont donné ce nom. Il est un peu moins gros que le précédent, et il a le bec un peu plus court dans la même proportion. Il a la tête, la gorge, le cou et la poitrine noirs ; il porte sur le dessus du cou un demi-collier jaune et étroit ; on voit une tache de la même couleur jaune de chaque côté de la tête, derrière les yeux ; le dos, le croupion et les ailes sont d'un beau verd ; et le ventre, verd aussi, est varié de noirâtre ; les couvertures inférieures de la queue sont rougeâtres, mais la queue est verte et termi-

* Voyez les planches enluminées, n° 577, sous la dénomination de *toucan à collier de Cayenne.*

née de rouge ; les pieds sont noirâtres ; le bec est rouge à sa base, et noir sur le reste de son étendue ; les yeux sont environnés d'une membrane nue et bleuâtre.

La femelle * ne diffère du mâle que par la couleur du haut du cou, où son plumage est brun, tandis qu'il est noir dans le mâle ; le dessous du corps, depuis la gorge jusqu'au bas du ventre, est gris dans la femelle, et le demi-collier est d'un jaune très-pâle, au lieu qu'il est d'un beau jaune dans le mâle, et que le dessous du corps est varié de différentes couleurs.

* Voyez les planches enluminées, n° 729, sous la dénomination de *toucan à ventre gris de Cayenne.*

---

# L'ARACARI A BEC NOIR.

*Troisième espèce.*

NOUS ne connoissons de cet oiseau que ce qu'en a dit Nieremberg. Il est de la grosseur d'un pigeon ; son bec est épais, noir et crochu ; les yeux sont noirs aussi, mais l'iris en est jaune ; il a les ailes et la queue variées de noir et de blanc ; une bande noire prend depuis le bec et s'étend de chaque côté jusque sous la poitrine ; le haut des ailes est jaune, et le reste du corps est d'un blanc jaunâtre ; les jambes et les pieds sont bruns, et les ongles blanchâtres.

## L'ARACARI BLEU.

*Quatrième espèce.*

VOICI ce que Fernandès rapporte au sujet de cet oiseau, qu'aucun autre naturaliste n'a vu.

« Il est de la grandeur d'un pigeon commun; son bec est fort grand, dentelé, jaune en-dessus, et d'un noir rougeâtre en-dessous; ses yeux sont noirs; l'iris est d'un jaune rougeâtre; tout son plumage est varié de cendré et de bleu. »

Il paroît, par le témoignage de ce même auteur, que quelques espèces d'aracaris ne sont que des oiseaux de passage dans certaines contrées de l'Amérique méridionale.

# LE BARBICAN *.

COMME cet oiseau tient du barbu et du toucan, nous avons cru pouvoir le nommer *barbican.* C'est une espèce nouvelle, qui n'a été décrite par aucun naturaliste, et qui néanmoins n'est pas d'un climat fort éloigné; car elle nous a été envoyée des côtes de Barbarie, mais sans nom et sans aucune notice sur ses habitudes naturelles.

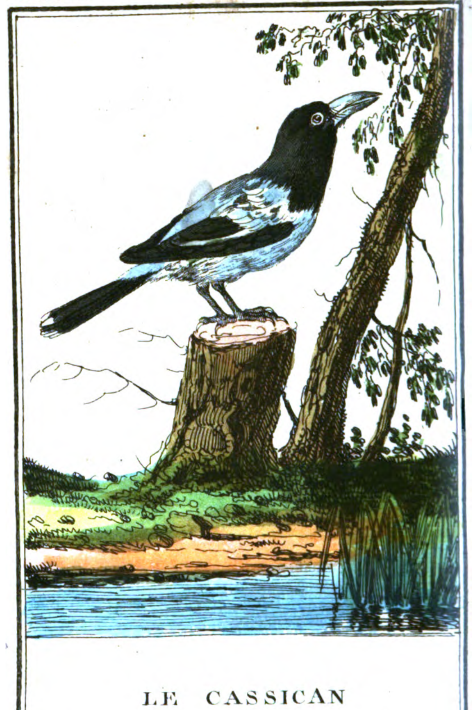
Cet oiseau a les doigts disposés deux en avant et deux en arrière, comme les barbus et les toucans. Il ressemble à ceux-ci par la distribution des couleurs, par la forme de son corps et par son gros bec, qui cependant est moins long, beaucoup moins large et bien plus solide que celui des toucans; mais il en diffère par sa langue épaisse, et qui n'est pas une plume comme celle des toucans. Il ressemble en même temps aux barbus par

* Voyez les planches enluminées, nº 602.

les longs poils qui sortent de la base du bec, et s'étendent bien au-delà des narines. La forme du bec est particulière, la mandibule supérieure étant pointue, crochue à son extrémité, avec deux dentelures mousses de chaque côté; la mandibule inférieure est rayée transversalement par de petites cannelures; le bec entier est rougeâtre et courbé en en-bas.

Le plumage du barbican est noir sur toute la partie supérieure du corps, le haut de la poitrine et le ventre, et il est rouge sur le reste du dessous du corps, à peu près comme celui de certains toucans.

Il a neuf pouces de long; la queue a trois pouces et demi; le bec, dix-huit lignes de longueur sur dix d'épaisseur; et les pieds n'ont guère qu'un pouce de hauteur, en sorte que cet oiseau a grande peine à marcher.



LE CASSICAN

L. Pauquet. S.

# LE CASSICAN *.

Nous avons donné le nom de *cassican* à cet oiseau, dont l'espèce n'étoit pas connue, et qui nous a été envoyé par M. Sonnerat, parce que ce nom indique les deux genres d'oiseaux auxquels il a le plus de rapport, celui des cassiques et celui des toucans. Nous ne sommes pas assurés du climat où il se trouve ; nous présumons seulement qu'il est des parties méridionales de l'Amérique : mais, de quelque contrée qu'il soit originaire ou natif, il est certain qu'il ressemble aux cassiques de l'Amérique par la forme du corps et par la partie chauve du devant de la tête, et qu'en même temps il tient du toucan par la grosseur et la forme du bec, qui est arrondi et large à sa base, et crochu à l'extrémité ; en sorte que si ce bec étoit plus gros, et que les doigts fussent disposés deux à deux, on pour-

* Voyez les planches enluminées, nº 628.

roit le regarder comme une espèce voisine du genre des toucans.

Nous ne ferons pas la description des couleurs de cet oiseau ; la planche enluminée, n° 628, en donne une idée complète. Il a le corps mince, mais alongé, et sa longueur totale est d'environ treize pouces ; le bec a deux pouces et demi ; la queue, cinq pouces ; et les pieds, quatorze lignes. Nous ne sommes point informés de ses habitudes naturelles ; si l'on vouloit juger par la forme du bec et par celle des pieds, on pourroit croire qu'il vit de proie. Néanmoins les toucans et les perroquets, qui ont le bec crochu, ne vivent que de fruits ; et les ongles, ainsi que le bec du cassican, sont beaucoup moins crochus que ceux du perroquet : en sorte que nous regardons le cassican comme un oiseau frugivore, en attendant que nous soyons mieux informés.

*Fin du tome treizième.*

# TABLE

## Des articles contenus dans ce volume.

LES hirondelles, *page* 5.

L'hirondelle de cheminée, ou l'hirondelle domestique, 58.

Variétés de l'hirondelle domestique, 78.

Oiseaux étrangers qui ont rapport à l'hirondelle domestique, 82.

La grande hirondelle à ventre roux du Sénégal, *ibid.*

L'hirondelle à ceinture blanche, 83.

L'hirondelle ambrée, 84.

L'hirondelle au croupion blanc, ou l'hirondelle de fenêtre, 87.

L'hirondelle de rivage, 109.

L'hirondelle grise des rochers, 120.

Le martinet noir, 123.

Le grand martinet à ventre blanc, 145.

Oiseaux étrangers qui ont rapport aux hirondelles et aux martinets, 151.

Le petit martinet noir, 155.
Le grand martinet noir à ventre blanc, 156.
Le martinet noir et blanc à ceinture grise, 158.
Le martinet à collier blanc, 159.
La petite hirondelle noire à ventre cendré, 162.
L'hirondelle bleue de la Louisiane, 163.
Variétés, 164.
La tapère, 168.
L'hirondelle brune et blanche à ceinture brune, 170.
L'hirondelle à ventre blanc de Cayenne, 171.
La salangane, 173.
La grande hirondelle brune à ventre tacheté, ou l'hirondelle des blés, 188.
Variété, 190.
La petite hirondelle noire à croupion gris, 191.
L'hirondelle à croupion roux et queue quarrée, 193.
L'hirondelle brune acutipenne de la Louisiane, 194.
L'hirondelle noire acutipenne de la Martinique, 198.

Les pics, 200.

Le pic verd, 206.

Oiseaux étrangers de l'ancien continent qui ont rapport au pic verd, 221.

Le palalaca, ou grand pic verd des Philippines, *ibid.*

Autre palalaca, ou pic verd tacheté des Philippines, 223.

Le pic verd de Goa, 225.

Le pic verd de Bengale, 227.

Le goertan, ou pic verd du Sénégal, 229.

Le petit pic rayé du Sénégal, 230.

Le pic à tête grise du cap de Bonne-Espérance, 231.

Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au pic verd, 232.

Le pic rayé de Saint-Domingue, *ibid.*

Le petit pic olive de Saint-Domingue, 234.

Le grand pic rayé de Cayenne, 236.

Le petit pic rayé de Cayenne, 238.

Le pic jaune de Cayenne, 240.

Le pic mordoré, 243.

Le pic à cravate noire, 244.

Le pic roux, 246.

Le petit pic à gorge jaune, 247.

Le très-petit pic de Cayenne, 248.

Le pic aux ailes dorées, 250.

Le pic noir, 253.

Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au pic noir., 259.

Le grand pic noir à bec blanc, *ibid.*

Le pic noir à huppe rouge, 262.

L'ouantou, ou pic noir huppé de Cayenne, 265.

Le pic à cou rouge, 268.

Le petit pic noir, 270.

Le pic noir à domino rouge, 272.

L'épeiche, ou le pic varié, 274.

Le petit épeiche, 280.

Oiseaux de l'ancien continent qui ont rapport à l'épeiche, 283.

L'épeiche de Nubie ondé et tacheté, *ibid.*

Le grand pic varié de l'île de Luçon, 285.

Le petit épeiche brun des Moluques, 287.

Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport à l'épeiche, 288.

L'épeiche du Canada, *ibid.*

L'épeiche du Mexique, 290.

L'épeiche, ou pic varié de la Jamaïque, 292.

L'épeiche, ou pic rayé de la Louisiane, 294.

L'épeiche, ou pic varié de la Encénada, 296.

L'épeiche, ou pic chevelu de Virginie, 297.

L'épeiche, ou petit pic varié de Virginie, 299.

L'épeiche, ou pic varié de la Caroline, 300.

L'épeiche, ou pic varié ondé, 302.

Les pics-grimpereaux, 306.

Le toreol, 309.

Les oiseaux barbus, 319.

Le tamatia, 320.
Le tamatia à tête et gorge rouges, 323.
Le tamatia à collier, 325.
Le beau tamatia, 327.
Les tamatias noirs et blancs, 328.

Les barbus, 330.
Le barbu à gorge jaune, 332.
Le barbu à gorge noire, 333.
Le barbu à plastron noir, 335.
Le petit barbu, 337.
Le grand barbu, 339.
Le barbu verd, 341.

Les toucans, 342.
Le toco, 356.
Le toucan à gorge jaune, 358.
Le toucan à ventre rouge, 362.
Le cochicat, 364.
Le hochicat, 366.

Les aracaris, 367.
Le grigri, 368.

Le koulik, 371.
L'aracari à bec noir, 373.
L'aracari bleu, 374.

Le barbican, 375.

Le cassican, 377.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN.



